

Épisodes de l'histoire du Portugal / par A. Guibout

Guibout, A.. Auteur du texte. Épisodes de l'histoire du Portugal / par A. Guibout. 1863.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

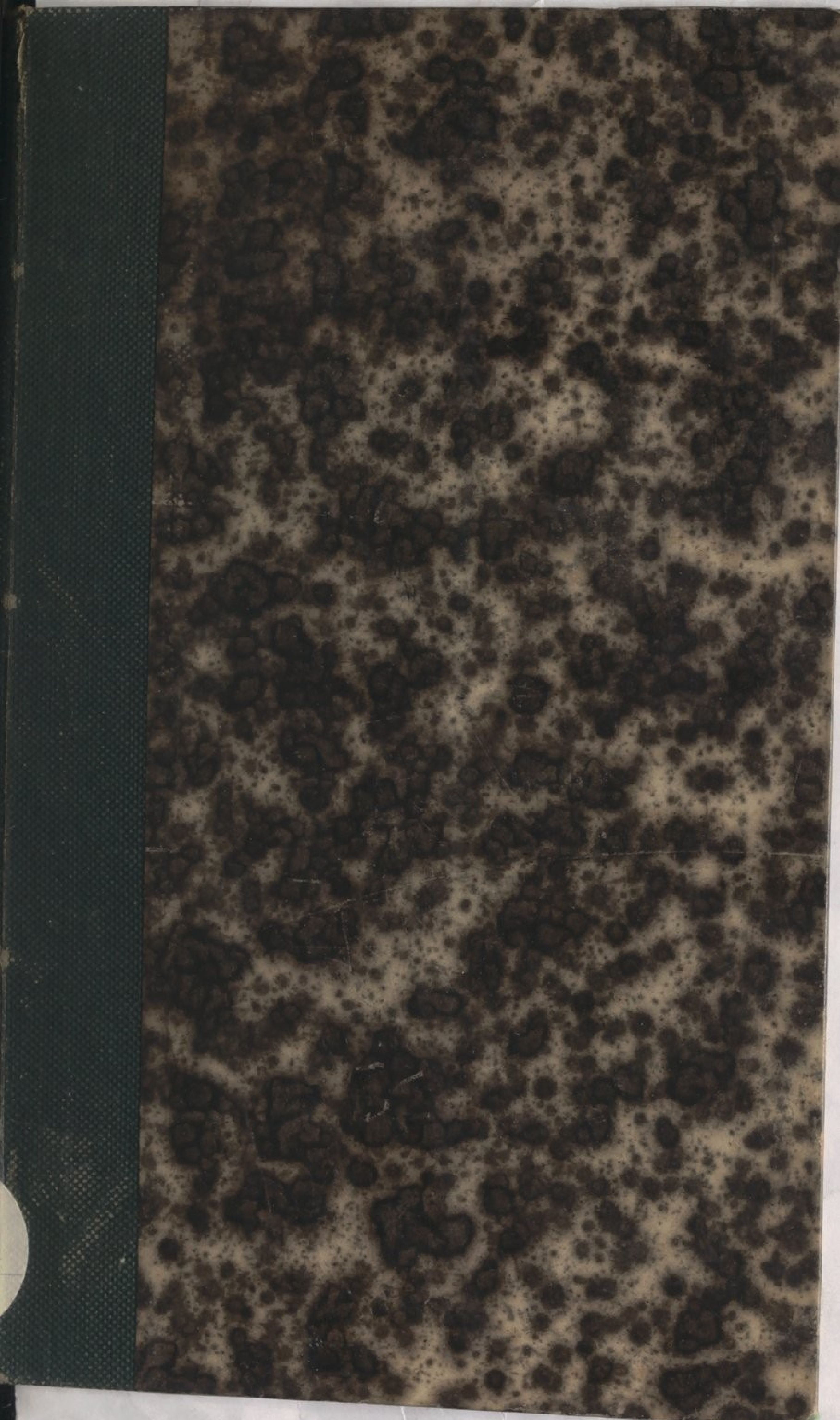
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



BIBLIOTHÈQUE MORALE

DE

LA JEUNESSE

PUBLIÉE

AVEC APPROBATION

09
77

BIBLIOTHÈQUE MORALE

24

LA JEUNESSE



AVEC APPROBATION



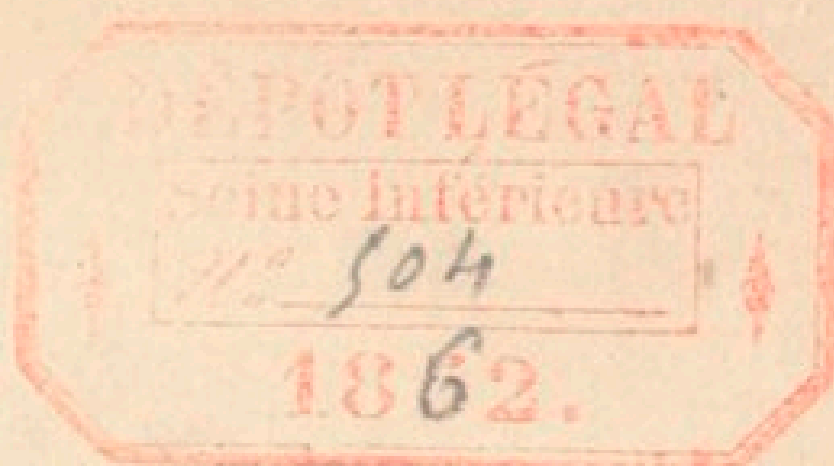
Mégnard & C^{ie}

Episodes de l'Histoire de Portugal

BATAILLE D'OURIGUE

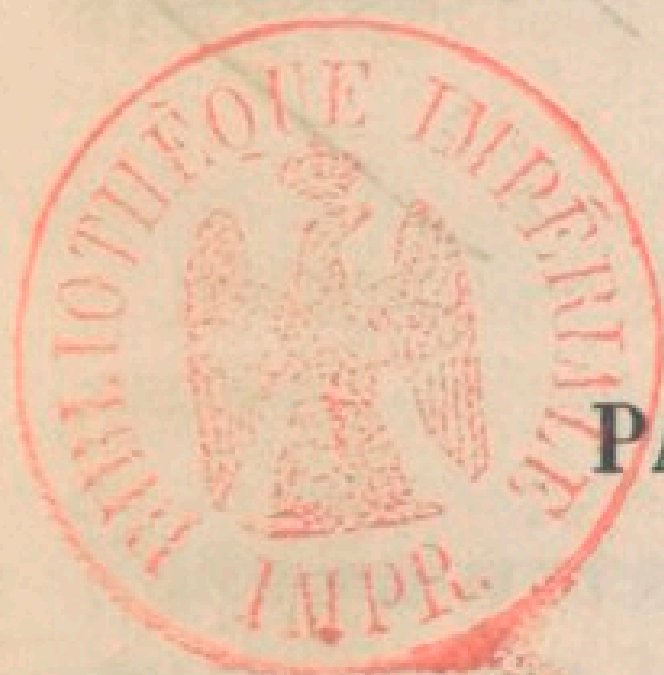
Commandée par le Roi Alphonse-Henry.

ÉPISODES

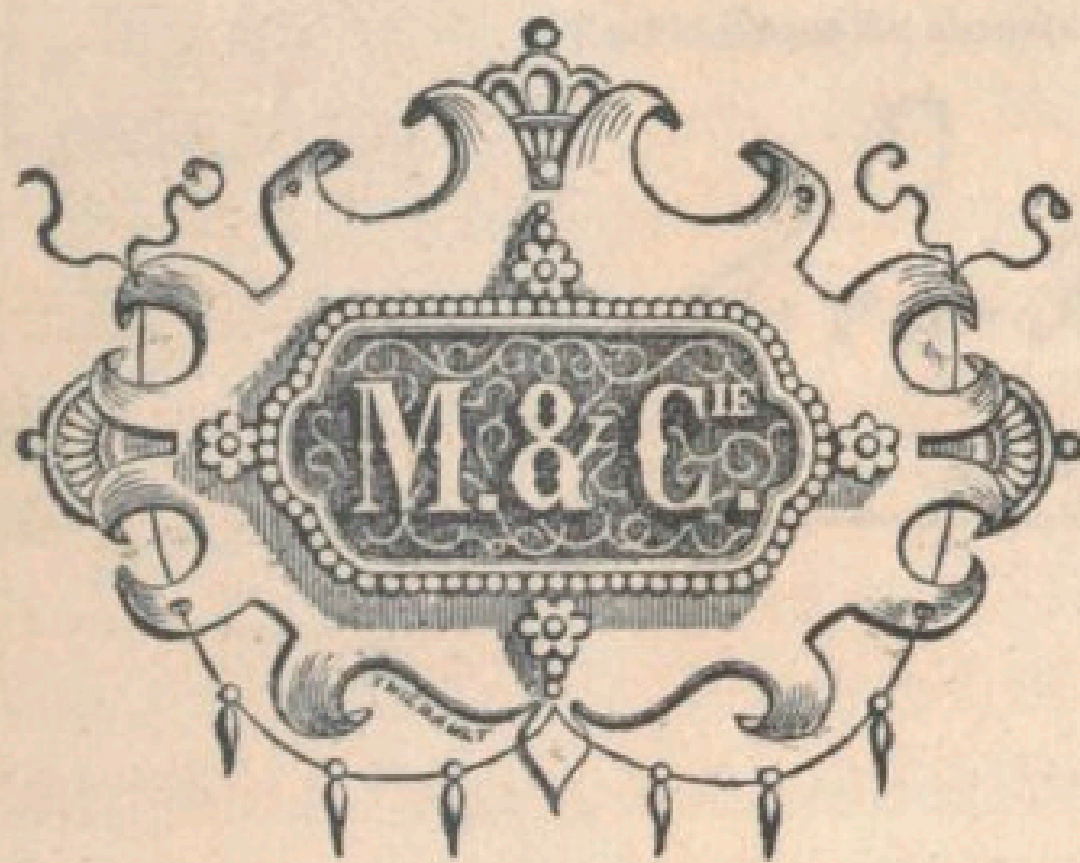


DE

L'HISTOIRE DU PORTUGAL



PAR A. GUIBOUT



ROUEN

MÉGARD ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1863
1862

ÉPIQUES

DE

Propriété des Editeurs.

Méjard et Cie

PAR A. GOURD

2 5 7 9 5

NOUVEAU

MÉJARD ET C^{ie} LIBRAIRES-ÉDITEURS

1863

Les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale**
de la Jeunesse ont été revus et **ADMIS** par un
Comité d'Ecclesiastiques nommé par **MONSEIGNEUR**
L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

L'Ouvrage ayant pour titre : **Épisodes de l'Histoire**
du Portugal, a été lu et admis.

Le Président du Comité,

Picard J. G.

Archip. de la Métropole

Avis des Éditeurs.

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Aussi tous les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** sont-ils revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé à cet effet par MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN. C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables, et que nous ferons tout pour justifier et accroître la confiance dont elle est déjà l'objet.

INTRODUCTION.

L'étude de l'histoire porte en elle son éloge et sa récompense : elle est à la fois le plus instructif et le plus intéressant de tous les travaux auxquels l'esprit puisse s'appliquer.

C'est le tableau des actions, des paroles, des exploits, des vertus, des œuvres bonnes ou mauvaises et des divers événements qui peuvent intéresser la postérité.

L'histoire est avant tout une leçon de morale, une suite de grands et salutaires exemples ; elle devrait toujours commencer ici-bas l'application de cette loi de justice qui veut que la vertu ait sa récompense et le crime son châtiment. C'est là que les individus et les nations surtout trouveraient une application étendue et rigoureuse de cette loi.

Cette vie n'est pour les individus qu'un temps d'épreuve, une occasion de mériter une vie meilleure après la mort. Les hommes ne font que passer sur la terre. L'existence des nations s'y écoule tout entière.

Elles y naissent, elles y vivent, elles y meurent sans retour; c'est ici qu'elles doivent subir les conséquences de leurs actions, de l'usage qu'elles font des ressources mises à leur disposition.

Et ces conséquences, l'histoire atteste qu'elles sont infaillibles : la piété, la sagesse, l'esprit d'ordre et de conduite, l'énergie, le dévouement des citoyens au pays, leur obéissance aux lois, la modération dans le succès, le courage et la fermeté dans les revers, assurent partout et toujours à un peuple une existence noble, respectée, puissante; ces vertus font son indépendance et sa grandeur, comme l'oubli de la religion, le désordre, l'ambition démesurée, la mollesse, l'oisiveté, l'indifférence pour les intérêts publics, la désobéissance aux lois, l'insolence dans la prospérité, un lâche abattement dans le malheur, entraînent sûrement à leur suite la décadence, la ruine et la mort.

Il n'est point de peuple dont les annales ne nous montrent cette loi incessamment appliquée et ne puissent ainsi nous donner une juste idée de nos propres destinées, non-seulement en ce monde, mais surtout après cette vie, selon l'usage que nous aurons fait des dons que nous avons reçus de Dieu, selon que nous aurons accompli ou non les devoirs qu'il nous a imposés.

L'histoire de tout peuple est donc proprement une leçon de morale, un sérieux et solennel enseignement, où, voyant en jeu sur un vaste théâtre les mêmes passions que nous portons dans notre cœur, nous pouvons lire et comprendre, par les révolutions qu'elles pro-

duisent sur la scène des empires, les suites qu'elles auraient pour nous-mêmes, si nous ne savions leur résister. L'histoire d'un peuple est l'histoire de chacun de nous : le cadre est plus grand, la loi appliquée est la même. Les ressorts qui meuvent l'un sont les mêmes qui meuvent l'autre; seulement, comme ils sont composés de pièces infiniment plus fortes, l'étude en est plus facile, et le regard a moins de peine à en suivre les divers mouvements.

Si nous cherchons dans l'histoire des données certaines sur le passé, c'est uniquement pour y puiser des directions pour la vie publique et privée. Dans les acteurs du drame qu'elle expose à nos yeux, nous retrouvons des hommes semblables à nous et luttant avec des difficultés analogues à celles que nous rencontrons nous-mêmes. Leurs passions, leurs défauts, leurs mérites sont plus ou moins les nôtres; les fautes qu'ils ont commises, nous sommes exposés à les commettre à notre tour; les causes de la grandeur et de la décadence des empires nous expliquent nos propres succès et nos propres revers, et l'histoire des peuples n'est que notre propre histoire sur une échelle infiniment plus vaste. Voilà le secret de cet intérêt si puissant qui s'attache à l'étude de l'histoire.

Il est vrai que les annales de tous les peuples ne présentent pas cet intérêt au même degré; que ces grandes leçons de morale que nous trouvons dans l'histoire ne s'y présentent pas toujours avec la même clarté, le même relief, elles se voilent parfois et se dérobent à

nos regards, dissimulées par la multitude des intérêts en jeu, ou même par l'absence d'événements saillants.

Il y a donc un choix à faire, et des peuples dont l'histoire doit être étudiée de préférence. Il y a de plus, dans l'histoire de ces peuples, des événements marquants, des traits caractéristiques, des détails plus propres que tous autres à mettre dans son vrai jour cette loi de justice qui règle la destinée des nations et des hommes.

C'est là précisément ce qui nous a déterminé dans le choix du sujet et dans le plan de ce livre. Aucune histoire n'offre à un plus haut degré que celle du Portugal l'exemple de ce que peut, par la grandeur ou la ruine d'une nation, la vertu politique ou l'abaissement des caractères.

Ce petit peuple, resserré entre l'Espagne et l'Océan, a conquis par l'énergie seule de son caractère un empire plus vaste que celui de Rome, et l'a perdu aussitôt qu'il eut perdu les vertus qui lui avaient mérité cette prodigieuse fortune. Le spectacle de cette grandeur et de cette décadence nous a séduit; nous avons espéré faire partager notre émotion au lecteur par le récit des événements les plus propres à faire saisir les causes de ces étonnantes révolutions.

Telle est la pensée qui a présidé à la composition de ce petit ouvrage. Puissions-nous l'avoir réalisée de manière à intéresser et surtout à instruire nos jeunes lecteurs, à les pénétrer de quelques-uns des grands enseignements que renferme pour eux l'étude de l'histoire!

L'érudition ne pouvait évidemment entrer dans le plan d'un tel travail : ce qui est généralement connu de l'histoire du Portugal y suffisait largement. Sans donc nous interdire l'accès des sources, nous avons dû nous borner à mettre en œuvre et à approprier à notre but les matériaux fournis par les savants, dont le soin spécial est de fouiller les documents originaux. Nous les avons consultés toujours. Nous aurions dû les citer tout au bas de chaque page, pour ainsi dire, si nous avions voulu dire tout ce que nous leur devons; mais nous serions sorti ainsi du caractère d'un tel ouvrage, qui doit éviter jusqu'aux apparences de l'érudition.

ÉPISODES

DE

L'HISTOIRE DU PORTUGAL.

I.

Le comte Henri. — Guerre civile. — Bataille d'Ourique. — Cortès de Lamégo; Alphonse I^{er}, roi de Portugal. — Prise de Lisbonne. — Evora prise par stratagème. — Grandeur d'âme du roi de Léon. — Bataille de Santarem.

La lutte héroïque au prix de laquelle l'Espagne reconquerrait peu à peu son indépendance sur les Maures, cette *croisade de l'Occident*, durait depuis trois siècles, et plusieurs royaumes s'étaient formés des lambeaux arrachés au grand empire des infidèles, quand parurent à la cour d'Alphonse VI, roi de Castille, deux comtes étrangers, qui, ainsi que tant d'autres nobles hommes, étaient venus porter aux chrétiens le secours de leur *forte lance* (1095).

L'un d'eux, le comte Henri, était le descendant de Hugues Capet, le quatrième fils du duc Henri de Bourgogne; l'autre était son cousin Raymond. Tous deux étaient venus en

Espagne sur le bruit des beaux coups d'épée qui s'y donnaient, et ils ne s'y montrèrent point indignes de la gloire de leur maison; ils se comportèrent même avec tant de bravoure, qu'un poète contemporain dit qu'il a vu le Cid lui-même s'incliner avec respect devant ces nobles étrangers. Le roi, pour les récompenser, leur donna deux de ses filles en mariage : Raymond eut dona Urraca, avec la principauté de Coïmbre pour dot; l'autre, Henri de Bourgogne, épousa dona Téréja, qui lui apporta en dot le pays situé entre le Douro et le Minho, et les provinces de Beïra et de Tras-os-Montes. Tout le reste du pays qui s'étend jusqu'à la côte des Algarves était encore au pouvoir des Musulmans; c'était l'arène ouverte à l'ambition et au courage de Henri et de ses successeurs.

Tant qu'Alphonse vécut, Henri demeura dans des rapports de dépendance envers le roi; mais ce prince étant mort en 1109, le jeune État qui s'était formé dans le sein de la Castille s'en détacha comme un fruit mûr, et commença ces glorieuses destinées qui devaient l'amener à fonder un jour une domination presque aussi vaste que l'empire romain. Après dix-sept victoires remportées sur les Maures, Henri, chargé d'ans et de gloire, mourut le 1^{er} novembre 1112, ne laissant d'autre héritier qu'un fils âgé de trois ans, sous la tutelle de la reine dona Téréja. Cette princesse, malgré les orages qui troublèrent sa régence, trouva dans l'exercice du pouvoir souverain un charme qui lui fit méconnaître les droits de son fils, lorsque celui-ci fut parvenu à sa majorité. Elle refusa de lui remettre le sceptre et voulut même le priver de son héritage. Le monde eut alors le triste spectacle d'une mère que l'ambition et la soif du pouvoir poussaient à prendre les armes contre son propre fils. Pour sauver ses jours et l'indépendance du Portugal, le fils du comte Henri, Alphonse-Henri, qui, par ses brillantes qualités, avait déjà su se

concilier de nombreux partisans, réunit ses amis et leva une armée. La sanglante bataille de Saint-Mamète, près de Guimaraens (1128), décida la querelle ; la cause du droit triompha ; dona Téréjà fut vaincue, et cette mère dénaturée, désormais hors d'état de nuire, s'enfuit dans le château de Leganoso, où elle termina dans l'obscurité des jours empoisonnés par le remords.

Alphonse-Henri, maître enfin de son royaume, ne tarda pas à faire sentir aux infidèles la force de son bras. Après une lutte stérile contre le roi de Castille, qui avait pris le titre d'empereur d'Espagne, et dont les prétentions menaçaient l'indépendance du Portugal, il tourna tous ses efforts contre les Arabes, qui avaient profité de cette guerre intestine pour ravager ses terres. A la tête d'une armée plus redoutable par la valeur que par le nombre, il franchit le Tage et s'avança dans la province d'Alentéjo. A cette nouvelle, cinq rois musulmans rassemblèrent leurs forces, que vinrent grossir une multitude de barbares arrivés récemment de l'Afrique. Alphonse-Henri s'établit avec sa petite armée sur une hauteur, près de la ville d'Ourique, au pied de laquelle les innombrables hordes sarrasines assirent bientôt leur camp. A cette vue, le roi sentit le courage lui manquer ; il désespéra de vaincre, avec si peu de troupes, une si grande multitude. « Mais, disent les récits contemporains, Jésus-Christ lui-même lui apparut, suspendu sur la croix, et lui promit de lui donner la victoire et de prendre son royaume sous sa protection. » Au point du jour, un signe éclatant vint confirmer cette promesse : le soleil naissant fit briller de telle manière les armures des Portugais, que toute leur armée en reçut une apparence formidable. Le prince reprit courage ; il passa les siens en revue, les appela par leur nom, leur parla des exploits de leurs ancêtres et de la sainte cause pour laquelle ils allaient combattre.

Cependant les nobles, voyant plusieurs rois dans l'armée ennemie, désirèrent que leur chef, qui avait jusqu'alors porté le titre de comte, comme son père, portât le titre de roi, et prièrent le prince de leur permettre de l'appeler de ce nom. Alphonse-Henri, pensant que mériter de régner valait encore mieux qu'un royaume, leur répondit qu'il se contentait de l'honneur de leur commander et d'être leur frère et leur compagnon; mais les nobles insistèrent si vivement, qu'il dut céder. Alors ses compagnons d'armes, poussant des cris de joie, le nommèrent roi et lui baisèrent les mains. C'est ainsi que la royauté portugaise naquit sur un champ de bataille, qui allait être tout à l'heure un champ de triomphe.

Dans ce moment même, les Sarrasins attaquaient le camp. Le nouveau roi monta à cheval et fondit, à la tête d'une troupe d'élite, sur la première colonne des ennemis, la sépara du reste de leur armée et la tailla en pièces. Il se battait en brave chevalier; engagé au milieu d'un gros de Sarrasins, où sa fougue l'avait emporté, il frappa l'un d'eux avec une telle vigueur, qu'il tomba en même temps que lui, et eût péri glorieusement, si ses sujets ne l'eussent promptement dégagé. Les Sarrasins, effrayés du carnage que les Portugais faisaient autour d'eux, se débandèrent et prirent la fuite, après avoir combattu depuis le matin jusqu'à midi.

La victoire d'Ourique (25 juin 1139) fut comme le baptême de la monarchie portugaise, et Alphonse-Henri voulut en perpétuer le souvenir dans les armes qu'il donna à son pays, et qui devaient le désigner à l'avenir comme un royaume indépendant. L'apparition miraculeuse du Christ y figura, pour rappeler la victoire qu'il lui avait due sur les cinq rois musulmans.

Le roi convoqua ensuite les députés du clergé, de la noblesse et du peuple, afin qu'ils confirmassent le choix de l'armée; les cortès, c'est-à-dire l'assemblée nationale,

se réunirent à Lamégo en 1143. Le roi s'y rendit, et, dès qu'il fut assis sur son trône dans l'église de Santa-Maria d'Almacare, le procureur royal se leva de son siège et dit :

— Alphonse-Henri, que vous avez nommé roi sur le champ de bataille d'Ourique, vous a réunis ici, afin que vous déclariez si vous consentez à l'avoir pour roi.

Tous crièrent :

— Oui.

— Comment l'entendez-vous ? demanda-t-il de nouveau ; est-ce Alphonse seul, ou ses fils après lui ?

— Il doit régner pendant sa vie, et ses fils lui succéder, répondirent les députés.

Alors l'archevêque de Braga prit la couronne d'or des rois goths et la posa sur le front du roi, qui tenait à la main son épée de combat. Alphonse Henri se leva aussitôt et dit :

— Loué soit Dieu qui m'a aidé ! Avec cette épée, j'ai vaincu vos ennemis et je vous ai délivrés. Puisque vous m'avez fait votre roi, il convient que nous fassions des lois qui assurent la paix du royaume.

Les états répondirent :

— Nous le voulons, sire, et nous sommes prêts à faire les lois que vous proposerez ; car, nous et nos enfants, nous obéirons à vos commandements.

Et ils firent alors les lois qui réglaient la succession au trône, les droits et les devoirs du roi et de ses sujets, et la police du royaume.

Pour consolider encore davantage sa couronne et lui assurer la protection céleste, le roi Alphonse-Henri, d'accord avec ses sujets, s'obligea à payer un tribut au pape, et se mit sous la protection de Notre-Dame de Clairvaux, pour laquelle il avait une dévotion spéciale.

Ces soins pris, le roi rentra en campagne. La conquête de Santarem fut son premier exploit. Pendant qu'il assiégeait cette ville, quelques chevaliers, profitant d'une nuit

obscur , escaladèrent les murs de la ville , y pénétrèrent et en ouvrirent les portes à l'armée portugaise , qui attendait dans le silence le plus profond l'issue de cet audacieux coup de main. Ce succès encouragea les chrétiens , qui résolurent de tenter une entreprise plus difficile encore , le siège de Lisbonne. Une flotte de deux cents bâtiments , portant des Allemands , des Flamands et des Anglais , qui se rendaient en terre sainte , avait relâché à Oporto. Ces croisés acceptèrent avec joie l'offre qui leur fut faite de prendre part à l'expédition , et le siège fut aussitôt commencé. Les chrétiens construisirent des tours de bois aussi hautes que les murs de la ville , les firent approcher de la muraille , sur laquelle ils voulurent s'élancer au moyen de ponts ; mais ils furent repoussés après un grand carnage. Ils ne se découragèrent pas et bloquèrent la ville , où la faim ne tarda pas à se faire sentir. Beaucoup d'habitants s'enfuirent et vinrent demander asile dans le camp. Ceux qui consentirent à se faire baptiser y furent reçus ; les autres furent renvoyés à Lisbonne , où les assiégés les firent périr. Mais l'ardeur des chrétiens , le courage indomptable avec lequel ils s'exposaient à la mort , jetèrent enfin le découragement dans la garnison , qui , après un mois de résistance , demanda à capituler , et livra au roi Alphonse cette importante place qui devait être la capitale du Portugal. Son heureuse situation à l'embouchure du Tage et son port sur l'Océan devaient en faire le centre du commerce du monde. Un grand nombre de croisés , retenus par les libéralités du roi , s'établirent à Lisbonne et dans les environs ; ce qui accrut rapidement l'importance de cette ville.

Un chevalier portugais , nommé Giralde , avait commis un crime qui le força de se retirer dans la province d'Alentejo , où les bannis avaient coutume de se réfugier. Il y devint le chef d'une troupe de bandits qui exerçait ses déprédations également sur les chrétiens et sur les mahomé-

tans ; mais bientôt fatigué de cette vie criminelle, il songea à faire quelque grand exploit qui pût lui valoir sa grâce. Il s'était établi sur le mont Muro, vis-à-vis d'Évora. Il résolut de s'emparer de cette ville. A la faveur de la nuit, il s'approcha d'une tour isolée qui la protégeait du côté de l'ouest et en escalada le rempart. Un Sarrasin et sa fille en étaient les seuls gardiens ; surpris endormis, la jeune fille fut précipitée du haut de la tour, et son père fut tué. Maître de la tour, Girald envoie une partie des siens vers un point qu'il leur indique ; puis, au lever du soleil, il fait signe aux habitants que des hommes armés s'avancent du côté où il a envoyé sa troupe. Les habitants alarmés s'y portent en force, et Girald profite de ce moment pour pénétrer dans la ville par la porte qui donnait de son côté et s'en emparer. Les cris des habitants surpris ainsi annoncent à ceux qui sont dehors la nouvelle de ce désastre ; ils veulent revenir en toute hâte au secours de leurs femmes et de leurs enfants ; mais ils trouvent les portes fermées et bien gardées, et bientôt, attaqués par derrière par la seconde troupe de Girald, ils périssent presque tous. Les vainqueurs informèrent aussitôt le roi de cette conquête ; il leur accorda leur grâce, et leur confia la défense de la ville qu'ils avaient si habilement enlevée aux infidèles.

Alphonse Henri fit quelque temps après la guerre à son gendre Ferdinand, roi de Léon, au sujet de quelques places sur lesquelles il prétendait avoir des droits. Il fut vaincu à la bataille de Badajoz et tomba au pouvoir de Ferdinand, qui, loin d'abuser de cet avantage, traita son royal beau-père avec un respect, une générosité, une magnificence inouïs. Alphonse-Henri, reconnaissant l'injustice de ses prétentions, offrit à son gendre de lui abandonner sa personne et son royaume en réparation de son tort ; mais le roi de Léon, avec une grandeur d'âme digne de ces âges héroïques, refusa ces offres, ne demanda que

les villes dont la possession lui avait été contestée à tort , et renvoya le roi et les autres prisonniers sans exiger de rançon.

Cependant les attaques continuelles des Portugais avaient irrité les Sarrasins. Leur roi Jusuf , plein des souvenirs de la grandeur arabe , et regardé comme un saint par son peuple , ne voyait qu'avec amertume les progrès incessants des chrétiens. Il rassembla donc une armée immense , et , quittant l'Afrique , il débarqua à Gibraltar et marcha droit sur le Portugal. Treize rois maures le suivaient. Il renversa tout ce qui lui résista , et arriva enfin devant Santarem , où commandait don Sanche , le fils aîné d'Alphonse-Henri. Dès le lendemain de son arrivée , il fit donner l'assaut , et pendant cinq jours l'attaque , incessamment renouvelée , obligea la faible garnison à demeurer sans repos sur la muraille , du haut de laquelle elle contemplait avec désespoir l'immense armée ennemie , qui renouvelait sans peine les assaillants. Les Portugais , épuisés de fatigue , couverts de blessures , voyant leurs murailles crouler , n'attendaient plus que la mort , quand soudain le vieux roi Alphonse paraît à la tête des troupes qu'il a rassemblées et qu'il amène au secours de son fils. Sa seule présence vaut une armée ; les Portugais reprennent courage , ils attaquent les Sarrasins ; une lutte terrible s'engage. Mais Jusuf , le chef des ennemis , leur *saint* , ayant été blessé , une terreur panique s'empara d'eux ; ils prirent la fuite dans le plus grand désordre , abandonnant aux Portugais un riche butin et le corps de leur chef , noyé en passant le Tage.

II.

Don Sanche *el Labrador*. — Nouvelles Conquêtes des Portugais. — La Loyauté portugaise. — Conquête du royaume des Algarves. — Un Enfant de six ans réussit dans une mission diplomatique.

Sous don Sanche, fils et successeur de l'héroïque Alphonse-Henri, les Portugais livrèrent leur première bataille navale. Une flotte sarrasine était venue les braver jusque devant Lisbonne. On arma en toute hâte ce qu'il y avait de bâtiments dans le port, et l'on alla présenter la bataille à l'ennemi, qui fut vaincu près du cap Espichel et poursuivi jusque dans Ceuta, où les Portugais lui enlevèrent ses vaisseaux.

Les Sarrasins, exaspérés par tant de défaites et résolus de venger la mort de Jusuf, envahirent à deux reprises le Portugal par terre, et y exercèrent les plus affreux ravages; les champs furent dépouillés, les villages brûlés, et les malheureux habitants, enlevés par milliers, furent réduits en esclavage et emmenés en Afrique. Pour réparer tant de désastres, le roi consacra tous ses soins à l'agriculture. Il donna la liberté aux cultivateurs, leur distribua les terres devenues désertes, encouragea, soutint leurs

efforts , et mérita les beaux surnoms d'*el Poplador* et d'*el Labrador*. Par ce moyen, il réussit à repeupler son royaume ; et quand il mourut , il put léguer à ses héritiers non-seulement des provinces florissantes , mais encore des sommes immenses qu'il avait amassées par son économie , sans accabler d'impôts ses sujets.

La nouvelle de la prise de Jérusalem par les Sarrasins avait ranimé en Occident le zèle pour les croisades. Les habitants de la Hollande et du bas Rhin avaient équipé une flotte et l'avait expédiée sous le commandement de leur comte Guillaume de Hollande. Quand cette flotte fut arrivée en vue du Portugal, des évêques et des chefs militaires se rendirent à bord du vaisseau amiral, et prièrent le comte de les aider à faire le siège du fort d'Alcaçar do Sal , d'où les Sarrasins faisaient de fréquentes excursions sur le territoire portugais. Les croisés agréèrent cette offre avec empressement, et le siège fut aussitôt entrepris. Les Sarrasins envoyèrent une armée de cinquante mille hommes au secours de la place ; mais les chrétiens ne s'en effrayèrent point. Un étendard avec la croix qui apparut dans les airs leur annonça la victoire. La bataille fut terrible, la lutte acharnée ; les chrétiens l'emportèrent à la fin, grâce , dit leur historien , à une légion d'anges qui avaient combattu pour eux, sous la forme de guerriers couverts de manteaux blancs. La ville fut prise peu de temps après.

Les Portugais s'emparèrent aussi de la ville de Moura , par ruse et non plus par force. Cette ville avait été donnée en dot à Suluquea , fille d'un prince maure. Le jour qu'elle devait se marier, son fiancé, qui habitait à dix lieues de là, rencontra à une lieue de Moura une troupe de Portugais qui le tuèrent, lui et son escorte, revêtirent les habits des Maures, et marchèrent vers Moura, où leur travestissement les fit aussitôt admettre. Les Sarrasins reconnurent trop tard leur erreur. La jeune fiancée se précipita du haut

d'une tour, pour ne pas tomber aux mains des chrétiens ; et le château prit désormais le nom de château de Moura, ou de la Mauresse.

Le roi don Sanche II, s'étant abandonné à la mollesse et ayant donné sa confiance à des ministres indignes, fut déposé par ordre du pape, et sur la demande d'un grand nombre d'évêques et de seigneurs, qui proclamèrent en sa place l'infant don Alphonse, comte de Boulogne. Plusieurs seigneurs demeurèrent cependant fidèles au roi don Sanche. L'un d'eux, Martin de Freytas, qui avait prêté serment entre les mains de don Sanche, en qualité de gouverneur du château de Coïmbre, déclara qu'il garderait cette place jusqu'à ce que le roi le relevât de son serment. Assiégé dans ce château, il résista à toutes les attaques et aux horreurs de la famine. Les assiégeants lui annoncent un jour que le roi don Sanche est mort à Tolède ; il ne se tient point pour dégagé de sa foi, mais quitte secrètement la forteresse, qu'il laisse sous la garde de sa femme et de ses fils. « Don Martin, dit la chronique, s'en alla à Tolède ; et bien qu'il sût de tous comment le roi don Sanche était mort, bien qu'on lui montrât le lieu où il était enterré, cela ne le satisfit pas. Pour avoir plus de certitude, il fit enlever la pierre qui le recouvrait, et quand il eut vu que c'était bien lui, on dit que, devant bon nombre de témoins, il voulut accomplir en tout les promesses de l'hommage : il mit les propres clefs de la forteresse au bras droit du roi don Sanche ; puis, tirant de ce fait un acte public, dressé par des notaires dont il avait requis la présence, il fit fermer la tombe.

« De retour à Coïmbre, il rentra de nuit et en secret dans le château ; ce fut de là que le jour suivant, au matin, il envoya dire au comte, déjà reconnu pour roi, qu'il vînt recevoir le château ; que lui, don Martin de Freytas, pouvait le lui remettre. Le roi s'en fut à la forteresse, et ce fut

l'alcade lui-même qui alla ouvrir. Alors, prenant sa femme et ses enfants par la main, il les mit dehors, en disant : « Laissons ce château à qui il appartient. » Puis, mettant un genou en terre devant le roi, et tenant les clefs de la place et les élevant, il dit :

« Sire, puisqu'il a plu à Dieu que don Sanche, votre frère, soit mort, prenez vos clefs et votre château. Dorénavant je vous tiendrai pour roi. » Et en même temps il montra à Alphonse les écritures qu'il avait fait faire à Tolède, pour son honneur et sa décharge.

« Un gentilhomme qui était là présent l'interrogea, disant pourquoi il ne demandait pas pardon au roi de tous les ennuis qu'il lui avait causés et du tort qu'il lui avait fait, en laissant tuer et blesser tant de monde, et en déniaient pendant si longtemps à son souverain l'entrée d'une place qui était à lui.

« Et comme don Martin de Freytas voulait s'excuser et montrer que chose semblable ne devait pas être attendue de lui, le roi vint promptement à son aide, disant que don Martin n'avait point à demander pardon, qu'il n'avait pas commis de faute; mais, au contraire, que son action courageuse était digne d'un bon chevalier et d'un loyal gentilhomme; qu'en mémoire de ce fait, il lui rendait le château, pour que lui et ses descendants le gardassent, sans que lui ni ses successeurs fussent contraints au serment de fidélité.

« Don Martin répondit au roi qu'il tenait cette affaire pour grande courtoisie, mais qu'il ne l'acceptait d'aucune manière que ce fût, et qu'il lançait sa malédiction à ses fils, à ses petits-fils, à tous ses descendants, si, pour un château, ils venaient à faire honneur au roi ou à tout autre individu.

« Voilà ce que c'était que la loyauté portugaise. »

Un autre seigneur, Fernand Pacheco, obligea, par un stratagème ingénieux, le roi à lever le siège de la forteresse de Célérico, dont il était le gouverneur pour don

Sanche. Le comte de Boulogne bloquait cette forteresse et l'avait réduite aux abois, quand un oiseau pêcheur, qui avait pris un poisson dans un marais voisin, le laissa tomber dans l'enceinte du château, au-dessus duquel il passait en volant. Pacheco recueillit ce poisson, le fit apprêter avec soin, et l'envoya avec des gâteaux et des liqueurs précieuses au roi Alphonse, en faisant dire que le comte ne devait pas le blâmer de sa résistance; qu'il était résolu à tenir la promesse qu'il avait faite à don Sanche et à défendre le château jusqu'à ce qu'il eût reçu l'ordre de ce prince de capituler, ou qu'il eût appris sa mort; si le comte voulait continuer le siège, qu'il sût que le château était bien approvisionné de vivres et de vins, tels que ceux qu'on lui offrait comme un don gracieux. Alphonse, surpris et découragé, pensa que les assiégés avaient quelque moyen secret de communiquer avec le dehors, et, désespérant de prendre cette forteresse, il s'empressa de lever le siège.

L'événement le plus marquant du règne d'Alphonse III, c'est la conquête du royaume des Algarves, qui forme la partie méridionale du Portugal, et que don Sanche I^{er} avait déjà occupé une première fois. Le roi de Castille avait des droits sur ce pays; il les céda au roi Alphonse, à la condition que le roi de Portugal s'obligerait à fournir à celui de Castille cinquante chevaliers armés en guerre, chaque fois qu'il en serait requis, pour l'assister dans les guerres qu'il aurait à soutenir. Quelque douce que fût cette condition, elle parut insupportable à la fierté du roi de Portugal, qui fit maintes démarches pour s'en affranchir.

Il avait eu de son mariage avec la reine Brigitte, fille d'Alphonse le Sage, roi de Castille et de Léon, un fils qui donna de bonne heure les plus brillantes espérances. Ses heureuses dispositions furent cultivées avec un soin exquis et le plus rare bonheur par un prélat français auquel le jeune enfant avait été confié. Emeric d'Ébrard, issu d'une

grande famille du Quercy, et qui fut depuis évêque de Coïmbre, reçut la mission de former l'esprit et le cœur du jeune prince, et rendit un service immense au Portugal par les talents et les vertus qu'il développa dans son royal élève. Celui-ci, dès l'âge de six ans, fut envoyé en ambassade et réussit dans la difficile mission qui lui avait été confiée, et qui était précisément celle où le roi de Portugal et ses plus habiles politiques avaient échoué.

Voulant tenter un dernier effort pour secouer le joug féodal que la Castille avait imposé aux Algarves, Alphonse III eut la pensée d'envoyer comme négociateur vers le roi de Castille son petit-fils, don Denys. L'enfant royal montra, dans cette circonstance, une gravité et une raison bien au-dessus de son âge ; le roi Alphonse le Sage, charmé des grâces précoces et de l'intelligence de son petit-fils, semblait disposé à céder ; mais les seigneurs castillans, qui n'avaient pas les mêmes motifs pour se laisser émuvoir, résistaient, et une discussion très-vive s'engagea. Don Denys, troublé à ce spectacle, fondit en larmes. Le vieux roi, touché de cette douleur enfantine, prit son petit-fils dans ses bras, le serra sur son cœur, et, malgré l'opposition des grands, renonça en sa faveur à tous ses droits sur les Algarves.

III.

Luttes parricides apaisées par sainte Élisabeth de Portugal. — Victoire de Rio-Salado. — Histoire de dona Inès de Castro. — Étranges procédés de don Pédro le Justicier. — Crimes de Lianor Tellez. — Élection de Jean Ier. Avénement au trône d'une nouvelle dynastie. — Bataille d'Aljubarrota.

Le prince qui débuta si heureusement dans la politique fut le meilleur roi et le plus ami de la justice. Il était né à Lisbonne le 9 octobre 1261, et monta sur le trône à l'âge de dix-sept ans. Il devait mériter les titres de *Sage*, de *Laboureur*, de *Père de la Patrie*. Il protégea l'agriculture, le commerce, l'industrie, les sciences et les lettres, en faveur desquelles il fonda l'université de Coïmbre. Il corrigea les abus qui s'étaient introduits dans la gestion des biens des églises, protégea les pauvres et les faibles contre l'oppression des puissants, et fit fleurir dans son royaume la paix et le bonheur, autant du moins que cela dépendit de lui; car son règne fut troublé à diverses reprises par l'esprit inquiet de deux de ses fils, don Alphonse et don Sanche, qui se firent la guerre et ne craignirent pas de la faire à leur propre père. Ces luttes parricides furent des occasions où éclatèrent les vertus de la sainte femme que

Denys avait associée aux honneurs et aux angoisses de la royauté. Les jeunes princes , jaloux des moindres faveurs que le roi accordait à l'un d'eux , avaient pris les armes l'un contre l'autre. Don Alphonse avait déclaré la guerre à son père, et avait mis le siège devant Guimaraens , l'ancienne capitale du royaume ; déjà de grandes violences et l'assassinat d'un saint évêque avaient fait connaître toute la fureur de don Alphonse, quand la reine, apprenant qu'une bataille va s'engager entre le père et le fils, quitte son palais, s'avance entre les deux armées, suivie seulement de quelques évêques, et, s'adressant à son fils et à son mari, leur tient un langage si touchant, que ces âmes irritées sentirent leurs passions s'apaiser. Le combat, cependant, ne put être évité; il eut lieu; il fut acharné; de part et d'autre on oublia les paroles de la reine; mais la bataille ayant été indécise, la sainte femme, dont ces scènes de meurtre avaient augmenté la douleur et le zèle, renouvela ses exhortations; comme un ange de paix, elle alla du roi à l'infant; elle pria tant, elle supplia avec tant d'instances, elle versa tant de larmes, que ces cœurs de bronze se fondirent enfin sous cette douce influence, et que le père et le fils consentirent à se réconcilier.

Mais cette paix ne fut pas de longue durée. L'année suivante, le roi et les cortès ayant refusé d'augmenter les revenus de don Alphonse, ce jeune prince prit de nouveau les armes. La reine intervint encore et parvint à prévenir une nouvelle bataille. La paix se fit. Mais ces révoltes avaient affligé profondément le roi. Il tomba malade peu de temps après, et comprit que son heure suprême était proche. La reine Élisabeth fit appeler son fils don Alphonse et l'invita à assister aux derniers moments de son père. L'infant fut profondément ému de cette nouvelle; il se mit aussitôt en route, témoignant à ses amis son repentir, ainsi que sa douleur de ce que le temps lui manquerait pour

obtenir le pardon de son père. Le vieux roi malade accueillit son fils avec de doux transports ; il le bénit à plusieurs reprises et lui recommanda sa mère, ses frères et ses futurs sujets.

Après la mort de son mari, la reine Élisabeth, que l'Église devait canoniser un jour, se retira au monastère de Santa-Clara de Coïmbre, où, tout en acquérant chaque jour de nouveaux titres à la vénération par sa piété et sa charité, elle continua autant qu'elle le pouvait les œuvres auxquelles son époux l'avait associée ; elle mérita le surnom de *Patronne des Laboureurs* par la sollicitude qu'elle témoigna sans cesse en leur faveur. Elle fonda, près du monastère même où elle avait voulu finir ses jours, une maison destinée à recevoir de jeunes orphelines appartenant à des familles de cultivateurs. Ces jeunes filles, après avoir reçu une éducation convenable, étaient ensuite dotées par la maison et mariées à des laboureurs.

Abul-Hassan, roi de Maroc, poussé par le désir de reconquérir les belles provinces que les musulmans avaient perdues en Espagne, rassembla une armée qu'il fit transporter de l'autre côté du détroit, en Andalousie, où les Arabes étaient encore les maîtres. Cette armée se grossit rapidement ; une foule d'aventuriers vinrent de l'Afrique et de l'Espagne s'y joindre, et, au bout de quelque temps, Abul-Hassan se vit à la tête de près de cinq cent mille hommes.

Le roi de Castille, effrayé de cet orage qu'il voyait se former, demanda le secours du roi de Portugal, don Alphonse IV, dont il avait épousé la fille. De son côté, le roi de Grenade joignit ses forces à celles du roi des Maures, et, de concert, ils allèrent assiéger Tarifa. Alphonse se mit en route avec son armée, devant laquelle il faisait porter solennellement un fragment de la croix de Notre-Seigneur et un étendard bénit, que tenait un chevalier français,

Hugo Beltran, que le pape avait chargé de commander une troupe de croisés partis pour aller combattre les infidèles d'Espagne. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords du Salado, le dernier jour d'octobre 1340. Le roi de Portugal se chargea de combattre contre le roi de Grenade, tandis que les Castellans soutiendraient l'effort des troupes d'Abul-Hassan. Les chrétiens passèrent le fleuve ; les musulmans, malgré la supériorité du nombre, durent céder au courage indomptable de leurs adversaires et aux savantes dispositions prises par les deux rois. Les Maures plièrent les premiers, les Grenadins suivirent leur exemple. Les deux armées vaincues se rencontrèrent dans leur fuite ; ce qui augmenta le désordre et la perte. Les chrétiens, les poursuivant vigoureusement, firent un horrible carnage de cette masse confuse de fugitifs roulant comme un torrent vers la mer, où bien peu parvinrent à s'embarquer. Le roi de Grenade et celui de Maroc échappèrent à la mort ; mais Abul-Hassan eut la douleur de voir son fils et sa fille tomber au pouvoir des chrétiens. Le butin fut immense. Telle fut l'énorme quantité d'or et d'argent que l'on trouva dans le camp des infidèles, que cette richesse, mise en circulation, fit baisser soudain la valeur des métaux précieux dans tout l'Occident.

Alphonse IV ne voulut rien accepter de ces dépouilles, que quelques captifs et quelques armes. Il se contenta de la gloire d'avoir pris part à une victoire qui avait sauvé l'Espagne et ôté à jamais aux Maures l'espérance de reconquérir cette belle contrée. L'Église conserva longtemps le souvenir de cette *grande journée*, et plus de trois siècles après on célébrait encore dans les cathédrales du Portugal la *messe de la victoire des chrétiens*.

Don Alphonse retourna dans son royaume, où de tristes événements l'attendaient.

Son fils don Pédro avait épousé dona Constanza, fille du

duc de Penafiel. Parmi les femmes nobles de la suite de cette princesse, se trouvait dona Inès Perez de Castro, que sa grâce avait fait surnommer *Port de Héron*. Elle plut à l'infant, qui, étant devenu veuf, l'épousa secrètement.

Le roi ignorait ce mariage, mais il le soupçonnait et le craignait. Plusieurs seigneurs de sa cour l'excitaient en outre contre Inès. On redoutait ses deux frères et l'on appréhendait qu'ils ne fissent périr l'infant don Fernando, fils de don Pédro et de dona Constanza, pour que les enfants d'Inès fussent les seuls héritiers de la couronne. Le roi, la reine, l'archevêque de Braga et plusieurs seigneurs conseillèrent à don Pédro de se marier, pour mettre un terme à ces agitations et aux conciliabules où l'on tramait la mort d'Inès. Mais il ne pouvait tenir compte de ces conseils. Le roi sentait en lui-même un grand combat : il considérait, d'une part, l'intérêt de son petit-fils et du royaume ; il lui répugnait, d'autre part, de faire périr une femme innocente et dont la conduite était irréprochable. Les instances des grands le décidèrent enfin, et le meurtre d'Inès fut résolu.

Suivi d'une nombreuse escorte, où l'on remarquait les seigneurs Alvarès Gonzalve, Pédro Celho et Diégo-Lopez Pacheco, il se rendit à Coïmbre, où Inès vivait avec ses trois enfants dans le couvent de Santa-Clara. Dès qu'elle apprit que le roi approchait, elle pressentit le sort qui lui était réservé. L'infant don Pédro, son mari, était à la chasse pour plusieurs jours, et le roi, qui en avait été informé, avait profité de cette occasion. Pâle comme la mort, Inès se rendit au-devant du roi, et, se présentant à lui entourée de ses enfants, elle se jeta à ses genoux. « Sire, lui dit-elle, pourquoi voulez-vous me tuer sans motifs ? Ayez pitié d'une femme, épargnez ces enfants qui sont votre sang. » Ces paroles et la vue des enfants, qui étaient d'une rare beauté, touchèrent le roi. Il ne se sentit pas la force

d'accomplir son dessein et se retira. Mais les seigneurs qui l'entouraient, prévoyant que la responsabilité de cette tentative manquée pèserait sur eux, le pressèrent plus vivement que jamais, jusqu'à ce que, importuné, il eut le malheur de laisser échapper ces mots :

— Faites ce que vous voudrez.

Alors, les trois seigneurs nommés ci-dessus retournèrent sur leurs pas, entrèrent dans le couvent et frappèrent Inès de leurs glaives jusqu'à ce qu'elle fût morte. Son corps fut enterré aussitôt dans le monastère de Santa-Clara. Mais ce crime ne demeura point impuni. Le roi Alphonse avait pris les armes contre son père ; il vit son fils les prendre contre lui.

En trouvant à son retour le cadavre mutilé d'Inès, don Pédro s'abandonna d'abord à l'excès de sa douleur ; mais ce sentiment fit bientôt place à la colère et à la soif de la vengeance. Il prit les armes et porta le fer et le feu sur les terres royales. Il marcha sur Oporto, l'une des plus importantes places du royaume, et s'en fût emparé, si l'archevêque de Braga ne l'eût prévenu. La ville n'était nullement fortifiée : pour toute défense, le prélat fit faire tout autour une enceinte de voiles de navires. L'infant, qui savait que l'archevêque était dans Oporto, et qui avait pour lui autant de respect que d'affection, n'osa franchir ce faible obstacle et se retira. Il se repentait d'ailleurs déjà de sa révolte et désirait entrer en accommodement avec le roi. Grâce à l'intervention de la reine et de l'archevêque de Braga, la paix se fit, et don Pédro promit oubli et pardon à tous ceux qui avaient pris part au meurtre d'Inès de Castro.

Les trois coupables se hâtèrent néanmoins de quitter le Portugal et d'aller demander un asile au roi de Castille, dès qu'ils surent, deux ans après ce traité, que la mort d'Alphonse allait faire passer le pouvoir aux mains de don

Pédro. Le premier soin de celui-ci fut, en effet, de conclure avec le roi de Castille un traité par lequel ils convinrent de se livrer réciproquement les bannis de leurs États. Don Pédro de Portugal livra donc à son voisin Pierre le Cruel les nobles castillans qui avaient cherché un asile dans ses États, et ce dernier envoya l'ordre d'arrêter les trois seigneurs portugais. Deux seulement, Gonzalve et Celho, furent pris et remis à leur roi, qui les fit aussitôt mettre à la torture, pour leur faire avouer qu'ils avaient tué Inès de Castro. Mais les tourments ne purent leur arracher aucun aveu, et don Pédro, qui assistait à la question, irrité de cette résistance, les frappa, dit-on, de son fouet au visage. Les deux seigneurs, loin de demander grâce, lui reprochèrent sa cruauté, jusqu'à ce que le roi, poussé à bout, ordonna qu'on les fit mourir en leur arrachant le cœur de la poitrine. Lorsque Gonzalve vit le bourreau s'approcher, il lui dit avec calme :

— Tu trouveras un cœur fort comme celui du taureau, et fidèle comme celui du cheval.

Les corps des deux suppliciés furent ensuite brûlés en présence du roi, et leurs cendres jetées au vent.

Pacheco était à la chasse quand les soldats du roi de Castille vinrent pour le prendre. Leur chef, ne le trouvant pas, fit aussitôt fermer les portes de la ville, afin que personne ne pût aller l'avertir et qu'on pût l'arrêter à son retour. Mais un mendiant auquel Pacheco avait coutume de faire l'aumône parvint à s'échapper de la ville et à le rejoindre. Il l'avertit du danger, changea d'habits avec lui, et, ainsi déguisé, le seigneur portugais put sortir de Castille et gagner la France, où Henri de Transtamare, frère de Pierre le Cruel et son compétiteur à la couronne, l'accueillit. Le roi de Portugal se félicita plus tard de ce que Pacheco s'était soustrait à sa colère : il reconnut son innocence, et, au moment de mourir, ordonna à son succes-

seur de faire casser l'arrêt prononcé contre ce seigneur et de lui rendre tous ses biens. C'est ainsi que don Pédro se vengea des meurtriers d'Inès.

Il voulut en outre honorer la mémoire de cette victime des haines politiques. Il déclara publiquement son mariage avec Inès, le fit attester par les hommes les plus honorables en présence desquels il avait été célébré, et rendit en outre les plus grands honneurs à son corps, qui fut retiré du couvent de Santa-Clara, enfermé dans un riche cercueil et transporté en grand appareil à Alcobaça, dans le couvent où reposaient les restes des rois de Portugal.

Ces honneurs extraordinaires, rendus à celle qui *ne fut reine qu'après sa mort*, ne purent protéger ses fils, dont la vie fut agitée et malheureuse, comme nous le verrons plus bas.

Le roi don Pédro mérita le titre de *Justicier* par le soin infatigable, mais souvent excessif et cruel, avec lequel il réprima toute tentative de désordre. Deux jeunes nobles avaient tué un marchand juif, pour s'emparer de ses dépouilles. Le roi, auquel ils avaient rendu des services, les fit venir; quand ils furent en sa présence, il se promena d'un air agité.

— Vous avez bien fait, leur dit-il, de faire œuvre de brigands; vous avez commencé par un juif pour finir par des chrétiens.

Cependant il était ému, et des larmes roulaient dans ses yeux; car il se souvenait du dévouement que lui avaient montré ces jeunes gens. Ceux qui étaient présents à cette scène, touchés de compassion, n'osaient ouvrir la bouche pour implorer la clémence du prince. Quelques seigneurs l'ayant tenté néanmoins :

— Je ne leur ferai point grâce, dit le roi. Ils ont commencé par un juif pour finir par des chrétiens.

Et il ordonna qu'ils fussent décapités.

Un autre jour, une femme vint se plaindre à lui d'un seigneur qui avait tué son mari. Le roi lui dit qu'il s'occuperait de l'objet de sa plainte. Quelque temps après il ordonna à un maçon très-vigoureux d'aller tuer le seigneur. Cet homme ayant obéi, le roi le fit mettre en prison et commanda à la veuve d'aller chaque jour lui porter à manger. Quand les juges eurent instruit le procès du maçon, le roi se fit présenter toutes les pièces, puis, au moment où les juges allaient prononcer leur arrêt en sa présence, il leur demanda si le seigneur n'avait pas commis un crime qui expliquât le meurtre commis par le maçon. On lui répondit qu'à la vérité il avait tué un homme, mais qu'en punition de ce meurtre, le tribunal de la noblesse l'avait suspendu des fonctions honorifiques qu'il remplissait dans la province. Alors le roi dit :

— Si le tribunal l'a suspendu de ses fonctions pour avoir tué un homme, je ne vois pas pourquoi vous ne condamneriez pas à la même peine ce maçon. Je lui défends donc de toucher désormais sa truelle, sous peine de mort.

Puis, il le maria avec la veuve et lui donna assez d'argent pour l'indemniser de la perte de son état.

Il ne faisait grâce à personne; il ajoutait plutôt aux peines édictées par les lois, et, pour ne manquer jamais d'exécuteur de ses arrêts, il en emmenait toujours à sa suite dans ses voyages. Il fouettait les criminels de sa main et les mettait lui-même à la question. Par ces rigueurs excessives, il fit cesser les violences et les brigandages qui se commettaient trop souvent avant lui. Le Portugal devint la terre la plus paisible et la plus tranquille de l'Europe en ce temps.

Don Pédro était d'ailleurs d'humeur douce et gaie dans la vie privée, accessible au plus pauvre de ses sujets, aimant les fêtes, les exercices du corps, la danse, à laquelle

il se livrait avec une ardeur étrange. Une nuit qu'il ne pouvait dormir, il sortit de son palais, escorté de gens dont les uns portaient des flambeaux, et dont les autres sonnaient des trompettes d'argent, et parcourut ainsi toute la ville en dansant et en chantant. Il ne se lassait point de faire du bien. Il disait souvent :

— Le jour où un roi n'a rien donné, il ne mérite pas d'être appelé roi.

Comme il lui parut que les procureurs allongeaient beaucoup trop les procès, il ordonna qu'il n'y eût plus de procureurs. Les juges qui ne rendaient pas bonne et prompte justice, ou qui vendaient la justice en favorisant le puissant au détriment du faible, trouvaient en lui à leur tour un juge impitoyable. Ni larmes ni prières ne pouvaient leur faire éviter la peine qu'ils avaient encourue. Aussi le peuple aima-t-il ce prince et le pleura-t-il quand il mourut, en 1367, après dix ans de règne. Son successeur sembla prendre à tâche de le faire regretter, malgré les espérances qu'avaient fait concevoir sa bonne mine et son esprit. Il dissipa en peu de temps les immenses trésors amassés par les rois ses prédécesseurs.

Bientôt il devint le jouet d'une femme, Lianor Tellez, qu'il épousa, et dont les intrigues ne cessèrent d'agiter son règne. Jalouse de sa sœur dona Maria Tellez, que l'infant don Joam, frère du roi, avait épousée, elle troubla l'esprit du jeune prince en attaquant, par des voies détournées et par des insinuations perfides, la vertu de Maria Tellez, et ajouta à sa jalousie le stimulant de l'ambition, en lui offrant la main de Béatrix, qu'elle avait eue de son union avec le roi. L'infant, dupe de cette odieuse intrigue, après une nuit de lutte avec sa conscience et de cruelles incertitudes, se rendit au palais qu'habitait sa femme et s'en fit ouvrir les portes. Il était à peine jour, et la jeune princesse était encore au lit. Don Joam, suivi de plusieurs

hommes armés, pénétra dans sa chambre et l'accabla de reproches et de paroles outrageantes. Dona Maria, surprise, épouvantée, pria son époux de faire retirer sa suite, afin qu'elle pût se disculper.

— Je ne suis pas venu, lui répondit Joam, pour entendre de vaines paroles.

Et, se jetant sur elle, il la frappa de deux coups de poignard. La victime eut à peine le temps, avant d'expirer, d'implorer la miséricorde divine.

Ce meurtre excita une pitié et une indignation générales. Joam alla demander à la reine le prix de son crime; mais elle se rit de lui, et le malheureux, désabusé, chargé du poids de ses remords et de l'exécration publique, dut aller demander asile à un prince étranger. Il s'enfuit en Castille, où il épousa quelque temps après dona Constanza, fille du roi Henri de Transtamare.

L'autre fils d'Inès de Castro, le prince Denys, n'excitait pas moins l'inquiète jalousie de la reine, qui n'aimait point à voir à la cour de son mari des princes que leur naissance rapprochait autant du trône. Après s'être délivrée de la présence de Joam, elle sut de même contraindre Denys à s'enfuir. Comme la plupart des seigneurs, ce prince détestait Lianor et la méprisait, à cause de ses intrigues incessantes. Un jour que toute la cour était admise solennellement à baiser la main de cette princesse, Denys refusa de lui rendre cet hommage, en ajoutant que ce serait bien plutôt à lui à lui offrir sa main à baiser. L'exil fut la peine de cette injure. Denys, après des fortunes diverses, surpris par une tempête dans la mer du Nord, fit naufrage sur les côtes de Flandre, et le second fils d'Inès de Castro fut recueilli dans la cabane d'un pauvre pêcheur. Revenu en Espagne quelque temps après, il mit un terme à cette vie errante, se maria et devint la souche de la maison de Villar.

Le triste règne de don Fernand se termina au mois d'octobre 1383. Atteint d'une maladie mortelle, ce prince reçut les derniers sacrements ; quand on lui demanda s'il croyait à tout ce qu'enseigne l'Église, il répondit :

— Oui, je crois à tout ce que professe la religion ; je crois, de plus, que Dieu m'avait donné ce royaume pour que j'y fisse régner les lois et la justice. Mais telle a été ma manière d'agir, que j'aurai un terrible compte à lui rendre. Qu'il ait pitié de moi !

Et ce disant, il pleura amèrement et rendit l'âme peu après. La reine Lianor n'assista pas aux funérailles ; ce qui fut blâmé sévèrement et accrut encore la haine qu'avait inspirée à la nation cette femme égoïste et coupable.

La famille royale se composait de Lianor, sa veuve ; de Béatrix, sa fille, mariée au roi de Castille ; des deux fils d'Inès de Castro, les infants Joam et Denys, réfugiés chez ce souverain, qui les tenait en captivité, et enfin de Joam, troisième frère du feu roi et grand-maître de l'ordre d'Avis.

La reine se saisit d'abord de l'autorité, qu'elle partagea avec le comte Andeiro, son favori, odieux au peuple, surtout pour avoir appelé en Portugal une armée anglaise lors d'une guerre avec la Castille, en 1381. Ces étrangers avaient commis de tels excès, qu'il avait fallu les rembarquer en hâte pour les soustraire à l'explosion de la haine populaire. Le grand-maître d'Avis, ne pouvant plus supporter la domination de cet homme, résolut, de concert avec Fernando Paez, le chef de la haute bourgeoisie, et beaucoup de notables, d'en délivrer le Portugal. Il se rendit au palais avec trente écuyers bien armés, qui le suivirent jusque dans l'appartement de la reine. Là, après une entrevue paisible en apparence, au moment de sortir, il pria le comte de l'accompagner dans une salle voisine, où il désirait l'entretenir. Le comte le suivit, et ils allèrent se placer dans l'embrasure d'une des fenêtres de l'anticham-

bre de la reine ; leur escorte les accompagna , mais se tint un peu à l'écart. Le grand-maître dit au comte quelques mots que personne ne put entendre , et , tirant aussitôt son épée , il lui en porta un coup qui n'eût pas été dangereux , si l'un des écuyers ne l'eût frappé à son tour. Les amis du grand-maître voulaient frapper encore le comte expirant , mais le grand-maître les en empêcha , « afin , dit-il , que ce qui est justice ne paraisse pas cruauté , et que la vengeance ne survive pas à la mort. »

Pendant que ces choses se passaient au palais , le peuple , auquel des émissaires étaient allés annoncer que les jours du grand-maître étaient menacés , se réunit autour de la demeure de la reine et fit entendre les éclats de sa colère formidable. Pour l'apaiser et l'empêcher d'envahir ou de brûler le palais , il fallut que le grand-maître se montrât à l'une des fenêtres et lui dît :

— Amis, apaisez-vous ; Dieu soit loué ! je suis encore en vie.

A cette vue et à ces paroles , le peuple montra une grande joie ; plusieurs versaient des larmes d'attendrissement , et toute colère paraissait éteinte ; mais d'autres disaient :

— Pourquoi n'avoir immolé que le comte , et n'avoir pas frappé aussi cette reine adultère , auteur de tant de trahisons ?

Tous criaient :

— Commandez-nous , seigneur ; que voulez-vous que nous fassions ?

Le grand-maître les congédia , et , s'étant retiré chez lui , se disposait à prendre son repas habituel , quand on vint lui dire que l'évêque de la ville était en danger , que le peuple voulait le tuer. Il se leva aussitôt et voulut courir au secours du prélat ; mais ceux qui l'entouraient le retinrent et l'empêchèrent de suivre l'impulsion de son cœur. Il serait arrivé trop tard d'ailleurs ; l'assassinat du prélat avait été soudain , non prémédité. C'était un saint homme , entièrement étranger aux passions politiques. Ce jour-là il

avait reçu la visite de deux amis qui lui étaient venus de la province, et, après le repas qu'ils avaient pris ensemble, voulant leur faire connaître la ville, il les avait menés au sommet du beffroi, d'où la vue embrassait la capitale tout entière. Ils y étaient encore, ignorant les scènes qui se passaient au palais, quand une troupe de furieux qui en revenaient, passant près du beffroi, voulut en sonner la cloche pour appeler le peuple aux armes. Mais comme on leur dit que l'évêque se trouvait précisément dans la tour, et qu'ils ne pouvaient y monter, irrités par cet obstacle, et se souvenant que l'évêque était Castillan de naissance, ce qui suffisait pour le rendre odieux à leur vue, ils enfoncèrent la porte du beffroi, s'engagèrent dans l'étroit escalier, et, parvenus au sommet, sans respect pour le caractère sacré et les vertus du pontife, ils le précipitèrent du haut de la tour sur le pavé, ainsi que les deux hôtes qui l'accompagnaient, et qui périrent de même, victimes non moins innocentes des fureurs populaires.

La reine, effrayée de ces excès, que les provinces ne tardèrent pas à imiter en sévissant contre les nobles, appela à son secours le roi de Castille, son gendre. A cette nouvelle, le peuple proclama le grand-maître *gouverneur et défenseur du royaume*. La guerre civile éclata sur toute la surface du pays ; les seigneurs se déclarèrent pour la reine et le roi de Castille ; le clergé et les bourgeois se rallièrent autour du grand-maître, qui fit proclamer roi l'infant Joam, le fils aîné d'Inès de Castro, retenu prisonnier en Castille.

Un seul seigneur prit parti franchement pour le grand-maître : c'était Alvarès Pereira, le *seigneur portugais*, le *saint connétable*, comme l'appellent les récits contemporains, qui, malgré son extrême jeunesse, fut chargé de commander l'armée que le *défenseur* envoya contre les Castillans, et remporta sur eux d'éclatantes victoires. Le roi de Castille envahit le Portugal à la tête d'une grande armée,

déposa la reine Lianor, dont les intrigues incessantes et menaçantes le gênaient, s'empara des principales places du royaume, et alla mettre le siège devant Lisbonne, où le grand-maître était enfermé avec un petit nombre de défenseurs. Ce siège dura cinq mois. Une horrible famine se déclara dans la ville; les pauvres moururent en grand nombre, les riches mêmes souffrirent et furent réduits aux plus dures extrémités. Cependant personne ne murmurait et ne parlait de se rendre. Ce peuple héroïque comprenait qu'il défendait le dernier boulevard de l'indépendance nationale. Il eût sans doute péri tout entier, si Dieu ne fût venu à son secours. Pendant que l'archevêque de Braga, qui commandait la flotte portugaise, soutenait vaillamment les attaques des vaisseaux castillans et protégeait les rares convois de vivres qui essayaient de pénétrer dans la place, la peste éclata dans le camp des assiégeants, et y fit bientôt de tels ravages, que le roi se vit enfin obligé de se retirer et de ramener en Castille son armée décimée par le fléau, affaiblie par les fatigues et découragée par le spectacle d'un long convoi de cercueils contenant les dépouilles mortelles des principaux seigneurs de la Castille, que la peste avait frappés.

Le *défenseur* reçut la récompense des vertus et du courage qu'il avait montrés en défendant son pays contre l'invasion étrangère. Les cortès assemblées à Coïmbre, après avoir discuté les titres des divers candidats qui prétendaient à la couronne, élurent et proclamèrent leur libérateur, le grand-maître d'Avis, sous le nom de Jean I^{er}. Cette élection fut tout à fait populaire; la vieille noblesse s'y opposa tant qu'elle put; mais les jeunes gens, les enfants même de Lisbonne se rendirent à Coïmbre, vêtus d'habits blancs et armés de *djerids*, criant : *Portugal, Portugal pour le roi don Joam, notre roi !*

Cependant le roi de Castille n'était pas homme à se laisser dépouiller sans avoir tenté un dernier effort. Il revint

à la tête d'une nombreuse armée, à laquelle Jean ne put opposer que peu de troupes ; « mais il était entouré de *pur amour*, » comme dit un vieux chroniqueur. Le roi de Castille avait à sa suite plus de trente mille hommes de troupes régulières, auxquels s'étaient joints soixante mille volontaires, attirés de toutes les parties de l'Espagne par l'espoir de prendre part au pillage du Portugal et d'assouvir ainsi leur haine nationale pour ce pays. On dit en outre que les Castellans amenèrent sur le champ de bataille seize pièces de canon, les premières qu'on ait employées dans la Péninsule.

La rencontre eut lieu près du village d'Aljubarrota, le 15 août 1385, et le souvenir de ce jour est demeuré comme l'un des plus beaux dont s'honore la bravoure portugaise. Au lever du soleil, le roi Jean I^{er} arma plusieurs chevaliers, parmi lesquels on remarqua Vasco de Lobeira, qui se fit connaître depuis comme auteur du poëme célèbre intitulé : *Amadis de Gaule*. Tout dans cette bataille rappelle cette exaltation chevaleresque, tout, jusqu'au nom que portait cette brillante phalange des *enamorados* qui se couvrit de gloire durant l'action, et que les *minstreles* du x^v^e siècle environnèrent d'un poétique souvenir. Des prêtres, des religieux en grand nombre avaient voulu suivre l'armée, et l'archevêque de Braga allait de rang en rang, exhortant les troupes et distribuant les indulgences accordées par Urbain VI à ceux qui combattaient les Espagnols, séparés alors du saint-siège et suivant le parti d'un antipape.

Le premier coup de canon tiré par les Castellans tua deux frères placés en avant de l'armée portugaise. Cet incident parut de mauvais présage, et causait déjà une fâcheuse impression, quand un soldat y fit remarquer le jugement de Dieu, qui venait de retrancher de l'armée sainte deux hommes impurs, souillés du meurtre d'un prêtre qu'ils

avaient récemment tué à l'autel, au moment même qu'il offrait le saint sacrifice.

Don Joam, la hache d'armes à la main, comme un chevalier qui brûle d'acquiescer de l'honneur avec son bras, poussa son cheval vers l'ennemi, en criant : *Saint-Georges ! Saint-Georges ! en avant, seigneurs !* Le combat s'engagea avec fureur. Don Joam, lancé au plus épais de la mêlée, levait sa hache sur un noble castillan, quand celui-ci, par un mouvement habile, para le coup et arracha l'arme des mains du roi, qui, emporté par son élan, tomba de cheval. Il allait périr, si les siens ne fussent venus promptement à son aide.

Cependant la bannière de Castille était renversée. Le roi de Castille, qui jusqu'alors s'était tenu à l'écart, voyant sa fortune chanceler, monta à cheval, et, se portant en avant, rétablit un instant le combat ; mais ce fut en vain, et bientôt son cheval ne lui servit plus qu'à se soustraire aux coups des Portugais vainqueurs. Il s'enfuit, leur laissant, étendue sur le champ de bataille, la fleur de la noblesse castillane. Un grand nombre de nobles portugais avaient combattu sous ses étendards ; ils périrent tous, soit dans la bataille, soit après, les vainqueurs ne faisant point de quartier à des hommes qu'ils regardaient comme des traîtres.

Le roi de Castille gagna en toute hâte Santarem, où il s'embarqua, s'arrachant la barbe de désespoir et maudissant le jour où il avait mis, pour la première fois, le pied en Portugal. Il retourna en Espagne, où il devait retrouver son peuple mécontent et désolé de cet irréparable désastre. Il avait fait des pertes immenses en hommes, en argent, en bijoux. Près de dix-huit mille Espagnols avaient été tués. Toutes les familles castillanes prirent le deuil ; il n'y en eut pas une qui n'eût à pleurer un parent ou un seigneur. La bataille, engagée à la chute du jour, ne dura que quelques instants. Une demi-heure suffit pour décider une action où il s'agissait de l'honneur de deux royaumes et de l'indé-

pendance du Portugal. La nouvelle de ce brillant succès remplit de joie les cœurs des Portugais. Lisbonne se livra à des transports de bonheur ; *car cette ville aimait le roi comme une mère aime son fils , et voyait en lui son ouvrage.* Avant la bataille, toutes les villes , jusqu'aux moindres villages , avaient, dans des processions solennelles et des prières publiques, imploré le secours de Dieu en faveur de la patrie menacée. On fit le vœu de renoncer à toutes les mauvaises habitudes , aux blasphèmes , aux violences , à l'immoralité. Quand on apprit la victoire du roi , on réitéra ces vœux en signe de reconnaissance pour la protection céleste. Des hommes et des femmes de toutes les classes se rendirent pieds nus en pèlerinage à Notre-Dame d'Escada , et l'on institua une procession solennelle à Notre-Dame de Grâce , et une prédication dans la cathédrale, où seraient racontées les merveilles de la bataille d'Aljubarrota.

Pour récompenser le connétable Pereira, qui, plus que tout autre, avait contribué au gain de cette journée et à l'affranchissement du Portugal, le roi lui donna les terres et le titre du comte Andeiro, qu'il avait tué dans le palais de la reine ; et bien que le titre de comte fût le plus brillant que pût recevoir un *fidalgo* ou noble portugais, le roi ajouta à l'éclat de cette récompense, en renonçant à revêtir, sa vie durant , aucun autre de cette dignité.

Le connétable se mit à la poursuite de l'ennemi, franchit les frontières de la Castille et s'empara de Badajoz. A Garica, un trompette , envoyé par les seigneurs castillans , vint le défier au combat , en lui portant des fouets de la part de chacun d'eux. Il les fit remercier, avec son calme habituel , pour le défi et surtout pour les fouets , avec lesquels il se proposait de les châtier tous. Quant au messager, il lui fit don d'une bourse pleine d'or.

Quelques jours après , engagé avec une petite troupe au

cœur de l'Estramadure castillane, il est entouré par une armée entière, commandée par le grand-maître de Saint-Jacques, qui le presse et l'attaque de toutes parts. Par des prodiges d'habileté et de courage, il parvient à gagner le haut d'une colline que l'ennemi enveloppe bientôt. Blessé, serré de près, il voit de loin son arrière-garde sur le point d'être écrasée; il perce les rangs ennemis, arrive jusqu'aux siens, ranime leur courage, les amène sur la colline où est sa petite armée, et disparaît.

On se met à sa recherche et on le retrouve à genoux derrière un rocher, les yeux levés au ciel, auquel il adressait une ardente prière; près de là, un écuyer tenait son cheval et sa lance. Un chevalier lui dépeint la détresse des siens.

— Il n'est pas temps encore, répond-il; attendez un peu, jusqu'à ce que j'aie prié.

Le chevalier revient quelques instants après et lui apporte des nouvelles plus affligeantes encore; le connétable ne répond point et continue sa prière. Enfin, après un certain temps, il se lève, le visage brillant, va retrouver les siens, ranime leurs cœurs, et, voyant l'étendard du grand-maître de Saint-Jacques flottant sur une montagne à l'ouest du champ de bataille, du côté du Portugal, il commande qu'on aille planter son étendard à côté de celui du chef castillan; lui-même s'avance, et les ennemis qui tout à l'heure étouffaient sa petite troupe s'ouvrent devant lui comme frappés d'épouvante. Ils fuient, et le grand-maître presque seul soutient le combat. Le connétable l'attaque corps à corps, le renverse de cheval et le perce de sa lance. Le lendemain il rentrait en Portugal, chargé de gloire et de butin.

Cependant le roi et le connétable, voulant laisser des monuments durables de leur reconnaissance envers le Dieu des batailles qui les avait délivrés de la domination étrangère, élevèrent la magnifique église de Carmo, et fon-

dèrent, sur le lieu même où s'était donnée la bataille d'Aljubarrota, le couvent de Batalha, dont le cardinal Justiniano disait deux siècles plus tard : *Vidimus alterum Salomonis templum* (nous avons vu un second temple de Salomon). L'église a été renversée lors du tremblement de terre de Lisbonne, mais l'abbaye de la Bataille subsiste encore.

Le connétable eut une fin digne d'une si belle vie. Voyant sa patrie hors de danger, il voulut consacrer ses derniers jours à Dieu : il s'enferma dans le couvent de Carmo, qu'il avait fondé, où, sous le nom de frère *Nuno*, dépourvu de tous ses titres mondains, il passa le reste de ses jours dans la prière, la solitude et l'austérité. A sa mort, le peuple le pleura comme son libérateur et l'honora comme un saint. On allait prendre de la terre qui recouvrait son cercueil, et l'on vénérât cette poussière comme une relique précieuse.

Le roi Jean I^{er} se fit relever du vœu de chasteté qu'il avait prononcé en entrant dans l'ordre militaire d'Avis ; il épousa la fille du duc de Lancastre et devint ainsi le chef d'une dynastie nouvelle, succédant à la maison de Bourgogne, qui avait occupé le trône de Portugal depuis la fondation de la monarchie.

Des huit enfants qu'il eut de ce mariage, tous ceux qui atteignirent l'âge de raison se distinguèrent par leurs talents, leur caractère et leurs vertus. Le roi avait coutume de leur dire :

— Rappelez-vous, mes enfants, que de toutes choses dont il peut arriver décroissance d'honneur, encore qu'elles vous paraissent de peu de conséquence, il faut se garder comme si elles étaient périlleuses ; et qu'au contraire, si une chose est grande seulement en apparence, et qu'on ne puisse en apercevoir le dommage, il faut la dédaigner.

L'auteur du remarquable ouvrage d'où sont extraites ces paroles, le prince Duarte, héritier de la couronne, ne tarit point en éloges sur les mérites de son frère don Henrique,

qui, s'étant appliqué avec beaucoup de soin aux mathématiques et à la géographie, se rendit ainsi capable d'ouvrir au Portugal cette carrière de voyages et de découvertes au bout de laquelle il devait trouver tant de gloire et de puissance.

IV.

Expédition de Ceuta. — Premières Découvertes des Portugais. — Malheureuse Expédition de Tanger. — Captivité du saint Infant.

De longues guerres avec la Castille, terminées enfin par une trêve en 1411, absorbèrent pendant plusieurs années toute l'attention et les forces du royaume. Bien qu'elles eussent fait beaucoup de victimes, elles eurent cependant cet avantage d'éveiller et d'entretenir dans les âmes une certaine ardeur guerrière, une soif d'aventures, une vie morale qui devaient faire la grandeur du Portugal.

Une trêve ayant été conclue, le roi se demanda comment il pourrait donner un aliment à ces sentiments et empêcher que l'activité de ses sujets ne s'engourdît dans une dangereuse oisiveté. Un jour que l'entretien roulait sur cette question en présence des infants, le seigneur Joam-Alphonso signala la conquête de Ceuta comme le but le plus digne des efforts du Portugal. Cette idée tomba comme un germe précieux dans l'esprit des jeunes princes, qui s'empresèrent de la communiquer à leur père. Bien qu'elle sourît au roi, il ne crut devoir l'adopter qu'en secret, et feignit même de la rejeter d'abord; mais quand elle eut été mûrie

par de longues discussions , sans révéler ses desseins , il commença de vastes préparatifs. Pendant cinq ans , tous ses efforts se concentrèrent sur ce projet, qu'il ne communiquait qu'à ses plus intimes conseillers. Lorsque enfin tout fut prêt , il convoqua les seigneurs et les vassaux qui lui devaient le service féodal , et les embarqua sur ses vaisseaux , sans leur dire où il se proposait de les conduire.

Dès gentilshommes étrangers vinrent s'associer à cette mystérieuse expédition , dont le but était l'objet des conjectures les plus diverses et de tous les entretiens des cours depuis plusieurs années. Un baron allemand , avec une suite de quarante hommes d'armes , trois seigneurs français et un lord anglais , amenant cinq vaisseaux chargés de troupes de débarquement , vinrent se joindre à l'armée portugaise. La flotte allait mettre à la voile , quand une catastrophe imprévue fut sur le point de faire ajourner l'expédition. La reine, dona Philippa de Lancastre , femme d'un rare mérite , d'une vie sainte , objet de l'amour et de l'orgueil du Portugal , fut atteinte de la peste et mourut au bout de peu de jours , laissant le roi et les infants plongés dans la plus profonde douleur.

En digne mère des héros qu'elle avait donnés au Portugal , cette noble femme ne voulut pas que sa mort , qu'elle voyait prochaine , fit retarder le départ de la flotte. Le jour qu'elle expira , elle dit , en s'adressant à ceux qui l'assistaient :

— Quel est le vent qui souffle si fort ?

— Le vent du nord , répondit-on.

— Ce vent , reprit-elle , est très-favorable à votre départ , qui aura lieu dans quelques jours , le jour de saint Jacques.

Cette mort jeta le deuil dans le palais et dans le pays tout entier ; mais , après avoir donné quelque temps à l'excès de sa douleur , le roi , se rappelant les devoirs que lui

imposait sa dignité, refoula sa peine au fond de son cœur et reprit en main les rênes de l'État et surtout la direction de la guerre. Il s'embarqua le 25 juillet, jour de saint Jacques, et aussitôt le son de la trompette donna le signal de lever l'ancre. La flotte se dirigea vers le sud, et le lendemain elle doubla le cap Saint-Vincent, devant lequel les voiles s'abaissèrent avec respect. De violentes tempêtes surprirent et dispersèrent les vaisseaux à la sortie du détroit de Gibraltar, de sorte que le débarquement ne put être commencé que le 21 août. Il fut dirigé par l'infant don Henrique, qui marcha droit sur les Maures et engagea le combat avec eux. Au-dessus des Maures et des chrétiens s'élevait un combattant d'une stature extraordinaire, au teint noir, aux cheveux crépus, aux dents longues et blanches, aux lèvres épaisses ; il marchait nu, sans autre arme que sa fronde, qu'il maniait avec une force terrible. Il atteignit Vasco Martius, fidalgo de la suite de Henrique, qui resta d'abord comme pétrifié ; mais bientôt, recueillant ses forces, le chevalier chrétien s'élança au milieu des ennemis et perça le redoutable Africain de sa lance. La chute de ce géant découragea ses compagnons d'armes, qui s'enfuirent vers la ville, où les chrétiens qui les poursuivaient entrèrent pêle-mêle avec eux. Le carnage fut grand, le butin immense ; mais *le bien spirituel fut plus grand encore* ; car, dès le lendemain, le saint sacrifice fut célébré dans la grande mosquée, où le roi donna ensuite l'ordre de la chevalerie à ses fils, qui le transmirent à leur tour aux jeunes seigneurs de leur suite.

C'est ainsi que l'armée portugaise abattit en un jour cet épouvantail des derniers siècles. « Le destin et le rôle de Ceuta se trouvèrent tout à coup merveilleusement changés entre les mains des Portugais. Cette ville, naguère la clef des États de l'Islam, devint la terreur des mahométans. A l'avenir, elle devait être le boulevard du christianisme

sur la côte d'Afrique. C'était en même temps la première expédition maritime, le premier exploit sur un élément où le Portugais ne se sentait pas ferme. Ceuta fut pour les Portugais le point de départ pour des conquêtes éloignées sur la côte d'Afrique.... Dès lors, ils ne parlèrent plus que d'expéditions maritimes, et Ceuta fut le premier anneau de la longue chaîne que des marins portugais tendirent autour de la côte d'Afrique, et dont le dernier anneau, scellé d'or, se rattachait au paradis de l'Inde. »

Après son retour de Ceuta, l'infant don Henrique, préoccupé de la pensée d'ouvrir une carrière nouvelle au Portugal, et comprenant que ce royaume, resserré du côté de la terre par un puissant empire, ne pouvait s'agrandir que par la mer, donna toute son attention à ce point. Il quitta la cour, s'établit au cap Saint-Vincent, où il fonda la ville de Tercena-Naval. Sur le promontoire sacré se posa désormais l'infant Henrique, l'œil fixé sur les vagues agitées, sur l'immensité de la mer, et rêvant par-delà un nouveau monde.

Le cap Nao, sur la côte nord-ouest de l'Afrique, était le point extrême auquel on se fût jusqu'alors avancé vers le Sud. Une terreur mystérieuse et traditionnelle arrêtait les navigateurs. *Qui passe le cap Nao reviendra ou ne reviendra pas*, disait un vieux proverbe. Une première expédition, préparée par l'infant, doubla le cap et s'avança, soixante lieues plus loin, jusqu'au cap Bojador. L'année suivante, deux jeunes seigneurs, dont ce début avait allumé l'ardeur, Tristan Vaz et Gonzalez Zarco, s'offrirent à l'infant pour une nouvelle entreprise où ils pussent faire *action de leur corps et preuve d'un cœur honorable ; trouvant le temps mal employé, s'ils le passaient dans le repos*. Ils partirent en 1418, et découvrirent la petite île de Porto-Santo, où ils revinrent l'année suivante et fondèrent une colonie. De Porto-Santo ils apercevaient, chaque fois que l'horizon s'éclaircissait, une zone sombre du côté du sud-ouest ; curieux de péné-

trer ce mystère, Tristan Vaz et Gonzalez Zarco armèrent quelques barques et se dirigèrent de ce côté. Peu d'heures après, les beaux rivages de Madère leur apparurent avec ses roches basaltiques et ses collines ondulées, couvertes de luxuriantes forêts.

Ils débarquèrent au pied d'un cap, auquel ils donnèrent le nom de Saint-Laurent, qui était celui de leur principale embarcation, et prirent possession de cette terre au nom du roi de Portugal (3 juillet 1419). Ils parcoururent l'île en tous sens et donnèrent aux côtes, aux vallées, aux montagnes qu'ils remarquèrent, des noms que ces lieux ont conservés. C'est ainsi qu'une partie du rivage reçut le nom de *Santa-Cruz*, d'une croix que le capitaine fit faire avec le tronc d'un arbre renversé par le vent, et qu'il érigea au bord de la mer.

Informé de cette découverte, l'infant don Henrique envoya dans l'île une colonie sous le commandement de Gonzalez Zarco. Les nouveaux colons se mirent aussitôt à défricher le sol; mais l'un d'eux, pour débayer plus promptement son champ, ayant mis le feu aux arbres qui le couvraient, l'incendie se propagea sans qu'il fût possible de l'éteindre et dura sept ans, si l'on en croit les récits des contemporains; il consuma tous les bois de l'île. Ce fut une perte énorme pour la marine portugaise, qui eût trouvé des ressources inépuisables dans ces forêts séculaires. Mais le sol, fécondé par les cendres, acquit une fertilité extraordinaire. On y sema du blé, on y transplanta des cannes à sucre de la Sicile, des ceps de vigne de Chypre; et toutes ces cultures y prospérèrent au delà de ce qu'on eût osé espérer. De si brillants résultats étaient bien propres à encourager les Portugais.

Mais ils avaient encore peu de goût pour la mer et manquaient des connaissances nécessaires à la navigation. Pour les répandre, l'infant fit venir de Majorque un pi-

lote renommé, maître Jacôme, marin consommé dans son art, sachant dresser des cartes et fabriquer des instruments.

Formé par les leçons de ce maître habile, Gillianez, de Lagos, écuyer de l'infant, partit en 1433 avec la résolution de ne pas revenir avant d'avoir doublé ce formidable cap de Bojador qu'aucun marin n'avait encore pu dépasser. Il réussit dans son entreprise et trouva au delà du cap une terre inhabitée, mais fertile. Il y dressa une croix et en rapporta diverses plantes. La joie avec laquelle on accueillit le retour des navigateurs et la nouvelle de leur succès fut troublée bientôt par un deuil public.

Le roi Jean I^{er} mourut le 14 août 1433, et ce triste événement causa une douleur profonde à ses sujets, et surtout aux habitants de Lisbonne, qui l'aimaient d'autant plus qu'ils avaient plus souffert pour assurer la couronne sur sa tête.

Le règne de son fils Duarte fut court et malheureux. « Il ne manqua rien à ce prince, disent les historiens, que d'être servi par une fortune meilleure. » Il eut la faiblesse de céder aux instances de son frère don Fernando, qui le suppliait de lui fournir une armée avec laquelle il irait conquérir Tanger, afin que lui aussi eût, comme ses frères, une occasion d'acquérir de l'honneur. Ce projet ne plut pas aux Portugais, et l'on ne trouva que huit mille hommes qui consentirent à prendre part à l'expédition. L'infant don Henrique, qui devait en partager le commandement, ne se laissa pas décourager.

— Dieu, dit-il, a sans doute ainsi ordonné les choses ; plus sont faibles nos moyens de travailler à sa gloire, plus grands seront nos mérites et notre renom.

Ils partirent. Henrique conduisit cinq mille hommes par la route de terre ; Fernando, malade, transporta le reste de l'armée par mer. Ils se réunirent devant Tanger, le

13 septembre. Le siège fut commencé ; mais les Maures , prévenus des projets des chrétiens , avaient eu le temps de se préparer à la lutte. Une multitude immense environna bientôt le camp des assiégeants , l'isola de la flotte , les empêcha de renouveler leurs provisions de vivres , et les réduisit bientôt à de telles extrémités , que les deux infants et leurs compagnons d'armes , après avoir fait des prodiges de valeur qui frappèrent d'étonnement les Maures eux-mêmes , durent conclure avec ceux-ci une capitulation aux termes de laquelle le Portugal s'engageait à restituer Ceuta. Pour garantie de ce traité , l'infant don Fernando dut demeurer en otage parmi les infidèles.

La séparation des deux frères fut déchirante pour leurs cœurs ; l'armée remit à la voile , triste , réduite de plus de moitié , et alors commença pour l'infant don Fernando un long martyre de six ans. Après avoir été , lui et les dix compagnons qui s'étaient offerts à partager sa captivité , exposés pendant plusieurs jours aux injures les plus atroces et aux violences implacables de la populace de Tanger , ils furent conduits à Fez , capitale du pays , livrés sur toute la route à la risée des Maures. On les attendait au passage et dans les villages ; on les accablait d'insultes , on leur lançait des pierres et de la boue , on leur crachait au visage , on les poursuivait comme des chiens malfaisants , on leur jetait à manger comme aux plus vils animaux , et , après qu'ils avaient mangé , les vases qui avaient contenu leurs aliments étaient brisés au milieu d'horribles imprécations. Le prince et ses compagnons supportèrent ces mauvais traitements avec une patience angélique.

Arrivés à Fez , ils s'y trouvèrent au pouvoir de Lazurac , chef maure , qui , à force de ruse et de crimes , était parvenu à s'élever au poste de premier ministre , et gouvernait au nom du roi Abdallah. On les plongea dans un étroit cachot , privé de lumière , où ils languirent pendant des

mois entiers ; puis , on les en retira pour les charger de chaînes et les conduire devant Lazurac. Comme le poids des chaînes les empêchait de marcher aussi vite que le voulaient leurs gardiens , ceux-ci les frappaient avec des fouets , les poussaient , les piquaient avec leurs lances. Leur haine s'acharnait surtout sur l'infant , qu'ils traitaient encore plus durement. Au milieu de ces mauvais traitements , il levait ses mains chargées de chaînes et disait seulement à ses compagnons , qui versaient des larmes amères :

— Vous voyez ce qui m'advient ! Priez Dieu pour moi.

Ils arrivèrent enfin devant Lazurac , qui dit à l'infant :

— Les chrétiens sont des traîtres ; ils ne m'ont point rendu Ceuta , comme ils l'avaient promis. Tu seras donc mon esclave , et je disposerai de toi selon ma volonté. Je t'ordonne maintenant de soigner mes chevaux.

L'infant répondit :

— Les chrétiens n'ont commis aucune perfidie et ne méritent pas le nom de traîtres. Je ferai ce que tu me commandes , et je ne rougis pas d'obéir à tes ordres.

On donna donc à l'infant une pelle , un panier et un balai , pour nettoyer l'écurie.

Chaque fois qu'on les menait au travail , la foule s'assemblait pour les accabler d'outrages et de coups à leur passage. Les femmes elles-mêmes s'encourageaient à les frapper à coups de fouets ; des aveugles se faisaient apporter pour entendre au moins le bruit des chaînes de ces chiens de chrétiens. Un jour , la populace les arracha à la garde qui les conduisait , et qui dut les abandonner à leur propre défense.

Cependant on n'entendit jamais sortir de la bouche de l'infant une parole de murmure contre les Maures.

— Ne souhaitez pas la mort de ceux qui vous tourmentent , disait-il parfois à ses compagnons ; s'ils mou-

raient, d'autres plus méchants les remplaceraient. Si vous souhaitez de vous venger de vos persécuteurs, comment pourrez-vous prétendre à la récompense accordée à ceux qui sont patients et résignés ? Montrez-vous vrais chrétiens, prêts à souffrir pour la foi ; priez Dieu qu'il éclaire nos ennemis. Pour moi, il ne m'importe nullement qu'ils m'appellent chien ou seigneur. Leurs injures m'humilient aussi peu que leurs éloges pourraient m'élever.

Les rigueurs redoublèrent quand on apprit que le roi Duarte était mort. En 1442, Fernando fut ramené avec ses compagnons devant Lazurac, qui fit placer à côté de l'infant un Maure enchaîné, dont le corps portait les traces d'une cruelle flagellation qui lui avait été infligée pour avoir essayé de transmettre au prisonnier des lettres du Portugal. On demanda à l'infant quelle somme il pourrait offrir pour sa rançon ; il promit cinquante mille pièces d'or. Le vizir accueillit cette offre avec dédain, et, pour frapper de terreur l'esprit des chrétiens, il fit fouetter de nouveau le Maure si près d'eux, qu'ils entendaient le fouet siffler à leurs oreilles, et que le sang du malheureux jaillissait sur leur personne. Le Maure fut ensuite emmené hors de la salle et lapidé en présence de quelques-uns des compagnons de l'infant. *Attendez-vous à un même sort*, disait-on aux prisonniers.

Don Fernando fut, à partir de ce moment, séparé de ses amis et plongé dans une sorte d'effroyable loge, où ne pénétrait aucun rayon de lumière, et si petite, qu'un homme seul avait peine à s'y retourner. C'est là que l'infant, privé de vêtements, couché nu sur le sol, dut languir quinze mois, jusqu'à ce que l'ange de la mort vint enfin le délivrer. Ses compagnons ne l'avaient pas oublié au milieu de leur propre misère ; ils parvinrent à lui procurer parfois quelques adoucissements. Pour lui, il les reconnaissait au bruit de leurs chaînes, quand ils passaient près de sa loge.

Comme il était presque toujours en prière, agenouillé, et que la disposition de son cachot l'obligeait à dormir dans cette posture, ses genoux se durcirent et lui causèrent des douleurs intolérables. Bientôt il n'appartint plus à la terre que par la souffrance et la prière. Au commencement de juin 1443 il fut atteint de dysenterie. Les siens obtinrent, à force de larmes et de supplications, la permission de lui donner leurs soins et de lui procurer ceux d'un médecin. Le matin de son dernier jour, son esprit parut jouir de la contemplation des cieux; il se confessa de nouveau, et reçut la communion; puis, se tournant sur le côté droit, il dit : *Maintenant laissez-moi finir paisiblement.*

En apprenant cette nouvelle, Lazurac ne put s'empêcher de dire : « S'il pouvait exister quelque chose de bon parmi ces chiens de mécréants, c'était certainement dans celui qui vient de mourir. S'il eût été Maure, il aurait mérité par ses vertus d'être honoré comme un saint; car jamais je n'ai entendu sortir de sa bouche un mensonge. Toutes les fois que je l'ai fait observer la nuit, il était en prière. Vraiment son peuple s'est chargé de la responsabilité d'une grande faute, en le laissant mourir de la sorte. »

Lazurac n'en ordonna pas moins que les chrétiens portassent sur le corps de leur maître une main à regret sacrilège et qui devait le préparer à un dernier outrage. Ils furent contraints de l'ouvrir et d'en retirer les entrailles et le cœur, qu'ils ensevelirent en secret avec honneur; pour le corps, les Maures le remplirent de paille, et le suspendirent au-dessus de la porte de la citadelle, pour y être le jouet des vents.

Frère Joam Alvarès, le seul des compagnons de captivité de don Fernando qui revit la terre natale, y rapporta le cœur du *saint infant*, du *prince constant*, comme l'appelait le peuple portugais. Le roi don Duarte était mort de

chagrin de n'avoir point obtenu de sa cour et des cortès leur consentement aux conditions que les Maures avaient mises à la délivrance de l'enfant. Frère Joam eut ordre d'aller déposer le cœur de l'enfant aux lieux où reposaient les corps des rois de Portugal. Il parcourait seul avec son précieux dépôt la plaine de Batalha, lorsqu'il rencontra l'escorte brillante de don Henrique. Le prince, averti, s'empressa de faire rendre tous les honneurs aux restes de son frère, dont le corps lui-même fut restitué quelques années après par le roi de Fez. On lui éleva une tombe, sur laquelle on grava la devise de don Fernando : *Le bien me plaît*. Enfin frère Joam, qui devint depuis abbé de Souza, écrivit le touchant récit des six années de souffrances que le martyr avait passées chez les Maures.

V.

Nouvelles Découvertes des Portugais. — Pressentiments, disgrâce et mort de don Pédro, oncle du roi Alphonse V et régent du royaume. — Héroïsme de don Joam et de Duarte d'Almeida. — Voyage du roi Alphonse V en France. — Courage de Maria Sarmiento.

Les Portugais poursuivaient pendant ce temps le cours de leurs découvertes. En 1431, Corta Cabral avait découvert l'île de Santa-Maria, qui fait partie du groupe des Açores. Il découvrit successivement les autres îles de cet archipel (1445-1450). On dit que dans celle de Corvo il trouva une statue équestre, placée au sommet d'une roche escarpée ; la main gauche était appuyée sur la crinière du cheval ; le bras droit était étendu, la main fermée, à l'exception du doigt indicateur, dirigé, ainsi que le bras, du côté de l'Occident, comme pour indiquer la direction dans laquelle les Portugais étaient appelés à faire de si grandes découvertes. A la base était une inscription en caractères inconnus.

Cependant l'exploit de Gillianez, qui avait, ainsi que nous l'avons vu, doublé le fameux cap Bojador, n'avait fait qu'enflammer l'ardeur de don Henrique. Ce prince passait sa vie à calculer les moyens d'accroître le nombre de ses

découvertes. « Certes, dit un contemporain, il n'y avait pas d'homme en son temps qui eût osé continuer les âpretés de sa vie. Combien de fois le soleil ne l'a-t-il pas trouvé assis au même lieu où il l'avait laissé le jour d'avant, veillant toute la durée de la nuit sans prendre aucun repos, au milieu de gens de diverses nations, avec lesquels il s'entretenait ! »

En 1436, une tartane montée par Gillianez et Baldaya, et équipée par Henrique, s'avança jusqu'à cent vingt lieues au sud du cap Bojador. Deux jeunes gens de l'équipage débarquèrent en ce point, et, montant sur des chevaux qu'on avait amenés pour faciliter des explorations, ils s'avancèrent jusqu'à sept lieues dans l'intérieur des terres. Ils rencontrèrent une vingtaine de Maures, qui furent fort surpris à l'aspect de ces étrangers et les attaquèrent tout d'abord. Mais les Portugais se défendirent vaillamment, tuèrent l'un des Maures, et, tenant les autres en respect, regagnèrent la tartane.

Antao Gonzalez et Nuno Tristan, commandant deux galères, en 1441, s'engagèrent à leur tour dans ces parages. Ils y trouvèrent des indigènes, auxquels ils livrèrent un combat, et dont ils prirent un chef et une douzaine de guerriers, qui furent emmenés en Portugal. Ils donnèrent au chef le nom d'*Andaha* et au port celui de *Bon-Cavalier*, qui est la traduction du premier. Tristan poursuivit ensuite son voyage, et poussa jusqu'au cap Blanc. Au retour de ce marin, l'infant don Henri, transporté de joie de ces découvertes, s'empressa d'en informer le pape par une ambassade solennelle. *Eugène IV accorda par une bulle à l'infant Henrique et à l'ordre du Christ dont il était le grand-maître, toutes les terres qu'il avait découvertes ou qu'il pourrait découvrir le long de la côte d'Afrique, avec indulgence plénière pour tous ceux qui prendraient part à de telles expéditions, où la propagation de la foi était si intéressée.*

L'année suivante, Andaha demanda à retourner dans

son pays ; on l'y ramena et on le débarqua à l'embouchure de la rivière d'Or, où les Portugais reçurent, en échange de ce chef, douze esclaves noirs, de la poudre d'or et des œufs d'autruche. C'est ainsi que la traite fut instituée sur les côtes d'Afrique.

En 1447, un autre Portugais, Denys Fernandez, découvrit le cap Vert, sur lequel il planta une croix, et Nuno Tristan s'avança jusqu'au dixième degré, où il perdit la vie, massacré, ainsi que dix-huit de ses hommes, par les naturels du pays.

Ce furent là les dernières grandes expéditions auxquelles présida don Henrique. Le frère aîné de ce prince, qui avait gouverné avec une grande sagesse le royaume pendant la minorité orageuse de don Alphonse V, était devenu cher aux habitants du pays, qui, voulant lui témoigner leur reconnaissance, lui envoyèrent un jour des députés, hommes notables, pour lui demander la permission de lui élever des statues dans les villes et les lieux les plus honorables. Don Pédro leur répondit avec tristesse : « Amis, si mon image était ainsi exposée, des jours viendraient où vos fils, en récompense du bien que je vous ai fait, la renverseraient et lui briseraient les yeux. » Les députés ne reconnurent que trop, quelque temps après, combien il avait prédit juste. Un autre jour qu'il passait, avec son frère don Henrique, près d'une des portes de Coïmbre où étaient sculptées les armes de cette ville, don Henrique lui dit : *Ces armes peuvent vous être comparées ; car vous portez soutien au lion, qui est représenté par l'Espagne, et au serpent, qui rappelle le Portugal sur cet écusson. — Vous oubliez, répliqua don Pédro, la femme placée au dessus d'un calice, qui est l'emblème du sang. Je vous le dis, telle sera la récompense de mes travaux.*

Le roi Alphonse conçut de bonne heure une grande jalousie et une haine ardente pour son oncle. Ces senti-

ments avaient été inspirés au jeune roi par sa mère, à laquelle don Pédro avait dû, quelques années auparavant, enlever la régence, dont elle faisait mauvais usage. Pour se venger, Alphonse parut accueillir les calomnies que répandirent contre l'infant plusieurs grands seigneurs, dont il avait déjoué les intrigues pendant sa régence. Ils l'accusèrent d'avoir empoisonné le roi Duarte, son autre frère, l'infant Joam et la reine Léonor. Ces accusations étaient d'autant plus cruelles pour don Pédro qu'il avait été lié de la plus tendre amitié avec le roi Duarte, qui, ainsi que la voix publique dans toute l'Europe, s'était plu à l'appeler *le chevalier loyal*.

Frappé de disgrâce et pénétré de la plus vive douleur, don Pédro se retira de la cour avec son ami, Alvaro d'Almada, l'un des plus nobles cœurs de ce temps, honoré des marques de la bienveillance des principaux souverains qu'il avait visités, et que le roi de France avait créé comte d'Avranches, pour lui témoigner l'estime particulière où il le tenait. Don Pédro essaya d'apaiser la colère du roi ; il lui écrivit à cet effet la lettre la plus touchante ; mais ce fut en vain. Alphonse, dont les ennemis du régent attisaient la haine, résolut de le perdre. Il leva contre lui une armée, et le 20 mai 1449 les deux princes se rencontrèrent près du ruisseau d'Alfarobeira. Don Pédro se rendit au monastère de Batalha, situé près de là, et où étaient ensevelis ceux qu'il avait le plus aimés. Il visita leurs tombes et les pria de lui inspirer la force de résister aux épreuves qui l'attendaient. Il demanda ensuite au comte d'Avranches s'il était prêt à mourir. *Ne suis-je pas votre frère d'armes ?* répondit ce noble chevalier. Ils communiaient ensemble et se rendirent ensuite sur le lieu du combat.

Don Pédro était renfermé avec les siens dans un camp entouré de fossés et d'artillerie, et donna ordre à quelques-uns de ses amis de se rendre près du roi, pour tâcher de

l'apaiser. Mais au moment où ils se mettaient en chemin, des arbalétriers du roi lancèrent une volée de flèches sur les troupes de don Pédro. La mêlée s'engagea aussitôt ; mais elle ne fut ni longue ni bien sanglante ; car don Pédro fut atteint d'une flèche mortelle au milieu des siens. Le comte d'Avranches, voyant son ami mort, se souvint de sa promesse et résolut de ne pas lui survivre. Il alla dans sa tente, prit un peu de pain et de vin pour soutenir ses forces, et retourna au combat, où il lutta avec une constance héroïque, jusqu'à ce qu'il sentit ses forces le trahir. Alors il s'écria : *O mon corps, je sens bien que les forces te manquent ; toi, mon âme, tu tardes bien...* Et, s'adressant aux soldats du roi, il ajouta : *Il faut maintenant vous rassasier, mes garçons.* Et, se couchant à terre, les bras étendus, il attendit la mort, que mille coups lui portèrent.

Le corps de l'infant, percé d'une flèche, gît tout ce jour à découvert, jusqu'à ce que, la nuit venue, quelques hommes obscurs vinrent le relever, pour l'ensevelir confondu avec d'autres. Don Henrique, *qu'il avait longtemps attendu*, et qui ne lui avait prêté aucun secours, se souvint enfin de lui ; il le fit déterrer et ensevelir parmi les rois. La postérité rendit justice à ce prince, dont les grandes qualités avaient été si méconnues. Le Portugal reconnut en lui l'un de ses plus nobles enfants, et ceux qui racontaient ses vertus et ses malheurs disaient avec admiration : *Cet homme était animé d'une âme presque divine.*

Le malheur semblait acharné sur cette famille. Don Joam, fils de don Pédro, ayant épousé l'héritière du royaume de Chypre, mourut empoisonné, au bout de quelques années.

Pour racheter ses torts envers son oncle et venger les souffrances et la mort cruelle du *saint infant*, don Alphonse débarqua en Mauritanie, et y prit diverses places. Son fils Joam, qui débuta au siège d'Arzila, y fit des prodiges de

valeur. Les Maures se défendaient avec la rage du désespoir. Le comte de Marialva, qui combattait à côté du jeune prince, fut tué; le roi, qui le vit étendu à terre, aux pieds de son fils, lui dit : *Plaise à Dieu, mon fils, que vous soyez un aussi bon chevalier que celui qui est là gisant.*

Le jeune prince montra bien à son père que cet exemple n'était pas perdu pour lui. Quelques années après, le roi don Alphonse, étant en guerre avec Isabelle et Ferdinand de Castille, perdit contre eux la bataille de Toro. Il commandait l'une des ailes de son armée et l'infant commandait l'autre. Le roi, après s'être vaillamment battu, vit ses troupes céder, et s'enfuit sans savoir quel était le sort de l'autre partie de l'armée. Celle-ci, cependant, était victorieuse et avait poussé loin devant elle l'aile qui lui était opposée; ce qui empêcha les Castillans de poursuivre leur avantage sur Alphonse et de faire ce prince prisonnier. Aussi la reine Isabelle dit-elle, en apprenant le détail de cette journée :

— Si le poussin ne fût pas venu, le coq était pris ce jour-là.

Duarte d'Almeida, qui portait la bannière royale, ne s'illustra pas moins en cette journée. Après la fuite des siens, il demeura seul sur le champ de bataille, se défendant vigoureusement et refusant de se rendre. On lui coupe la main dont il tenait le drapeau; il le saisit de l'autre; un coup de sabre lui abat le bras, il prend entre ses dents la hampe et se défend encore. Percé de coups, tombé de cheval, il ne lâcha la bannière que lorsque la perte de son sang lui eut enlevé toutes ses forces. Ce brave soldat survécut à ses blessures; mais l'ennemi seul honora sa valeur, lui rendit les plus grands honneurs pendant sa captivité, et se fit un trophée de la victoire remportée sur lui, tandis que le roi Alphonse le laissa sans récompense après son retour en Portugal, et qu'Almeida fut plus

pauvre après avoir perdu ses mains qu'il n'avait été auparavant.

Malgré cet échec, Alphonse ne renonça pas à faire valoir les droits qu'il prétendait avoir sur la Castille. Ne pouvant plus compter sur ses propres forces, il espéra obtenir des secours du roi de France Louis XI. Il partit donc la même année pour ce pays. Poussé par des vents contraires dans le port de Collioure, il se rendit à Perpignan, d'où il fit prévenir le roi de France de son arrivée prochaine. Louis XI donna aussitôt des ordres pour que son hôte fût traité magnifiquement. « Et après qu'il eut été audit lieu de Tours, dit le chroniqueur Jean de Troyes, où il fut fort festoyé et entretenu de plusieurs seigneurs et nobles hommes estant avec le roy (Louis XI), et tout au coust et dépens du roy, ledit roy de Portugal prit congé du roy et s'en alla à Orléans, où il lui fut fait honneste recueil, et après s'en partist dudit Orléans et vint en la bonne cité de Paris, dedans laquelle il fit son entrée et y arriva le samedi 23^e jour de novembre 1476, environ l'heure de deux et trois après midy, et y entra par la porte Saint-Jacques. Et pour aller au-devant de luy, et le recueillir aux champs jusques au moulin à vent, y furent tous les états de Paris et par ordre et en honnestes et riches habits, tout ainsi que se eust été pour faire l'entrée du roy.... Et ainsi accompagné que dict est, fut mené et conduit jusques à la porte Saint-Jacques, où illec en entrant par icelle, dedans ladite ville trouva lesdits prévosts des marchands et eschevins, qui lui présentèrent un moult beau poisle aux armes de Castille. Et lui estant ainsi dessoubs, vint et fut conduit jusques à Saint-Étienne-des-Grecs, où il trouva là recteurs, support et bedeaux de l'Université de Paris, qui proposèrent devant lui sa bienvenue; et ce faict s'en vint jusques en l'église de Paris, où il fut reçu par le prélat d'icelle moult honorablement. Et après son oraison faicte s'en vint au long du pont

Notre-Dame, et trouva à l'entrée du marché Palu cinquante torches allumées qui le conduisirent autour dudict poisle... A l'endroit de la maison d'un couturier nommé Motin, y fut trouvé un grand eschaffault, où estoient divers personnages qui estoient ordonnés pour sa dicte venue. Et d'illec s'en alla descendre en son logis qui lui fut ordonné en la rue des Prouvaires, en l'hostel de maistre Laurens Herbelot, marchand et bourgeois de ladicte ville, où il fut bien recueilly. Et là lui furent faicts plusieurs beaux présents tant de ladicte ville que d'ailleurs, et fut voir tous les beaux lieux et estats de Paris, et premièrement fut mené en la cour du parlement, qui fort triompha en ce jour de sa venue, car toutes les chambres y furent tendues et parées.... Et devant lui y fut plaidoyée une matière en régale, par maistre François Hallé, archidiacre de Paris et advocat du roy en ladicte cour, et contre lui estoit pour advocat maistre Pierre de Breban, advocat en ladicte cour et curé de Saint-Eustache, lesquels deux advocats il faisoit moult bel oyr. Et après ladicte plaidoirie lui furent montrées les chambres et lieux de ladicte cour, et par aultres journées fut en la grant salle de l'hostel de l'évesque de Paris, pour illec voir faire un docteur en la faculté de théologie, et après illec voir le Chastellet, les prisons et chambres, qui toutes estoient tendues, et tous les officiers chacun en son estat vestus de beaux et honnestes habits, et après le dimanche 1^{er} jour de décembre audict an 1476, alèrent passer par devant son logis toute l'Université de Paris et toutes les facultés et sujets d'icelle et puis s'en vinrent chanter une grand'messe à Saint-Germain-l'Auxerrois, et partout où il alloit par ladicte ville estoit mené et conduit par monseigneur de Goncourt, lieutenant du roy audict lieu de Paris, qui lui donna en sa maison ung moult beau et riche souper, où y furent grand nombre de gens notables d'icelle ville, tant hommes que femmes, dames et demoiselles. »

Le roi Louis XI, qui n'avait nul désir de fournir des secours au roi de Portugal, promena ainsi ce prince de fête en fête, à travers les détours de mille négociations qui n'aboutissaient à rien. Au bout d'un an de séjour en France, Alphonse V reconnut enfin la stérilité de ses démarches et la gravité de la faute qu'il avait commise en quittant son royaume. Honteux et découragé, il résolut de renoncer au monde et de se rendre incognito en pèlerinage à Jérusalem.

Le 24 septembre, il sortit en secret de Honfleur, où il était alors, suivi seulement de quatre serviteurs. Quand il eut marché quelques heures, il renvoya l'un d'eux avec la clef d'une caisse où il devait trouver quatre lettres, qu'il le chargea de faire parvenir à leurs adresses respectives. L'une de ces lettres était pour le roi de France, et l'autre pour ses compagnons de voyage, qu'il informait de sa résolution. La troisième était pour les cortès, qu'il engageait à reconnaître pour roi son fils Joam; la quatrième pour l'infant, qu'il invitait à se faire couronner aussitôt. Celui-ci se conforma à cet ordre et prit en main le pouvoir.

Cependant des messagers du roi et des Portugais avaient rejoint Alphonse, l'avaient découvert dans une hôtellerie où il s'était arrêté et caché, et, par leurs instances, l'avaient décidé à renoncer à son voyage et son abdication. Bientôt on reçut en Portugal la nouvelle que le roi Alphonse revenait. Le roi Joam, qui se promenait en ce moment le long du fleuve avec plusieurs seigneurs, leur demanda comment il devait recevoir son père. L'un d'eux, le duc de Bragance, lui répondit : *Comment pourriez-vous le recevoir, seigneur, sinon comme votre roi, votre souverain et votre père ?* Joam se tut, mais, ramassant un caillou, il le lança violemment contre le courant du fleuve.

Il alla néanmoins au-devant de son père, le reçut à genoux et reconnut son autorité.

Tandis que le roi voyageait ainsi loin de son royaume, plusieurs de ses sujets défendaient vaillamment les droits qu'il prétendait avoir à la couronne de Castille. Jean d'Ulloa, gouverneur du château de Toro, en étant sorti pour une expédition, l'avait laissé à la garde de sa femme, Maria Sarmiento. La reine Isabelle la Catholique vint assiéger cette place sur ces entrefaites. Elle fit les plus belles promesses à Maria pour obtenir qu'elle se rendît; mais ce fut en vain.

— Je suis restée dans ce château, répondit celle-ci, avec la même obligation qu'avait mon mari; ce n'est pas à moi que Votre Seigneurie doit réclamer cette place, mais au roi Alphonse V, au nom duquel je l'occupe.

Elle résista à plusieurs assauts, et eût sans doute fait lever le siège, si le manque de vivres ne l'eût forcée à se rendre. Elle obtint toutefois la capitulation la plus honorable. La reine Isabelle souscrivit à toutes les conditions proposées par Maria Sarmiento, à qui elle témoigna publiquement son estime et qu'elle combla de présents.

VI.

Justice du roi Joam II. — Découverte du cap de Bonne-Espérance. — Le prêtre Jean. — Mort tragique de don Alphonse, fils du roi Joam II. — Le Prince parfait.

Lorsque Joam II monta définitivement sur le trône par la mort de son père, en 1481, il s'écria : *Voyez, mon père m'a laissé le roi des grandes routes et des chemins du Portugal*. La guerre avec la Castille avait en effet ruiné et dépeuplé le pays. Ce prince montra d'abord une grande énergie et une grande sagesse. Un ambassadeur étranger dit de lui : *J'ai vu un homme qui commande à tous et auquel personne n'a jamais commandé*. S'il fit une rude guerre aux grands vassaux, il se montra bon pour le pauvre et reconnaissant pour les services rendus. Il avait un livre où il inscrivait chaque action un peu remarquable et utile au pays qui venait à sa connaissance. Lorsque ensuite il avait quelque grâce à accorder, il ouvrait ce livre, et souvent une récompense inattendue allait trouver un homme modeste, qui ne se doutait pas que le roi connût son mérite.

Le duc de Bragance, beau-frère de la reine, et l'un des plus grands seigneurs du royaume, offrit le triste exemple de la manière dont le roi entendait traiter les vassaux re-

belles. Accusé par un serviteur infidèle d'avoir conspiré contre le souverain, il fut traduit devant les juges que Joam II lui-même avait choisis et présida. Condamné à mort, il fut exécuté publiquement, le 22 juin 1483, avec une sorte de pompe tragique, afin que les grands vissent avec quelle facilité le roi pouvait briser ceux qui se croyaient ses égaux.

Un autre jour, ayant appris que le connétable, marquis de Montemor, retiré à la cour de Castille, y nouait des intrigues propres à compromettre la paix du royaume, il ordonna que la justice suivît son cours, malgré l'absence de l'accusé. Un tribunal et des juges furent installés solennellement sur la place publique d'Abrantès, où était alors le roi, et l'on amena devant eux une statue ressemblant au marquis, vêtue et armée comme lui, tenant d'une main une épée et de l'autre une bannière à ses armes. On lut à haute voix l'acte d'accusation, puis les juges allèrent aux voix et condamnèrent l'accusé à mort.

Alors la sentence fut proclamée devant la statue, et un héraut d'armes, s'en approchant, lui adressa ainsi la parole : « Connétable, comme votre office vous obligeait à être plus fidèle et plus loyal envers le roi, vous l'avez plus offensé en vous montrant déloyal et infidèle ; vous ne méritez donc pas de porter l'épée du royaume. » Et l'épée fut retirée à la statue. Le héraut dit encore : « Marquis, cette bannière vous a été remise en raison de votre dignité ; or, cette dignité vous obligeait à garder l'honneur de votre prince et à le servir ; mais vous n'avez point gardé son honneur et vous avez forfait à votre devoir ; une telle bannière ne saurait demeurer en vos mains. » Et la bannière fut retirée à la statue. On lui enleva de même, l'une après l'autre, toutes les pièces de son armure ; et quand elle fut dépouillée ainsi, on vint lui lire la sentence de mort, et le bourreau, se saisissant de cette image, lui

trancha la tête. Du sang artificiel jaillit sous le coup, de sorte qu'il semblait encore davantage que ce fût le connétable lui-même qu'on venait de décapiter. Quand tous ces actes furent accomplis, les juges descendirent de leur siège, et aussitôt la statue et l'échafaud furent brûlés. On dit que le connétable, en apprenant le détail de cette cérémonie, en fut tellement frappé, qu'il en mourut peu de temps après.

L'année suivante, le roi donna aux grands un autre exemple de ses rigueurs. Il fut informé que son propre beau-frère, le duc de Viseu, avait formé avec huit des principaux seigneurs une conspiration dont le but était de tuer le roi et de proclamer le duc de Viseu à sa place. Joam II, qui se trouvait alors à Sétubal, manda le jeune homme près de lui. Le duc, en arrivant, vit le roi placé entre un juge et un secrétaire; quelques hommes armés se tenaient près de là. Don Joam informa le duc de ce dont il était accusé, lui fit subir un court interrogatoire, et, sans qu'il y eût beaucoup de paroles échangées entre eux, le tua lui-même à coups de poignard. Il fit ensuite dresser un procès-verbal de tout ce qui s'était passé et rendre les honneurs funèbres au mort. Les autres complices périrent en prison ou sur l'échafaud. Un seul était parvenu à gagner la France, mais le bras de Joam II l'y atteignit; il fut poignardé dans les rues d'Avignon.

Les Portugais n'avaient cessé de s'occuper des découvertes qu'ils avaient commencées sur la côte occidentale de l'Afrique. Dans les dernières années de la vie de don Henrique, mort en 1460, ils avaient découvert les îles du Cap-Vert, et s'étaient avancés jusqu'à cent lieues au delà de ce cap. Un Portugais, Joam Fernandez, demeura plusieurs mois en Afrique, chez la tribu des Asénégis, dont il apprit la langue, et avec lesquels il engagea de si bons rapports, que plusieurs d'entre eux voulurent l'accompagner

lorsqu'il retourna en Portugal. En 1446, Nuno Tristan pénétra dans le Rio Grande, près du cap Martos ; il remonta le fleuve dans une chaloupe ; mais surpris par treize canots, conduits par quatre-vingts nègres armés, il fut assailli par une grêle de flèches empoisonnées. Ses compagnons et lui périrent presque tous au milieu d'affreuses douleurs. Leur navire, réduit à un équipage de cinq personnes, dont aucune ne connaissait la navigation, revint néanmoins en Portugal, conduit miraculeusement et comme par une puissance invisible. Les Açores avaient été découvertes et colonisées dans le même temps ; de sorte que l'enthousiasme des Portugais pour ces voyages s'accrut d'année en année, avec leurs succès.

Don Joam II, qui avait pris le titre de *seigneur de Guinée*, fit faire deux grands voyages d'exploration, l'un par terre, l'autre par mer, pour découvrir les Indes et le prétendu royaume du *prêtre Jean*, sur lequel, depuis trois siècles, on faisait les plus merveilleux récits en Europe. Le nom de ce personnage apparut pour la première fois en 1145 ; on racontait alors qu'il y avait en Asie, au delà de la Perse, un souverain à la fois prince et pontife, et qui suivait les doctrines chrétiennes. Comme on n'avait de notions exactes ni sur le pays où l'on croyait qu'il régnait ni sur la géographie de l'Asie et de l'Afrique centrales, les récits varièrent bientôt sur les moyens d'arriver jusqu'à ce prince.

En 1484, un ambassadeur du roi africain de Benin vint trouver le roi Joam II, et lui dit qu'il y avait à vingt journées de marche à l'est du royaume de son maître, un roi que l'on appelait Ogane, dont les rois de Benin se considéraient comme les vassaux. Lorsque l'un de ces princes venait à mourir, son successeur devait recevoir l'investiture d'Ogane. Les ambassadeurs qu'il lui adressait à cet effet n'étaient point admis à voir l'Ogane lui-même ; celui-

ci demeurait caché derrière une tapisserie, et leur permettait seulement de saluer son pied, qu'il avançait légèrement. Il leur faisait remettre les insignes du pouvoir pour le nouveau prince. Parmi ces insignes, se trouvait une croix de cuivre, qu'il devait porter sur la poitrine, et qui le désignait plus particulièrement au respect du peuple.

Ce récit enflamma l'imagination des Portugais; ils crurent que ce souverain mystérieux n'était autre que ce prêtre Jean sur lequel on racontait des détails semblables. Joam II résolut donc d'envoyer à la fois deux expéditions, dont l'une suivrait la route de terre, vaguement indiquée par les ambassadeurs du roi de Benin, et dont l'autre longerait la côte d'Afrique, jusqu'à ce qu'elle eût découvert le royaume d'Ogane.

Le commandement de celle-ci fut confié à Barthélemy Diaz, qui mit à la voile le 2 août 1486. Elle se composait de deux tartanes, ou bâtiments à un seul mât, de cinquante tonneaux chacune, et d'un navire plus petit encore chargé de vivres. La petite escadre longea la côte d'Afrique, et, à partir de l'endroit où le Zaïre se jette dans la mer, il planta de distance en distance des bornes de pierre aux armes de Portugal, pour attester sa prise de possession. Il était persuadé que non loin de cette côte déserte se trouvait le royaume du prêtre Jean ou de l'Ogane. Il déposa donc sur le rivage des nègres et des négresses que des capitaines portugais avaient emmenés dans leurs précédentes expéditions, et qu'on avait bien traités et richement vêtus, afin qu'ils rendissent témoignage en faveur du Portugal, et disposassent l'Ogane à entrer en relation avec lui. Tout en suivant ainsi la côte, Barthélemy Diaz avait franchi l'équateur et le tropique du Capricorne. Arrivés près d'un îlot situé vers le 34^e degré de latitude méridionale, ses compagnons eurent peur en songeant aux vastes étendues de mer qu'ils avaient mises entre eux et

leur patrie ; ils allèrent trouver Barthélemy Diaz et lui dirent qu'ils voulaient revenir sur leurs pas. Après beaucoup de prières pour les faire changer de résolution , le commandant n'en put obtenir qu'un délai. Il fut convenu que si au bout de trois jours on n'avait rien découvert, on rétrograderait. Ils ne découvrirent qu'un îlot situé vis-à-vis de l'embouchure d'un fleuve , auquel ils donnèrent le nom de Joam-Infante , qui était celui du commandant de la seconde tartane. Barthélemy Diaz ne s'arracha qu'avec désespoir de la pierre qu'il avait plantée sur l'îlot ; il allait commencer son mouvement rétrograde au moment où il touchait peut-être au but de ses efforts. Il ignorait combien il en était proche. En effet, à peine eut-il fait quelques manœuvres pour s'éloigner de l'îlot Santa-Cruz, que la vigie signala un cap à l'horizon. C'était l'extrémité méridionale de l'Afrique, ce grand cap caché pendant tant de siècles, et que l'on venait de découvrir. Barthélemy le nomma *cap des Tourmentes*, en mémoire des tempêtes qu'il essuya en le doublant ; puis, il se hâta de regagner le Portugal et d'y porter cette importante nouvelle. Il y arriva au mois de décembre 1487, après dix-sept mois de navigation.

Le roi, en apprenant cette brillante découverte, voyant quel vaste horizon elle ouvrait à l'activité de son peuple, changea le nom de *cap des Tourmentes* en celui de *cap de Bonne-Espérance*.

Cependant de hardis voyageurs, Pédro de Covilham et Alphonse de Païra, étaient partis au mois de mai 1487 pour aller par terre à la découverte de ce royaume mystérieux, de ces *Indes majeure, mineure et troisième*, que Barthélemy Diaz cherchait par la voie de mer. Ils se séparèrent au Caire : Païra remonta le Nil ; Covilham s'embarqua à Aden, sur un bâtiment arabe qui le conduisit à Calicut et à Goa. Il avait découvert le merveilleux pays de l'Inde.

De retour au Caire, où son compagnon Païra venait de

mourir de la peste, il y trouva un juif nommé Rabi Josèphe, qui avait voyagé en Orient, avait vu Bagdad et le grand commerce qui s'y faisait avec Ormus, et en avait entretenu le roi. Joam II s'était empressé d'envoyer ce juif au Caire, en Égypte, à la recherche de ses voyageurs, auxquels il fit recommander, par l'intermédiaire de ce messenger, de ne pas cesser leurs efforts à la recherche du prêtre Jean. Covilham se remit alors en route; il visita Ormus et retourna à Sofala, où il eut connaissance de la grande île de Saint-Laurent (Madagascar), que les Maures appelaient l'île de la *Lune*. Trouvant les habitants de Sofala noirs comme ceux de Guinée, il en conclut que cette terre n'était qu'une continuation de la côte de Guinée, et qu'il serait possible d'aller par mer de Portugal aux Indes. Covilham se rendit ensuite en Abyssinie, où le souverain le reçut bien, mais ne voulut pas lui permettre de repartir. Il l'obligea à se fixer dans le pays, où il lui donna des terres. Covilham se maria, et ne revit plus jamais le Portugal; mais un prêtre portugais qui alla en Abyssinie le vit en 1515, et en reçut le récit de ses voyages et de ses découvertes.

En 1489 les Portugais firent une expédition en Afrique; ils prirent et reperdirent peu après la ville de Tavira. Un riche négociant, nommé Pierre Pantoja, avait prêté pour cette expédition une somme considérable. Le roi ordonna qu'on la lui rendît avec les intérêts; mais Pierre Pantoja la refusa; alors le roi déclara qu'on eût à doubler les intérêts autant de fois que Pantoja refuserait, en sorte qu'il fut obligé, par suite de sa générosité même, de souffrir qu'on lui restituât ce qu'il avait prêté.

La même année on vit venir à la cour de Portugal Bé-moi, roi des Iolofs, dans la Nigritie. Ce prince avait été dépossédé par un usurpateur; il venait se faire chrétien et se déclarer tributaire du roi Joam II, à condition qu'on l'aiderait à remonter sur son trône. On le confia aux soins

spirituels de plusieurs prêtres, qui lui apprirent le portugais, lui enseignèrent les dogmes de la religion, et le préparèrent au baptême, qu'il reçut au milieu de toutes les pompes de l'Église et de la cour. Pédro Vas d'Acunha fut chargé ensuite de le ramener dans ses États et de le rétablir sur son trône. Bémoi profita de son autorité pour propager le christianisme; et nul doute qu'il ne lui eût fait faire de grands progrès, s'il n'eût été assassiné par celui même qui lui avait fait rendre sa couronne.

Un grand malheur eut lieu deux ans après, le 12 juillet de l'année 1491. Le roi, voulant aller nager dans le Tage, fit proposer au prince son fils, don Alphonse, de venir avec lui. Le jeune prince pria son père de l'excuser, disant qu'il était encore fatigué d'une chasse où il était allé la veille; le roi partit donc seul, mais peu après son fils eut quelque remords de son refus; il se leva du lit sur lequel il s'était couché pour faire la sieste, et demanda sa mule. En descendant, il trouva à sa porte un genêt fort beau, que montait son grand écuyer. Il eut envie d'essayer ce cheval, et, se le faisant céder par cet officier, il partit et gagna le Tage. Ceux qui le virent s'éloigner remarquèrent que, malgré les habitudes somptueuses de la cour, le prince était ce jour-là vêtu de noir, sans aucune broderie, et que le cheval avait un harnais et un filet noirs. Arrivé au bord de l'eau où se baignait le roi, le prince ne voulut pas entrer dans l'eau, et préféra continuer à faire courir le genêt, dont il était de plus en plus enchanté. Il s'amusait à le lancer au galop, quand, au milieu d'une de ces courses, un enfant qui vint à passer effraya le cheval, qui fit un faux mouvement, s'abattit et tomba sur son cavalier. Le prince demeura aussitôt sans connaissance et comme mort.

On accourut, on le releva, on le porta dans la cabane d'un pêcheur, qui était voisine. Le roi, averti, vint en toute hâte, et trouva ce seul fils qu'il eût, qu'il avait élevé avec

un amour si tendre et si inquiet, qu'il avait vu quelques instants avant beau, brillant de grâce et de santé, chevauchant fièrement, dans tout l'éclat de sa triomphante jeunesse, et maintenant étendu, pâle, inanimé, dans cette obscure cabane. Le pauvre père pensa mourir de douleur.

La reine, sa mère, et l'infante de Castille, sa jeune épouse, averties de ce malheur, se précipitèrent hors du palais et accoururent, pâles et tremblantes, dans la pauvre maison où le prince était étendu. Elles se jetèrent sur lui, elles l'appelèrent par les plus doux noms; mais ni leurs baisers ni leurs cris n'obtinrent de réponse. Cependant le roi, surmontant ses angoisses, faisait appeler tous les médecins, et mandait que dans tous les monastères, dans toutes les églises, dans toutes les maisons pieuses, on adressât des prières au ciel, on fit des processions, des vœux, pour obtenir de Dieu qu'il conservât la vie au prince. Le grand-maître de l'ordre d'Avis partit aussitôt pour Jérusalem; d'autres allèrent en d'autres lieux de pèlerinage.

La nuit se passa au milieu des larmes et des prières : les nobles, les prêtres, les bourgeois et les hommes du peuple étaient rassemblés en grand nombre autour de la maison où le prince luttait contre la mort; tous pleuraient, et il semblait que chacun d'eux fût en danger de perdre un fils. Comme d'un commun accord, ils se disposèrent en procession, et allèrent nu-pieds, avec les croix et les reliques, d'église en église, priant et s'écriant avec larmes : *Seigneur Dieu, miséricorde !*

Le lendemain, vers une heure du matin, les médecins prirent le roi à part et l'avertirent que la vie du prince allait s'éteindre. Le roi s'approcha des deux princesses, qui n'avaient point quitté, l'une son mari, l'autre son fils, et qui, le tenant par la main, l'appelant, le couvraient de leurs baisers et de leurs larmes, comme si elles espéraient

pouvoir faire passer la vie de leur corps dans celui du prince. Le roi leur transmit la triste nouvelle, s'approcha ensuite de son fils, le baisa au visage, et lui donna sa bénédiction suprême; puis il prit la reine et la princesse par la main, et les entraîna hors de cette maison funèbre. Ce moment fut cruel pour tous : les femmes poussaient des cris et se meurtrissaient le visage; de vieux soldats s'arrachaient la barbe de désespoir, et des vieillards au bord de la tombe sentirent leurs yeux se mouiller de larmes à la vue de cette florissante jeunesse, de cette espérance, de cet orgueil du Portugal, périssant ainsi.

Le roi s'éloigna à pied, conduisant les princesses, portées ou plutôt couchées sur des mules. Au moment où ils entraient dans la maison d'un seigneur du voisinage, un messenger vint leur dire que le prince avait rendu le dernier soupir.

Christophe Colomb étant revenu en Europe en 1493, la nouvelle des grandes découvertes qu'il avait faites ranima le zèle des Portugais pour les voyages lointains. Le roi Joam II, auquel Colomb s'était adressé d'abord, comprit la gravité de la faute qu'il avait commise en repoussant les offres du navigateur génois. Il voulut la réparer, et fit équiper une flotte pour le nouveau monde. La Castille, alarmée de ces préparatifs, demanda au pape de s'y opposer. Après de longues négociations, le pape traça sur la carte une *ligne de démarcation*, prescrivant que les Portugais fissent leurs recherches à l'orient de cette ligne, et leur attribuant la seigneurie de tout ce qu'ils découvriraient de ce côté, tandis que les Espagnols auraient pour leur part ce qui serait à l'occident.

Le roi Joam II fut un des plus grands monarques dont l'histoire ait conservé le souvenir. La reine Isabelle de Castille l'appelait simplement *l'homme*, comme si ce prince avait été le génie le plus mâle de son temps. Quand elle

apprit que don Joam était mort, elle s'écria : *L'homme est mort*. Elle savait que ce roi était très-aimé de ses sujets, et combien cet amour lui donnait de force et le rendait redoutable à ses voisins. Elle assistait un jour à l'entretien de deux seigneurs, dont l'un disait que le roi Joam II pourrait, s'il le voulait, s'emparer de la Castille; l'autre répliqua que la Castille avait vingt mille cavaliers, tandis que Joam n'en avait que huit mille. « Qu'importe, dit la reine, si tous ces cavaliers sont ses enfants, tandis que les nôtres ne sont que des vassaux ? »

Il montra toute sa vie une tendre sollicitude pour ses sujets, les défendant contre ceux qui voulaient les opprimer ou les accabler d'impôts pour suffire à l'avidité des courtisans. Lorsque l'on venait lui proposer d'établir un nouvel impôt, il disait : « Voyons d'abord si c'est nécessaire. » Puis, si l'on insistait et qu'on lui en démontrât la nécessité : « Voyons, ajoutait-il, voyons maintenant s'il n'y a point quelque dépense que nous puissions retrancher. »

Il fut l'un des hommes les plus instruits de son temps. Très-habile en mathématiques, en géographie, il écrivait et parlait le latin avec une élégance et une pureté cicéroniennes; il cultiva avec succès la peinture et la musique, l'art de la guerre et jusqu'à celui de construire des navires; il fit faire des progrès marqués à l'un et à l'autre.

Nous avons vu qu'il mit à mort le duc de Viseu, qui avait conspiré contre lui. Le lendemain de cette exécution, il manda le jeune frère de la victime, qui devait être un jour héritier légitime de la couronne, l'investit des honneurs du mort, et lui dit qu'il le regarderait désormais comme son second fils, et comme l'héritier légitime de la couronne au cas où son fils unique viendrait à mourir. Ce malheureux père ne se doutait pas alors que cette supposition devait se réaliser.

Celui que les Portugais surnommèrent le *Prince parfait* mourut d'une maladie de langueur peu d'années après la catastrophe qui lui avait ravi son fils unique. Quand il sut que sa dernière heure était proche, il fit enlever de sa chambre tout ce qui annonçait le faste royal ; il voulut qu'on le déposât sur une natte étendue à terre. *Je ne suis plus*, disait-il, *je ne suis plus que cendre et poussière*. Le prélat qui lui avait administré les derniers sacrements crut un moment après que le prince avait rendu l'âme, et voulut lui fermer les yeux. *Évêque*, lui dit don Joam, *il n'est pas temps encore. Où en est la marée ?* On lui répondit qu'elle avait eu lieu. *Je vivrai encore deux heures*, dit-il. Et il expira en effet deux heures après, comme la mer achevait de se retirer.

On fit courir le bruit qu'il était mort de poison. Lui-même fut accusé de recourir à ce moyen pour se débarrasser de ses ennemis ; mais ce qu'on sait de son caractère et le meurtre du duc de Viseu rendent cette supposition invraisemblable. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, on ouvrit une cassette qu'il tenait toujours cachée et soigneusement fermée avec une clef qui ne le quittait jamais, et l'on fut fort surpris de n'y trouver qu'une haire teinte de sang et une discipline.

Son successeur, le roi Manoël, reçut le nom de *prince fortuné*, pour le seul bonheur d'être monté sur le trône après cet excellent souverain.

VII.

Expéditions de Vasco de Gama et de Corta Cabral. — Découverte
du Brésil.

Le premier soin du nouveau roi fut de reprendre les projets d'expéditions lointaines qui avaient si bien réussi jusqu'alors aux Portugais. Il fit armer trois vaisseaux de guerre, que l'on munit de tout ce qui pouvait être utile dans un long voyage. On y joignit un bâtiment de transport chargé de provisions. L'équipage fut composé des meilleurs marins et des hommes les plus énergiques que l'on put se procurer. Le commandement de l'escadre fut confié à Vasco de Gama, marin, né en 1469 à Sinis, dans la province d'Alentéjo, et qui, savant mathématicien, s'était déjà distingué par son habileté dans l'art de la navigation.

L'escadre mit à la voile le 8 juin 1497. A une lieue de Lisbonne, on s'arrêta près d'un ermitage consacré à Notre-Dame de Bethléem, au lieu où fut depuis élevée l'abbaye de Bélem. Le commandant et une partie de l'équipage descendirent à terre; et une grande multitude s'étant jointe à eux, on forma une procession qui alla d'abord entendre

la messe dans l'ermitage , puis revint vers les vaisseaux. Chacun portait des torches allumées , et chantait ou priait pieusement. Le prêtre monta sur une petite éminence , prononça une confession générale , à laquelle chacun s'unissait de cœur , et donna ensuite une absolution générale. Les parents et les amis des marins étaient là , qui , n'espérant plus les revoir , versaient d'abondantes larmes et invoquaient la protection divine en faveur de ceux qui s'exposaient ainsi aux plus grands périls.

Le voyage se fit sans incident bien remarquable jusqu'à l'extrémité sud de l'Afrique , où quelques marins , étant descendus à terre , furent attaqués et poursuivis par des sauvages. Vasco de Gama courut au secours des siens , et , en les défendant , fut atteint au pied d'une flèche qui heureusement n'était pas empoisonnée. Le 22 novembre on doubla le cap de Bonne-Espérance , et l'on arriva au lieu où Barthélemy Diaz avait planté sa dernière borne aux armes du Portugal. Le jour des Rois ils entrèrent dans la baie des *Rois-Mages* , où ils passèrent cinq jours , donnés au repos des équipages. Voyant la côte s'enfoncer dans les terres en ce point , Vasco de Gama craignait de rencontrer quelques bas-fonds , s'il la suivait de trop près. Il prit donc le large ; ce qui fit qu'il passa sans le savoir devant l'importante cité de Sofala , dont la réputation s'était répandue jusqu'en Europe , sans qu'on sût où elle était située.

Il regagna la terre un peu plus loin , y débarqua , et y trouva des Maures qui parlaient l'arabe et lui donnèrent d'utiles avis pour la suite de son voyage. Le scorbut s'était déclaré parmi ses hommes et y faisait de grands ravages. Il dut en conséquence séjourner tout un mois en ce lieu , jusqu'à ce que la santé des équipages se fut remise. Il y planta une croix et donna à la côte le nom de Saint-Raphaël , qui était celui du vaisseau amiral.

A la fin de février il arriva en vue de la ville de Mozambique. Il y trouva un Maure de Fez, qui ne fut pas agréablement surpris de voir dans ces parages ces mêmes Portugais qu'il connaissait comme les voisins dangereux de son pays natal. L'amiral trouva même des chrétiens à Mozambique; des Abyssiniens, attirés en cette ville par leur commerce, se signèrent devant l'image de l'ange Gabriel peinte sur les pavillons des Portugais. Les chrétiens se reconnurent à ce signe; et nul doute que Vasco de Gama n'eût tiré d'utiles renseignements de ces frères lointains, si les Maures, inquiétés par cette intimité, ne les eussent forcés de s'éloigner de Mozambique.

Le sultan de la ville avait promis à Vasco de Gama de lui fournir deux pilotes; déjà l'un d'eux était à bord, quand un incident fit connaître l'hostilité et les projets perfides des Maures. Une embarcation qui s'était rendue à terre fut attaquée et dut faire usage de ses armes. Vasco de Gama mit à la voile, emmenant avec lui le pilote resté à bord. Mais cet homme l'égara et l'amena près d'une côte basse, couverte de plantes qui s'avançaient jusque fort avant dans la mer. Près de là on voyait un village de nègres. Le pilote profita de cette circonstance, se jeta à la mer et gagna la côte à la nage. Vasco de Gama envoya demander au chef du village de lui restituer le fugitif; les nègres refusèrent; on en vint aux armes; mais quelques décharges d'artillerie suffirent pour terrifier les Africains, qui ne connaissaient pas ces redoutables engins. Ils se soumirent, offrirent de l'eau, des vivres frais, mais déclarèrent ne pouvoir restituer le pilote qui s'était soustrait à leurs recherches. Ils envoyèrent à sa place un autre pilote, qui, à son tour, essaya d'user de son talent pour perdre les Portugais. Mais de rudes châtimens lui firent expier ses erreurs volontaires.

Le 8 avril, jour du dimanche des Rameaux, l'escadre

jeta l'ancre en vue du port de Mombaza. Les équipages, ravis de la beauté de cette ville, voulurent aussitôt descendre à terre ; mais Vasco de Gama, que l'expérience avait rendu circonspect, s'opposa à ces désirs. Cependant le roi du pays lui envoya deux embarcations et l'invita à descendre à terre ; il répondit que la solennité de ce jour ne lui permettait pas de quitter son vaisseau, mais que le lendemain ou le surlendemain il accepterait l'hospitalité qu'on lui offrait. Le troisième jour, de nombreuses embarcations entourèrent les navires, où les Maures demandèrent à être admis. Vasco de Gama défendit qu'on en reçût plus de dix par vaisseau. A peine y étaient-ils, qu'une manœuvre commandée obligea les équipages à de grands mouvements. Les Maures, dont la conscience n'était pas bonne, et qui méditaient une trahison, crurent que leurs projets étaient découverts ; une terreur panique s'empara d'eux, et ils se jetèrent à la mer.

Vasco de Gama devina leurs intentions par cette fuite précipitée, et, craignant de nouvelles embûches, il mit aussitôt à la voile. Une embarcation qu'il rencontra en mer lui apprit qu'il était non loin de Mélinda, grande et belle ville, où il trouverait bon accueil.

Il y arriva en effet le jour de Pâques. Le roi lui-même vint à bord des vaisseaux, où il fut reçu avec tout l'éclat et toutes les cérémonies d'usage. Le bruit des salves d'artillerie, inconnu à ce peuple, l'effraya beaucoup ; mais les bons procédés des Portugais et les présents qu'ils firent à leurs hôtes eurent bientôt rassuré ceux-ci. Le roi donna pour pilote à Vasco de Gama un homme très-instruit, Malemocanda, Maure de la presqu'île de Guzerat, qui devint l'allié et l'ami fidèle de nos navigateurs. Il leur apprit tout d'abord qu'ils étaient plus proche de l'Inde qu'ils ne le pensaient, et que, si les vents étaient favorables, en un

mois il les y mènerait. On se hâta de mettre à la voile sur cette heureuse espérance.

En effet, le 20 mai, on aperçut les montagnes et la côte de Malabar, à la hauteur de Calicut. Vasco de Gama envoya à terre un Portugais qui avait obtenu par faveur d'être admis dans son équipage, pour avoir l'occasion de racheter par ses services des fautes graves qu'il avait commises dans son pays. Ce bandit entra hardiment dans la ville, où une grande foule, attirée par l'étrangeté de son costume, se mit aussitôt à le suivre. Un Tunisien nommé Mozaïde, qui le rencontra et le reconnut pour Portugais, l'aborda en lui disant.

— Je te donne au démon qui t'a conduit ici.

Le Portugais lui répondit sans se fâcher que ses compagnons et lui étaient venus pour chercher des chrétiens et pour faire le commerce. Mozaïde l'emmena dans sa maison et lui donna à manger; puis tous deux allèrent ensemble à bord. Quand ils y furent arrivés, le Maure dit à Vasco de Gama qu'il devait bien remercier Dieu, qui l'avait amené dans une contrée où il trouverait tant d'or, de perles et de marchandises précieuses.

Le 28 mai, le souverain du pays fit prévenir l'amiral qu'il pouvait descendre à terre. Paul de Gama, frère de l'amiral, et tous les officiers de l'escadre, effrayés des dangers qu'ils redoutaient pour lui, s'il allait s'aventurer ainsi au milieu d'une ville immense et parmi des peuples inconnus, firent de vains efforts pour l'en détourner et pour obtenir qu'il envoyât à sa place quelque autre officier dont la vie fût moins précieuse; l'amiral résista à leurs prières, et, suivi seulement de douze personnes, lui treizième, il descendit à terre. Le catwal, ministre du sultan, le reçut, escorté d'une troupe de nobles indous, brillamment vêtus. Le lieu où il débarqua était à une journée de Calicut; mais un palanquin, porté par huit hommes, avait été disposé

pour Vasco de Gama. Il y monta , escorté par ses compagnons et par les Indous ; il traversa ensuite un large fleuve sur un radeau, au milieu d'une foule immense accourue pour contempler cet étrange spectacle. En route , on le fit entrer dans une pagode , où des brahmes jetèrent sur lui quelques gouttes d'eau mêlée d'hysope , et lui frottèrent la tête , les bras et les jambes , avec de la poudre de santal. Les murs étaient couverts des images des dieux de l'Inde , représentés avec des visages hideux , de longues dents et quatre bras. La pagode avait un clocher. Au fond était une sorte de sanctuaire , où les Portugais ne purent pénétrer que du regard. Le Tunisien qui leur servait d'interprète leur dit que ce lieu était consacré à sainte Marie. Persuadés qu'ils étaient en un pays chrétien , converti jadis par l'apôtre saint Thomas , ils se mirent à genoux et prièrent , sauf l'un d'eux , à qui la laideur des images avait donné des doutes , et qui dit :

— Cela pourrait être un diable , et je n'entends adorer que le vrai Dieu.

De la pagode, ils furent conduits en grande pompe, et au milieu d'une foule qui croissait incessamment , au palais du roi. Le prince était assis dans une salle magnifique, entouré des principaux officiers de son royaume ; l'un d'eux tenait à sa portée une boîte de bétel , dont le roi mâchait les feuilles , et un autre un vase où il rejetait les feuilles dont il avait fait usage.

Vasco de Gama s'avança avec noblesse , et , tandis que ses compagnons , s'asseyant sur des nattes autour de la salle , se mirent à manger avidement les fruits qu'on leur offrit , il dit au roi qu'il désirait ne faire connaître qu'à lui seul le but de son voyage. Ils se retirèrent donc dans une salle voisine , et là Vasco de Gama proposa au roi de faire alliance avec lui , au nom du roi de Portugal ,

et lui remit les lettres que ce prince croyait adresser au prêtre Jean.

Il ignorait que l'on ne doit point approcher des rois de l'Orient sans leur faire des présents ; il eut lieu de reconnaître , dès le jour même , la gravité de la faute qu'il avait commise en omettant cette formalité. Au sortir du palais, il ne trouva plus de palanquin ; il demanda un cheval , on lui en amena un qui n'avait ni selle ni bride. Il pleuvait à verse ; au lieu de le loger dans le palais , on le mena dans une maison de peu d'apparence, située fort loin. Le lendemain il fit descendre à terre les présents qu'il se proposait d'offrir au roi. Les chefs indous chargés de les recevoir et de les transmettre à leur souverain les trouvèrent si peu dignes de cet honneur, qu'ils les refusèrent et s'éloignèrent avec des signes de mépris.

Ils ne revinrent plus , et Gama comprit bientôt que des dispositions hostiles avaient succédé chez les Indous à leurs premiers sentiments. Ce changement était dû surtout aux discours et aux intrigues des Maures, qui n'avaient vu qu'avec déplaisir et appréhension l'arrivée des Portugais dans ce pays. Ce qu'ils dirent au roi de Calicut sur l'ambition de ce peuple , sur son inquiétude, fit une telle impression sur l'esprit de ce prince , qu'il prit la résolution de faire périr les navigateurs qu'il venait d'accueillir si favorablement. Il fit cerner la maison qu'ils habitaient , et Gama n'eut que le temps d'écrire à son frère pour lui donner ce qu'il croyait bien être ses dernières instructions. « Quand vous apprendriez , lui dit-il , qu'on m'a fait mourir, je vous défends , comme votre général , de me secourir ou de me venger. Mettez sur-le-champ à la voile , et allez instruire le roi des détails de notre voyage. »

On ne fut heureusement pas réduit à ces extrémités. Le roi n'osa pas ce qu'il pouvait , ce qu'il voulait même , et l'amiral eut la liberté de rejoindre les siens. Deux Portu-

gais avaient été retenus seuls comme otages, et les Indous ne voulaient pas les rendre. Vasco de Gama feignit la plus complète indifférence à cet égard ; il renoua des relations commerciales avec les habitants, et un jour qu'un grand nombre d'entre eux étaient venus à bord de ses vaisseaux pour trafiquer, il se saisit de douze des plus considérables, et déclara qu'il ne les rendrait que lorsqu'on lui aurait renvoyé ses otages. On s'empressa de le satisfaire ; mais, au lieu de tenir sa parole, il y manqua en partie, ne relâcha que six des Indous, et emmena les six autres avec lui en Europe, malgré les signes de regret et de désespoir avec lesquels ces malheureux se virent éloigner de leur patrie.

Vasco de Gama n'eut pas la satisfaction d'apporter lui-même à ses compatriotes la grande nouvelle de sa découverte. Son escadre fut dispersée par une tempête à la hauteur des îles du Cap-Vert, et pendant que lui-même cherchait un asile dans l'île des Açores et y était retenu par la maladie et la mort de son frère, Nicolas Cohela, le commandant du troisième navire, entra à Lisbonne et y faisait connaître l'issue du voyage.

Vasco de Gama n'en reçut pas moins les marques de la satisfaction de son souverain ; mais de longues disgrâces devaient succéder à ces faveurs, qui avaient éveillé la jalousie des courtisans, de sorte qu'il eut la douleur de voir confier à un autre le commandement de la seconde expédition destinée aux Indes.

La nouvelle de la découverte du passage dans les Indes par le cap de Bonne-Espérance avait été saluée avec un enthousiasme extraordinaire par les Portugais, dont elle avait ranimé l'esprit aventureux, et avait allumé en cette nation une ardeur étrange et les plus gigantesques espérances.

On se présenta en foule pour monter sur les nouvelles

flottes destinées au voyage des Indes. Treize vaisseaux partis de l'embouchure du Tage arrivèrent devant Calicut sous le commandement de Corta Cabral, et ramenèrent quelques-uns des Indous que Gama avait enlevés. Ces hommes se louèrent du traitement qu'ils avaient reçu ; mais ils ne purent concilier aux Portugais l'esprit du roi. Les Maures prévalurent. Le peuple de Calicut , séduit par leurs intrigues , massacra une cinquantaine de Portugais. Cabral prit et brûla par représailles tous les vaisseaux arabes qui étaient dans le port , foudroya la ville et se rendit dans les ports voisins. Les gouverneurs de ces ports , se flattant de pouvoir s'affranchir, à l'aide des Portugais , de la souveraineté du roi de Calicut et des tributs qu'ils étaient obligés de lui payer, firent alliance avec Cabral , lui donnèrent des épiceries , qui étaient alors une marchandise très-rare et très-précieuse en Europe , et lui offrirent de grandes sommes d'or et d'argent.

Cet aveuglement général procura aux Portugais, dans tout le Malabar, une si grande supériorité, qu'ils n'avaient qu'à se montrer pour donner la loi. Ils n'accordaient la faveur de leur alliance qu'aux souverains qui se reconnaissaient vassaux du roi de Portugal , qui permettaient qu'on bâtit une forteresse dans leur capitale , et qui livraient les denrées de l'Inde aux prix fixés par l'acheteur. Les marchands des autres nations ne purent faire le commerce que par l'intermédiaire des Portugais.

Cabral retourna dans son pays avec une escadre réduite de moitié, mais chargée de richesses. Lors de son départ du Portugal , une tempête qui l'avait surpris à la hauteur des îles du Cap-Vert le porta au loin vers l'ouest. Il y trouva une terre , sur laquelle il débarqua (24 avril 1500), qu'il appela la *Terre de Sainte-Croix*. Il en admira l'étonnante fertilité, et en prit possession au nom du roi de Portugal, tandis que les paisibles habitants du pays, charmés

de la visite de ces étrangers, exécutaient autour d'eux des danses ou s'inclinaient devant la croix que l'on avait plantée sur le rivage. Il avait découvert le Brésil et donné un vaste empire à sa patrie.

A son retour, Cabral rencontra une autre escadre que le Portugal envoyait dans l'Inde, sous le commandement de don Joam de Nova, qui, dans le cours de son voyage, découvrit l'île de la Conception et celle de Sainte-Hélène, dont il avait un pressentiment étrange : *C'est une bien petite île, mais qui sera célèbre.*

En 1502, Vasco de Gama fut mis à la tête d'une nouvelle escadre, la plus considérable qui fût sortie des eaux du Portugal. Il partait avec la résolution d'expulser par le fer et le feu les Maures, c'est-à-dire les musulmans, de l'Inde, où il voyait bien qu'ils gêneraient toujours le commerce des Portugais. En route, dans les mers de l'Inde, il donna tout d'abord un exemple terrible de ce que lui ferait faire cette résolution. Il rencontra un grand navire chargé de musulmans, qui revenaient du pèlerinage de la Mecque. Il commença par s'emparer de tout ce qu'il y avait de précieux, puis ordonna qu'on y mît le feu. L'équipage était désarmé : il comprenait un grand nombre de femmes et d'enfants. Ces malheureux se défendirent pendant quatre jours avec le courage du désespoir ; enfin, le soir du quatrième jour, après le coucher du soleil, on put exécuter l'ordre de l'amiral ; le feu fut mis au navire, qui brûla au milieu des ténèbres. A la lueur des flammes, on voyait les femmes qui élevaient leurs enfants vers Vasco de Gama. Une vingtaine de ces petits innocents furent recueillis par lui et baptisés ; tout le reste périt dans l'incendie.

Arrivé à Calicut, l'amiral signifia au roi qu'il eût à chasser de ses États tous les musulmans qui y étaient établis, s'il ne voulait voir sa capitale brûlée. Le roi ne pouvant se décider à cette rigueur, Gama fit pendre aux vergues

de ses navires une trentaine de mahométans , qu'il avait surpris et faits prisonniers ; puis , le soir venu , il fit détacher leurs corps , que l'on coupa par morceaux , et qui furent jetés à l'eau à la marée montante , afin que la mer portât dans Calicut , en même temps que ces restes affreux , le signe terrible de la résolution de l'amiral. Dès le lendemain , en effet , les canons de la flotte foudroyèrent la ville , et , bien qu'on ne répondît pas à leur feu , ils le continuèrent pendant deux jours.

En 1505 , Duarte Pacheco , qui avait été envoyé dans les Indes avec huit cent cinquante hommes , vit le roi de Calicut réunir contre lui une armée de cinquante mille hommes et une flotte très-nombreuse et composée de grands bâtimens , à côté desquels les tartanes des Portugais ne paraissaient être que de petites barques. Pacheco ne se découragea pas : il choisit une position avantageuse , battit une première fois le roi de Calicut dans une bataille rangée et lui fit ensuite essuyer tant de pertes , que ce prince , voyant dix-huit mille de ses meilleurs soldats mis hors de combat par cette poignée d'étrangers , et réduit au désespoir , se dépouilla des insignes et de l'autorité de la royauté , et alla s'enfoncer dans une solitude.

Pacheco , après cette victoire , éprouva successivement toutes les extrémités des choses humaines. Il étendit au loin la domination du Portugal et se vit un moment à la tête d'un vaste empire. Rappelé en Portugal , il y devint bientôt la victime des intrigues de seigneurs jaloux de sa gloire ; il fut disgracié et tomba dans une telle pauvreté , qu'il fut réduit à demander un asile dans un hôpital , où il demeura dix-huit ans.

VIII.

Empire des Portugais dans les Indes. Albuquerque. — Premier Voyage autour du monde. Magellan. — Jean de Castro.

Les succès des Portugais dans les Indes leur suggérèrent le projet d'y fonder un grand empire. Le roi Manoël, qui occupait le trône en 1506, mit en mer une flotte de quatorze vaisseaux, qui transporta Almeida, nommé gouverneur général du futur empire, et Alphonse Albuquerque, désigné pour lui succéder au bout de trois ans. L'expédition s'empara d'abord de l'île de Socotora, située à l'entrée de la mer Rouge, où elle mit une garnison; puis, tandis qu'Almeida faisait voile pour l'Inde avec huit vaisseaux, Albuquerque se dirigea avec le reste de la flotte vers le royaume d'Ormus.

Ce royaume s'étendait sur la côte orientale du golfe Persique; Albuquerque prit en courant, pilla et parfois brûla les principales villes du royaume, et, malgré les hésitations de ses capitaines, effrayés de son audace, il se dirigea vers la capitale. Un vieillard qu'il rencontra sur la côte l'aborda et lui promit des conquêtes aussi vastes et aussi rapides que celles d'Alexandre le Grand. Surpris

d'entendre parler de ce monarque au fond de l'Arabie, Albuquerque demanda au vieillard où il avait appris son nom. Celui-ci lui remit un livre écrit en langue du pays, où la vie du conquérant macédonien était racontée. Il pria Albuquerque de le recevoir en présent et de regarder ce don comme d'un heureux présage pour son expédition. Albuquerque accepta le livre et remercia le vieillard. Poursuivant son voyage, il vit enfin apparaître devant ses yeux l'immense cité d'Ormus, l'une des plus grandes, des plus magnifiques et des plus opulentes de l'Orient en ce temps-là, mais qui aujourd'hui, déserte et ruinée, n'offre plus au voyageur que le spectacle de la désolation.

Les officiers de la flotte, considérant comme l'acte d'une témérité insensée d'attaquer une telle ville, représentèrent à Albuquerque le peu de chances de succès de cette entreprise. Ormus était munie de remparts, défendue par une nombreuse garnison et une artillerie bien supérieure à celle des Portugais, protégée enfin par une flotte de deux-cents galères et par une quantité de petites embarcations. Albuquerque ne se laissa pas ébranler par ces conseils. Il envoya sommer le roi d'Ormus de reconnaître la suzeraineté de la couronne de Portugal et de s'engager à lui payer un tribut. Le prince musulman demanda quelques jours pour réfléchir sur la réponse qu'il ferait; mais Albuquerque, voyant qu'il ne voulait que gagner du temps jusqu'à ce que fût arrivée l'armée de secours qu'il avait appelée, attaqua la flotte ennemie, malgré l'énorme disproportion de ses forces. La victoire lui fut longtemps disputée; les Portugais firent des prodiges de valeur, malgré lesquels ils eussent sans doute succombé sous la multitude de leurs adversaires, si une terreur panique ne se fût soudain emparée de ceux-ci. Ils abandonnèrent leurs vaisseaux pour se jeter à la mer et se sauver à la nage. Mais les Portugais se mirent dans leurs embarcations, les pour-

suivirent et les frappèrent de leurs glaives. La mer fut rougie de leur sang. Les vainqueurs, poussant les fuyards devant eux, prirent et brûlèrent le débarcadère du port, malgré les canons qui le défendaient, et allèrent attaquer la ville, où ils mirent le feu. Le carnage fut alors affreux. D'immenses richesses furent consumées par les flammes; les métaux fondus coulaient dans les rues.

Le roi, effrayé et craignant la destruction complète de sa capitale, fit arborer le drapeau blanc. Le massacre cessa alors. Un traité fut conclu et gravé sur des tables d'or; mais les dissentiments qui éclatèrent parmi les Portugais empêchèrent qu'il n'y fût donné suite. Albuquerque avait fait construire un fort qui dominait la ville; il dut l'abandonner et quitter Ormus, ne pouvant plus soutenir par la force ses exigences envers les habitants et le gouvernement du pays. Il dut ajourner les grands projets qu'il avait conçus pour faire d'Ormus le centre du commerce des Portugais dans l'Orient et le boulevard de leur puissance contre les attaques des Arabes, qui ne voyaient qu'avec un chagrin extrême ces concurrents redoutables venus du fond de l'Occident pour la ruine du commerce le plus florissant.

Jusqu'alors les marchandises précieuses de l'Orient avaient passé par l'Égypte, où les vaisseaux de Venise la Dominante et de Gênes la Superbe allaient les prendre pour les répandre ensuite dans toute l'Europe. Les découvertes de Vasco de Gama leur ouvraient un chemin nouveau, que les conquêtes du Portugal les forçaient à prendre, au très-grand préjudice des républiques italiennes, du soudan d'Égypte et des Arabes. Ce n'est pas que cette nouvelle route fût la plus courte; elle était, au contraire, de beaucoup plus longue; mais, en la suivant, les marchandises n'avaient pas à passer entre les mains d'une foule d'intermédiaires arabes, mameluks et italiens,

dont chacun prélevait un droit sur elles, ce qui en élevait énormément le prix ; tandis que les Portugais les transportaient sans tous ces frais à travers l'immensité des mers. Pour s'assurer le monopole de ce transport, il fallait détruire complètement le commerce des musulmans dans l'Inde, en occupant les passages de la mer Rouge et du golfe Arabique.

Nous avons vu qu'Albuquerque s'était emparé à cet effet de Socotora et avait essayé d'asseoir sa domination à Ormus.

Arrêté dans l'accomplissement de ce dernier projet par la perfidie des uns et la désobéissance des autres, Albuquerque se rendit près d'Almeida, qui avait été investi de la dignité de vice-roi des Indes. Il y avait été prévenu par les calomnies des traîtres, et déjà des poursuites judiciaires étaient commencées contre lui, quand soudain arriva une lettre qui l'investissait de la vice-royauté. Almeida refusa de lui livrer le commandement ; il le fit même arrêter et mettre aux fers. Albuquerque en fut tiré heureusement par l'arrivée de l'un de ses parents, le maréchal de Portugal, qui amenait quinze vaisseaux d'Europe ; et Almeida, forcé de céder, honteux, dévoré de remords, alla se faire tuer dans une guerre contre les peuplades du cap de Bonne-Espérance.

Albuquerque inaugura sa vice-royauté par la conquête de Goa, ville célèbre dans toute l'Asie par les avantages de sa position au centre du Malabar, et par l'excellence de ses deux ports, bien supérieurs à celui de Calicut. Les Portugais, conduits par le vice-roi, s'en emparèrent le 17 février 1510.

A cette nouvelle, Idalcan, roi de ce pays et le plus irréconciliable ennemi des Portugais, fit la paix avec ses voisins, s'allia avec eux et leva une puissante armée, avec laquelle il se mit en campagne. Mais tous ses efforts

échouèrent contre l'habileté et l'héroïsme d'Albuquerque. Idalcan, ne pouvant le vaincre les armes à la main, voulut au moins lutter avec lui de générosité. Comme il avait appris que les Portugais manquaient de vivres, il leur en offrit, afin de ne pas devoir ses succès à la faim. Albuquerque refusa, craignant de se laisser désarmer par ce bienfait, et réduisit quelque temps après Idalcan à demander la paix.

Maître de Goa la *Dorée*, le vice-roi porta ses regards vers la presqu'île de Malacca, sur laquelle il avait recueilli des récits merveilleux. Malacca, la capitale de cette Chersonèse d'Or, devait à son admirable position d'être l'un des principaux centres du commerce de l'Asie. De tels avantages suffisaient pour exciter la convoitise des Portugais, auxquels la perfidie du gouvernement de Malacca fournit un prétexte désiré. Le sultan de cette ville avait fait arrêter et détenait en captivité une trentaine de Portugais, qui étaient venus nouer des relations commerciales avec ses sujets.

Albuquerque se présenta devant Malacca avec une flotte de dix-neuf vaisseaux, montés par huit cents Portugais et six cents Indous. Quand il se vit en présence de cette ville de cent mille âmes, munie d'une puissante artillerie et de toutes les ressources d'un vaste empire, il hésita un moment : il se demandait s'il l'attaquerait avec la poignée d'hommes qui le suivait, quand il reçut un billet de l'un des prisonniers qui lui disait : *On me menace de la mort, si vous attaquez Malacca, mais n'ayez souci que de l'honneur et de la fortune de notre pays. Je pourrais peut-être vous aider à vaincre, mais je ne veux pas être un obstacle à votre victoire. Marchez et attaquez.* Albuquerque reprit aussitôt le ton hautain et impérieux avec lequel il décourageait tout d'abord ses ennemis ; il fit dire au roi de Malacca qu'il exigeait qu'on lui rendît les trente prisonniers, et que le

supplice du gouverneur qui les avait fait arrêter ne serait qu'une réparation insuffisante de cette injure ; qu'il voulait avoir le droit de construire un fort aux portes de Malacca, et d'y mettre garnison. Comme la réponse du roi se faisait attendre, Albuquerque donna le signal de l'attaque, battit la flotte ennemie, canonna la ville et la força de se livrer à sa discrétion. Il voulut, outre la forteresse que le roi malais dut faire construire lui-même, une somme de trois cent mille pièces d'or pour les frais de la guerre. Mais les habitants ne souscrivirent point à ces conditions ; ils combattirent pendant neuf jours, défendant chaque rue, chaque maison, avec un courage digne d'un meilleur sort, et, ne pouvant résister à la supériorité des Portugais, ils aimèrent mieux abandonner leur patrie en ruines que de subir le joug des étrangers. Albuquerque demeura ainsi maître de la ville.

De l'immense butin qu'on y fit, il n'accepta que six lions de bronze, qui devaient un jour orner son tombeau. Il donna tous ses soins à la consolidation de sa nouvelle conquête, dont il releva et augmenta les fortifications, pour la mettre à l'abri des attaques des voisins malveillants.

La prise de Malacca jeta la terreur parmi les rois de l'Indo-Chine, qui s'empressèrent d'envoyer des ambassadeurs à Albuquerque, pour lui demander de faire alliance avec lui. Pendant ce temps, une autre escadre portugaise découvrait, à son insu, la cinquième partie du monde, et plantait le pavillon du roi don Manoël dans les Moluques et les îles voisines, sur une étendue de près de cinquante lieues de côtes.

De retour dans l'Inde, Albuquerque songea à reprendre ses projets sur les détroits qui commandaient la mer Rouge et le golfe Persique. Il savait que sur les côtes de l'Arabie Heureuse s'élevait une ville dont la possession le rendrait maître du redoutable passage que les Arabes ont nommé



la *Porte-des-Larmes* (Bab-el-Mandeb). C'était Aden, dont il résolut de tenter la conquête. Il l'attaqua donc et s'en fût sans doute emparé, si les tempêtes ne l'eussent inquiété pour sa flotte. Il dut renoncer à cette conquête.

On dit qu'en ce temps-là, pour détruire à jamais la concurrence que les Égyptiens faisaient au commerce des Portugais dans l'Inde, il conçut le projet surhumain de ruiner et de dépeupler ce pays, en détournant les eaux du Nil par un lit artificiel qui les eût versées dans la mer Rouge.

La soumission d'Ormus, qui lui fut livrée sans coup férir, le consola de son échec devant Aden. Aussitôt qu'il eut paru devant cette ville, le roi de Perse s'empressa de la lui faire remettre, en demandant toutefois que les Portugais lui payassent pour cette possession le tribut annuel que payait le souverain vassal auquel ils succédaient. Mais Albuquerque, montrant à l'ambassadeur persan un amas de boulets, de fusils et de sabres, lui dit : « Voilà la seule monnaie des tributs que paie le roi mon maître. » Les Persans se contentèrent de cette réponse, et Ormus, transformée en une colonie portugaise, devint tellement riche et prospère, que les peuples de ce pays disaient : « Si Ormus n'est pas le paradis, rien ne lui ressemble davantage. »

Albuquerque était encore à Ormus, occupé du soin d'affermir sa conquête, quand il apprit que deux officiers qu'il avait cru devoir renvoyer en Europe à cause de leur mauvais service, étaient revenus dans les Indes avec des grades supérieurs. Il comprit que les calomnies répandues par des hommes jaloux de sa gloire l'emportaient sur ses services dans l'esprit du roi son maître. Il ne put supporter cette injustice. « Ainsi, dit-il avec une amère douleur, ainsi je suis mal avec le roi pour l'amour des hommes, et mal avec les hommes pour l'amour du roi. Tourne enfin les regards vers l'Église, vieil Albuquerque, et achève de

mourir ainsi que le veut l'honneur, dont tu n'as jamais oublié les lois. » Persuadé que le roi aurait honte de son ingratitude et ne négligerait aucun moyen de la réparer, il lui écrivit pour lui recommander son fils Blaise Albuquerque, demeuré en Europe. « Sire, lui dit-il, au moment où je vous écris, je sens un tremblement qui m'annonce la mort. J'ai un fils dans votre royaume ; je vous conjure de le faire aussi grand que mes services le peuvent mériter. Je lui ordonne, pour prix de ma bénédiction, de vous le demander. Quant aux affaires de l'Inde, je ne vous en parle point : elles parleront assez pour lui et pour moi. »

Il rendit l'âme en arrivant à Goa (1512), qu'il avait voulu revoir avant de mourir ; ses obsèques furent magnifiques ; les soldats, ses vieux compagnons de gloire, le pleurèrent, et les Indous, à qui ses prodigieux succès avaient fait penser qu'il était plus qu'un homme, refusant de croire à sa mort, disaient qu'il n'avait quitté la terre que pour aller commander les armées du ciel.

A la mort du grand homme, le petit royaume de Portugal était maître d'un puissant empire, qui s'étendait sur toutes les côtes de l'Afrique et de l'Asie méridionale.

Peu après, un Portugais devait le premier faire le tour du monde. Fernando de Magalhaens, communément nommé Magellan, partit d'Europe en 1521 avec cinq petits navires, qui lui avaient été fournis par l'empereur Charles-Quint. Ni les tempêtes ni les révoltes fréquentes de ses équipages ne purent l'arrêter. Il échappa aux premières par son habileté, et comprima les secondes par sa fermeté et ses rigueurs salutaires ; longea les côtes de l'Amérique méridionale, à l'extrémité desquelles il rencontra un étroit canal, où il eut le courage de s'engager, et qui le mena, au bout de quelques jours d'une navigation pénible, dans l'océan Pacifique. Le hardi Portugais se lança dans l'im-

mense espace que les eaux ouvraient devant lui, et au bout d'un voyage de quinze cents lieues il arriva aux îles, où il s'arrêta, noua des relations commerciales, et se mêla aux guerres que se faisaient les princes du pays. Les Portugais assuraient la victoire à celui pour lequel ils se déclaraient. Aussi leur alliance était-elle fort recherchée, et l'on dit que l'un de ces princes, pour mieux se concilier leur faveur, se convertit au christianisme et se fit baptiser. Magellan fut tué dans une de ces guerres. Ses compagnons quittèrent alors les Philippines, et regagnèrent l'Europe par le cap de Bonne-Espérance.

Cependant, après la mort du grand Albuquerque, les Portugais, corrompus par le luxe et la mollesse de l'Orient, se rendirent odieux par leurs injustices, leurs violences et leur rapacité. Leur puissance déclina rapidement. Jean III, qui avait succédé à Manoël le *Fortuné*, effrayé du danger que courait ce vaste et lointain empire, songea à en confier les destinées à un homme recommandable par son courage, par ses vertus et par sa probité. Il choisit à cet effet don Jean de Castro, et l'envoya en Orient. A peine arrivé à Goa, il reçut une ambassade d'Adel-Kan, usurpateur du royaume de Balaghat, qui venait fièrement demander qu'on lui livrât le jeune Méale, héritier légitime de ce royaume. L'ambassadeur essaya tour à tour d'effrayer Jean de Castro par ses menaces et de le séduire par ses offres. Mais ce fut en vain. « Les Portugais, lui répondit le vice-roi, sont comme l'Océan qui grandit dans la tempête ; les forteresses qu'ils possèdent reposent sur la cendre de puissants royaumes. »

L'énergie et la probité du nouveau gouverneur, secondées par les prédications de saint François Xavier, l'apôtre des Indes, eurent bientôt rétabli le calme et l'ordre dans le pays ; et le vice-roi songeait déjà à envoyer une armée dans les Moluques, menacées par les flottes de Charles-

Quint, quand le gouverneur de la citadelle de Diu lui apprit qu'il était assiégé, avec trois cents hommes, par une nombreuse armée commandée par Coge Cofar, lieutenant de Mahmoud, roi de la contrée. Coge Cofar avait entrepris rigoureusement ce siège, et les Portugais avaient, de leur côté, repoussé toutes ses attaques avec leur héroïsme habituel; mais la famine et les pertes résultant de combats incessants eurent bientôt réduit la petite garnison à la dernière extrémité. Elle allait succomber, quand tout à coup neuf voiles paraissent à l'horizon. C'était une escadre portugaise; Jean de Castro avait envoyé son second fils, don Fernand, avec deux cents hommes, au secours de la place assiégée. Ce renfort ranima un instant le courage des assiégés; mais l'armée ennemie s'était augmentée de son côté, elle comptait maintenant quarante mille hommes. Un nouveau secours bien plus considérable ne put plus remédier à la situation désespérée des assiégés, et le bruit se répandit bientôt que la place ne pouvait manquer de tomber au pouvoir de l'ennemi.

Jean de Castro, ne voulant pas subir un échec devant ces populations qu'il ne pouvait contenir qu'en maintenant tout son prestige à la valeur des Portugais, fit un effort suprême, réunit quatre mille hommes, et mit à la voile pour Diu. Il y arriva le 10 novembre 1546, et engagea le combat dès le lendemain. La lutte fut terrible, acharnée. Les Portugais furent soutenus par la crainte de laisser tomber au pouvoir des musulmans une image vénérée de notre Seigneur Jésus-Christ, que des prêtres portaient dans les rangs et présentaient aux combattants. L'armée des Indous fut mise en fuite, la citadelle fut délivrée et la ville de Diu tomba au pouvoir des Portugais. Il fallait maintenant relever les ruines du fort, et le vice-roi manquait d'argent. Pour s'en procurer, il en demanda aux banquiers de Goa, en leur envoyant ses moustaches en

garantie. Le gage parut suffisant ; l'argent fut livré et la forteresse reconstruite. Le vice-roi retira son gage au jour convenu. Pendant deux ans , à la suite de cette brillante victoire , Jean de Castro ne cessa d'affermir , par ses succès et par son administration , la domination portugaise dans les Indes. Ses lieutenants l'étendirent au Midi , s'emparèrent d'une partie de Ceylan , de Sumatra , pendant que lui-même remportait , près de Goa , la célèbre bataille de Saint-Thomé , et dissipait une redoutable coalition des princes indous.

Tant de triomphes ne purent enivrer l'âme ferme de Jean de Castro. Il souhaitait le repos , et demanda à son roi la permission de se retirer. Ses vœux ne furent pas exaucés ; il dut se résigner à consacrer à son pays le reste de ses forces et de sa vie. Mais l'épreuve ne fut pas longue ; un autre maître plus puissant que tous les rois de la terre l'appelait à lui. A peine avait-il reçu les récompenses et les honneurs que Jean III lui avait décernés , qu'il tomba malade. On ne trouva pas chez lui de quoi subvenir aux frais de sa maladie. Il donnait tout son traitement aux soldats. « Est-il étonnant , dit-il , que le père de tant d'enfants soit pauvre ? » Après sa mort , on ne trouva dans ses meubles que trois réaux et une discipline. L'apôtre des Indes vint l'assister au moment suprême. Le souvenir de ce grand homme lui a survécu dans une contrée où les hommes sont comptés pour si peu de chose. Une statue lui fut érigée à Goa , et les pauvres gens du pays en vinrent bientôt à l'invoquer comme ils eussent fait d'un saint. Les esclaves , les Indous , lorsqu'ils sont persécutés , vont encore , de notre temps , demander justice et protection à son tombeau , comme s'il pouvait les délivrer de l'esclavage et de la cruauté de leurs maîtres ; tant est vif encore , après trois cents ans , le souvenir d'un maître juste et bon.

IX.

Ambassade solennelle envoyée par don Manoël au pape Léon X. — Grande prospérité de Lisbonne. — Projet de percement de l'isthme de Panama. — L'Inquisition, les Jésuites, saint François Xavier. — Ambassade en Abyssinie. Le prêtre Jean. — Établissement des Portugais en Chine. — Relations des Portugais avec le Japon. — Causes de la grandeur et de la décadence de l'empire portugais aux Indes. — Révolte de l'île d'Amboine. Beau Discours de l'un des habitants. — Conspiration générale des Indous. — Gouvernement d'Ataïde.

Les découvertes et les succès prodigieux des Portugais dans les mers de l'Inde avaient eu un retentissement extraordinaire en Europe, et y avaient causé de grands changements dans la position des peuples. L'empire des mers était ainsi enlevé à Venise, qui perdait l'immense avantage de transporter de l'Égypte en Occident les riches marchandises de l'Orient. Ce privilège avait passé tout entier aux Portugais.

Le roi don Manoël, voulant remercier Dieu de cette haute fortune, résolut d'en faire en quelque sorte hommage à son vicaire sur la terre, en lui adressant une ambassade solennelle qui lui offrît les prémices de cette conquête. Il confia ce soin à Tristan d'Acunha, l'un des plus nobles

seigneurs portugais, qu'il nomma son ambassadeur extraordinaire auprès du saint-siège.

Don Tristan partit donc du Portugal et fit son entrée à Rome le 12 mars 1514. Cette entrée fut ce que l'on avait vu de plus magnifique dans la capitale du monde chrétien. Le cortège de l'ambassadeur était précédé d'un nombreux orchestre, faisant retentir les airs de douces mélodies; venaient ensuite trois cents jeunes gens vêtus de riches livrées et conduisant autant de mulets chargés de tapis et des plus précieuses marchandises de l'Inde. Le roi d'armes de Portugal les suivait; il était couvert d'un manteau de drap d'or, aux armes de Portugal, qu'entourait un nimbe de perles et d'émeraudes. L'ambassadeur était escorté de cinquante seigneurs portugais, dont les vêtements et la coiffure étaient brodés de perles. Les mors et jusqu'aux étriers de leurs chevaux étaient d'or massif. Mais ce qui piqua le plus la curiosité des Italiens, ce fut un éléphant indien chargé du coffre où étaient renfermés les présents que le roi envoyait au pape. Depuis trois siècles aucun animal de cette espèce n'avait été vu en Italie. Celui-ci, outre sa taille gigantesque, était splendidement harnaché; un immense tapis de drap d'or le couvrait presque en entier et descendait jusqu'à terre; l'homme qui le conduisait était vêtu avec la même magnificence. Les yeux de la foule ne pouvaient se rassasier de ce spectacle. Ils s'arrêtaient aussi sur un chasseur monté sur un cheval persan, qui portait en croupe une de ces panthères noires que les Indiens savent dresser à la chasse.

Les ambassadeurs de toutes les nations de la chrétienté avaient été invités à aller au-devant du seigneur Tristan. Ceux de Venise et de Gênes furent eux-mêmes obligés de remplir ce devoir, qui dut leur paraître bien amer. Au moment où le cortège arriva devant le château Saint-Ange, où le pape attendait l'ambassadeur, une triple salve d'ar-

tillerie le salua , et la musique du pape mêla ses accents aux mille acclamations triomphales qui s'élevèrent du sein de la foule en l'honneur du roi de Portugal. Quand l'éléphant fut parvenu près du pape , il s'agenouilla trois fois par l'ordre de son conducteur , puis , aspirant de sa trompe une grande quantité d'un parfum liquide , exquis et très-rare , il en arrosa le saint-père , le sacré collège et la foule qui se pressait autour de lui. La panthère noire , à son tour , fit admirer son agilité par l'illustre assistance. On exposa enfin aux yeux du saint-père les présents que le roi de Portugal lui envoyait.

Le plus remarquable de ces présents consistait en un *pontifical* entier , c'est-à-dire dans une collection complète des ornements dont le souverain pontife se revêt dans les plus grandes solennités de l'Église. Ce pontifical était brodé de magnifiques pierreries. La broderie représentait des plantes dont les fruits étaient en or massif , les pepins formés de rubis , et les fleurs figurées par des pierres précieuses de diverses couleurs artistement disposées. Le manteau pontifical , la mitre , l'anneau , la croix , les calices , tout était d'or pur , orné avec la même abondance de perles , de rubis et de diamants.

Le discours que l'ambassadeur adressa au saint-père fut digne de cette magnificence.

— Mon maître , dit-il , et la nation portugaise offrent au saint-père et à la ville de Rome les terres récemment découvertes et qui ont produit toutes ces richesses. Ils font hommage de tous ces pays à la ville de saint Pierre , afin qu'elle y établisse son empire spirituel.

Léon X , touché de ces nobles sentiments , remercia dignement le roi et la nation portugaise en la personne de leur ambassadeur , célébra leur piété et leur zèle pour la propagation de la foi , et les assura des vœux que formait le saint-siège pour leurs succès. Quand il eut terminé son

discours, il se leva pour se retirer, et l'ambassadeur le suivit jusque dans ses appartements intérieurs, portant humblement la queue du manteau pontifical.

Toutes ces découvertes et ces conquêtes des Portugais avaient fait affluer à Lisbonne d'immenses richesses. Cette ville était devenue le centre et comme la capitale commerciale de l'Europe entière. Du temps du roi Jean III, successeur de Manoël, on vendit en un seul jour, aux enchères publiques de Lisbonne, pour 700,000 pièces d'or d'épices. La marine royale comprenait alors trois cents vaisseaux de toute grandeur. Il est vrai que cette prospérité était plus apparente que réelle : il y avait beaucoup de marchandises et beaucoup d'or en Portugal; mais la vraie richesse, le travail, y diminuait de jour en jour, surtout le travail de la terre. Nul ne se souciait plus de demander à la culture des biens qu'elle ne donne que d'une main avare, quand l'Orient offrait des trésors inépuisables qu'il ne s'agissait que d'aller recueillir. Les terres furent ainsi négligées, abandonnées; les Portugais devinrent tributaires des peuples voisins pour leur nourriture et les produits de l'industrie, qu'ils payaient avec l'or et les épiceries de l'Inde; de sorte que ces richesses ne faisaient guère que passer par les mains, les laissant plus pauvres qu'auparavant.

Les Portugais étant devenus maîtres des Moluques et d'un grand nombre d'îles de l'Océanie depuis le voyage de Magellan, les marchandises de ces contrées furent aussi transportées en Europe. Elles avaient à faire un trajet énorme pour doubler le cap de Bonne-Espérance et contourner toute l'Amérique méridionale. On conçut donc la pensée d'abrégier ce trajet et d'ouvrir une voie nouvelle à l'activité des hommes. Sayavedra, capitaine d'un navire expédié aux Moluques pour y faire le commerce et des découvertes dans l'occasion, arriva à la côte occidentale de l'isthme de Panama, remarqua combien cette terre

était étroite et offrait de facilités au commerce : l'isthme n'a à cet endroit que quatre lieues de large entre l'océan Pacifique et l'endroit où l'on rencontre le cours navigable du Rio-Sagre, qui se jette dans l'Atlantique. Sayavedra proposa donc à l'empereur Charles-Quint, son maître, d'utiliser au profit de son empire les découvertes des Portugais, en ouvrant à leurs marchandises une voie nouvelle, bien plus courte et plus facile que celles qu'elles suivaient. Il suffisait pour cela d'établir un port à Panama et d'envoyer des vaisseaux castillans à l'embouchure du Rio-Sagre, où ils recevraient les marchandises des Portugais et les transporteraient en Europe. Sayavedra ne se borna pas à ce projet : il étudia toute cette terre qui s'étend entre les deux Amériques, et indiqua les diverses routes qu'il serait aisé d'y construire pour faire communiquer les deux océans. Mais ces projets n'eurent pas de suite, jusqu'en ces dernières années, où ils ont enfin été repris et ont commencé à être exécutés.

Ce fut sous le règne de Jean III, et à la sollicitation de ce prince, que l'inquisition et la société de Jésus furent établies en Portugal. Les juifs avaient été fréquemment persécutés; le peuple les haïssait, et leurs richesses provoquaient l'envie. Ces persécutions avaient été assez vives pour que le séjour de ce royaume leur devînt impossible, à moins qu'ils ne changeassent de religion. La plupart d'entre eux prirent ce parti et se firent baptiser. Mais leur conversion fut toujours suspecte; on doutait de leur sincérité; et des peines terribles menacèrent ceux d'entre eux qui seraient convaincus d'être retournés au judaïsme. Ces nouveaux convertis avaient reçu le nom de Marranes.

Tels étaient les sentiments qu'ils inspiraient à la population de Lisbonne, qu'en 1506, l'un d'eux ayant une légère discussion avec un chrétien sur l'interprétation d'un fait, la querelle s'envenima promptement. Les haines po-

pulaires firent explosion, on commença par piller les maisons des Marranes, puis on en tua un grand nombre. Deux mille furent égorgés ou jetés dans des fournaises. Beaucoup de chrétiens périrent aussi victimes de ce trouble; leurs ennemis profitèrent de la circonstance pour assouvir leur vengeance. Le roi était alors absent, à cause de la peste qui sévissait à Lisbonne, dans le temps même où ces massacres y avaient lieu. Il y envoya des troupes qui mirent fin au désordre, et en livrèrent les principaux auteurs au bras de la justice. Don Manoël punit la ville en la privant de son titre de *cité royale* et en lui enlevant plusieurs de ses privilèges; il publia en outre diverses ordonnances pour assurer désormais une protection plus efficace aux Marranes.

Mais ceux-ci, objet de la haine persistante des habitants, ne tardèrent pas à se voir de nouveau poursuivis. Ne pouvant surmonter ce sentiment populaire, le roi Jean III voulut au moins leur offrir les garanties d'une juridiction plus calme et plus éclairée. Il établit à cet effet le tribunal de l'inquisition, qui existait déjà dans d'autres pays du Midi de l'Europe.

Ce même prince demanda au pape quelques religieux de la Société de Jésus. Paul III, qui occupait alors le siège de Saint-Pierre, lui envoya le père Rodriguez, Portugais, et François Xavier, qui s'appelait dans le monde Francisco de Lasso y Xavier. Ces deux pères se partagèrent la mission qui leur avait été confiée. Rodriguez demeura en Portugal, où il s'attacha à faire fleurir son ordre; François Xavier partit pour les Indes, où il devait trouver une si ample moisson de gloire et de conquêtes spirituelles.

Il naquit en Navarre, l'année même où Vasco de Gama découvrit la route des Indes. La noblesse de sa maison lui eût permis de parcourir la carrière des honneurs; mais sa piété le fit renoncer au monde et entrer dans la Société

que fonda son ami et son compagnon Ignace de Loyola. Ils avaient fait leurs études ensemble à Paris, au collège Sainte-Barbe, où déjà ils formaient de vastes projets pour la conquête spirituelle des infidèles.

En 1541, François Xavier partit pour l'Inde, investi du titre de nonce apostolique. Toutes les parties de cette vaste contrée le virent successivement apparaître, parlant aux esprits, émouvant les cœurs, et répandant autour de lui des germes d'une fécondité inespérée. Il fait entendre la parole de Dieu aux opulents nababs de Goa et de Calcutta, aux riches habitants de Ceylan, aux tribus guerrières des montagnes, aux pauvres pêcheurs de la côte, aux parias, rebut de la population indoue, race proscrite et sans doute déchue des anciens possesseurs du sol. Les populations accourent et se pressent sur ses pas ; on l'entoure, on l'écoute avec un respect mêlé d'étonnement. Ceux mêmes qui demeurent sourds à sa parole voient en lui un être supérieur. Des tribus, des cités tout entières se convertissent et se font baptiser.

Cependant François Xavier a appelé auprès de lui un grand nombre de missionnaires pour l'aider dans cette œuvre de propagande. Sous ses auspices se fonde à Goa un vaste séminaire, où l'on réunit l'élite des néophytes : des Malabares, des Malais, des Javanais, des Bengalis, des Thibétains, des Pégouans, des Abyssiniens, des Chinois, destinés à être initiés aux connaissances nécessaires à l'exercice du sacerdoce et à porter un jour l'Évangile dans les contrées les plus reculées de l'Asie.

Les Indous n'étaient d'ailleurs pas les seuls objets de la sollicitude de *maître François*, ainsi qu'on l'appelait ; les Portugais y avaient une large part. Il s'associait à leurs fatigues, à leurs dangers ; il les soutenait dans les épreuves, les modérait et les ramenait dans leurs écarts. En 1546, au moment de livrer bataille à la flotte du roi d'Achem, dans les mers de Malacca, l'amiral espagnol, pensant ne pou-

voir mieux exciter ses soldats qu'en leur rappelant que *maître François* était au milieu d'eux , leur dit :

— Il est en prières. Vous savez ce que valent ses oraisons, ses larmes , son âme enfin ; c'est le fer, c'est le feu, c'est la mort frappant l'ennemi.

Les soldats, dont ces mots enflamment le courage, se jettent sur l'ennemi, et, après une lutte terrible, le mettent en fuite , après lui avoir tué plusieurs milliers de soldats , eux-mêmes n'ayant perdu que quatre des leurs.

Au moment où la flotte victorieuse se disposait à quitter la côte de Malacca , un jeune seigneur japonais , que des marchands portugais avaient emmené avec eux , fut présenté à François Xavier, qui ne tarda pas à le convertir. Ils allèrent ensemble à Goa , où le jeune néophyte fut instruit et préparé au sacerdoce au séminaire polyglotte de Saint-Paul , dont il prit le nom, se faisant désormais appeler *Paulo de Santa-Fé*. Aussitôt qu'il eut achevé ses études théologiques et reçu la prêtrise , il partit avec François Xavier pour aller porter la parole aux habitants du Japon. Leurs premiers efforts n'eurent pas d'abord de succès ; mais à un second voyage ils furent plus heureux. La magnificence des cérémonies religieuses toucha plusieurs Japouais , qui se firent instruire et demandèrent ensuite le baptême.

Ayant ainsi jeté les bases d'une mission que le père Paulo de Santa-Fé et ses néophytes devaient faire fructifier, François Xavier résolut d'étendre ses conquêtes au vaste empire dont il avait longé les côtes en se rendant au Japon. Mais il n'y trouva que des occasions d'exercer ses vertus , son courage , son admirable patience , son immense charité. La Chine demeura sourde à la voix qui venait lui annoncer l'Évangile ; et François Xavier, épuisé de fatigues et d'efforts , dut quitter ce pays , en emportant le germe de la maladie à laquelle il succomba peu après , à Sancian , en 1552. Ses dépouilles mortelles furent rappor-

tées à Goa , et lui qui , pendant sa vie , n'avait connu que la pauvreté et les austérités , fut , après sa mort , enseveli avec une magnificence inouïe , au milieu d'un concours immense de peuple , qui s'empressait de rendre hommage à la mémoire de l'apôtre des Indes.

En 1515, le roi de Portugal don Manoël avait envoyé son chapelain , Francisco Alvarez , en ambassade à la cour du prêtre Jean , que l'on croyait alors régner en Abyssinie. Alvarez pénétra dans cette partie de l'Afrique qui s'étend au sud de la Nubie. Il y trouva des peuples chrétiens , mais séparés depuis des siècles de l'Église de Rome , dont ils avaient perdu le souvenir par suite du défaut de communications. Alvarez fut admis près du roi du pays , et, voulant détruire les idées fausses et les fables qui avaient cours sur ce prince , il publia , à son retour en Europe , le récit de son voyage , où il donna , entre autres détails curieux , le portrait de ce roi sur lequel on avait fait tant de récits étranges. C'était , quand Alvarez le vit , un beau jeune homme , ayant la peau basanée , de la nuance d'une pomme de Bayonne ; ses manières étaient distinguées, son caractère doux et affable.

Cette visite fut rendue aux Portugais : un ambassadeur abyssinien vint en Europe avec Alvarez et visita Lisbonne et Rome , où le pape l'accueillit avec une bienveillance paternelle. Ces bonnes relations continuèrent encore quelques années. En 1528, le roi d'Abyssinie , ayant été attaqué par le sultan d'Adel , demanda le secours du Portugal. On lui envoya le propre fils de Gama avec cinq cents hommes , qui détruisirent l'armée du sultan. Des missionnaires avaient accompagné cette troupe ; ils s'établirent dans le pays , et furent très-bien traités tant que le roi d'Abyssinie crut avoir besoin des Portugais. Mais en 1556, lorsqu'il vit ses affaires rétablies et son royaume hors de

danger, il changea de conduite et força les missionnaires à quitter le pays.

Le grand Albuquerque avait formé le dessein d'ouvrir des relations avec la Chine. Il avait rencontré à Malacca des vaisseaux et des négociants chinois ; et il avait conçu la plus haute idée d'une nation dont les derniers matelots avaient plus de politesse , d'attachement aux bienséances , de douceur et d'humanité , que n'en avaient alors beaucoup de gentilshommes en Europe. Il invita les Chinois à continuer leur commerce à Malacca ; il apprit d'eux des détails sur la puissance, la richesse , les mœurs de leur vaste empire, et il fit part de ses découvertes à la cour de Portugal.

Une escadre partit en conséquence de Lisbonne en 1518 pour porter un ambassadeur en Chine. Cet ambassadeur, débarqué au port de Canton , traversa tout ce vaste empire, rencontrant sur sa route des merveilles qui l'étonnaient à tout moment. La grandeur des villes, la multitude des villages , la quantité des canaux, dont les uns sont navigables et font communiquer les provinces les plus éloignées , les autres contribuent à la fertilité des terres ; l'art de cultiver ces terres, l'abondance et la variété de leurs productions ; l'extérieur calme et doux des peuples ; ce commerce continuel de bons offices dont les campagnes, les grands chemins donnent le spectacle ; le bon ordre au milieu d'un peuple innombrable , que l'industrie entretient dans une agitation très-vive : tout cela surprit et charma l'ambassadeur portugais, et lui donna la plus haute idée du gouvernement avec lequel il devait entrer en relation.

Thomas Pérez, qui était cet ambassadeur, trouva la cour de Pékin disposée en faveur de sa nation , dont la gloire remplissait l'Asie. Elle avait l'estime des Chinois, et la conduite de Ferdinand d'Andrade, qui commandait l'escadre, augmenta encore cette estime. Il parcourut les côtes de la Chine, il y fit le commerce. Lorsqu'il voulut partir, il fit

publier dans les ports où il avait relâché que si quelqu'un avait à se plaindre des Portugais, il eût à le déclarer, pour en obtenir satisfaction. Thomas Pérez allait conclure un traité, lorsque Simon d'Andréade, frère de Ferdinand, parut sur les côtes avec une nouvelle escadre. Celui-ci traita les Chinois comme depuis quelque temps les Portugais traitaient tous les peuples de l'Asie. Il bâtit sans permission un fort dans une île, et se mit à rançonner ou à piller tous les vaisseaux qui sortaient des ports de la Chine ou qui voulaient y entrer. Il enleva des habitants sur la côte et se livra aux plus affreux désordres. Les Chinois irrités équipèrent une flotte nombreuse; les Portugais se défendirent vaillamment et s'échappèrent à travers les vaisseaux ennemis; mais l'empereur fit mettre Thomas Pérez en prison, où il mourut, et la nation portugaise fut exclue de la Chine pendant quelques années.

Dans la suite, les Chinois s'adoucirent, et il fut permis aux Portugais de faire le commerce dans le port de Sancian. Ils y apportaient de l'or, des pierreries, des épices, de l'ivoire, et en tiraient des étoffes de soie, des porcelaines, des vernis, des plantes médicinales, et le thé qui depuis est devenu si nécessaire en Europe aux nations du Nord.

Un service qu'ils rendirent aux Chinois fournit aux Portugais l'occasion d'acquérir un établissement plus solide. Un pirate nommé Tschang-si-Lao, devenu puissant par ses brigandages, s'était emparé de la petite île de Macao, qui ne tient au continent que par un isthme très-étroit. De là il bloqua les ports de la Chine, et poussa l'audace jusqu'à faire le siège de Canton. Les mandarins des environs eurent recours aux Portugais, qui avaient des vaisseaux à Sancian; ceux-ci accoururent au secours de Canton et en firent lever le siège; puis, ils livrèrent une bataille générale au pirate, remportèrent sur lui une victoire complète, et le

poursuivirent jusque dans Macao, où il se tua, pour ne pas tomber entre leurs mains.

L'empereur de la Chine, informé du service que les Portugais venaient de lui rendre, voulut leur en témoigner sa reconnaissance, et leur fit présent du rocher de Macao, qu'ils avaient conquis. Ils acceptèrent cette grâce avec joie, malgré les restrictions dont la prudence chinoise l'avait entourée, et ils bâtirent une ville qui devint florissante et qui fut d'un grand secours au commerce qu'ils firent bientôt dans le Japon, sans avoir jamais pu nuire aux habitants de la Chine. L'empereur, éclairé par ce qui était arrivé à Ceylan, à Malacca, et dans toute l'Inde, fixa les limites de sa concession avec une grande rigueur. Il exigea que la ville fût séparée du continent par un mur percé d'une seule porte, que les Chinois seuls auraient le droit de franchir quand bon leur semblerait, mais par laquelle il ne serait permis aux Européens de passer que sous le bon plaisir et la surveillance incessante de l'autorité chinoise.

En 1542, une tempête jeta un navire portugais sur les côtes de cet empire. Ceux qui le montaient furent accueillis favorablement. On leur accorda une large hospitalité. De retour à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avaient vu, et ils apprirent au vice-roi qu'une nouvelle contrée fort riche et fort peuplée s'offrait au zèle des missionnaires et à l'industrie des négociants. Les uns et les autres prirent aussitôt la route du Japon.

Ils trouvèrent un grand empire, placé depuis neuf siècles sous le sceptre de la même dynastie. Le roi, revêtu du titre de daïri, réunissait dans ses mains le pouvoir spirituel et temporel. Les daïris étaient des personnes sacrées, regardées comme les descendants et les représentants des dieux du pays. La plus légère désobéissance à la moindre de leurs lois était considérée comme un crime digne des plus grands supplices. Le coupable même n'était pas puni

seul. On enveloppait dans son châtiment sa famille entière.

Vers le ^x^e siècle, les daïris abdiquèrent une partie de leur pouvoir temporel en faveur de quelques seigneurs, qui se partagèrent l'empire, se firent bientôt la guerre. Au milieu des troubles et des révolutions qu'ils suscitèrent, le respect de l'autorité religieuse s'affaiblit, et ces petits souverains finirent par s'en rendre complètement indépendants.

Les grandes îles qui composent cet empire, placées sous un ciel orageux, environnées de tempêtes, agitées par des volcans, sujettes à des tremblements de terre fréquents, étaient habitées par un peuple que ces accidents de la nature avaient frappé d'un vif sentiment de la puissance divine. Mais ce sentiment s'était égaré dans des superstitions diverses.

Les Japonais croient en un Dieu et en l'immortalité de l'âme. Ils rendaient aussi un culte à une multitude de dieux secondaires et aux âmes de ceux qui s'étaient illustrés au service du pays. Telle était la secte de Sinto. Une autre secte, celle des Budsoïtes, adorait, outre la Divinité suprême, un second dieu nommé Annidel, qu'ils regardaient comme un médiateur entre Dieu et les hommes.

Pour former les enfants à la vertu, les Japonais leur font apprendre par cœur des poèmes où sont célébrés les grandes actions de leurs ancêtres, leur courage et leur mépris de la vie. Cette éducation élève l'âme et la porte à l'héroïsme.

Quand les Portugais parurent dans ce pays, ils furent reçus avec le plus vif empressement. Tous les ports leur furent ouverts. Chacun des petits rois du pays chercha à les attirer dans ses États. On se disputait à qui leur ferait plus d'avantages, à qui leur accorderait plus de privilèges. Ces négociants firent un commerce immense : ils transportèrent au Japon les marchandises de l'Inde et celles du Portugal, auxquelles Macao servait d'entrepôt. Les Japo-

naïs, dont la terre est peu fertile et ne suffirait pas même à la nombreuse population qu'elle porte, sans les ressources d'une mer poissonneuse, payaient ces marchandises avec l'or et l'argent qu'ils tiraient de leurs mines, les plus riches que l'on connût alors. Les Portugais emportaient tous les ans de ces métaux pour 14 à 15 millions de livres.

Les Portugais étaient les maîtres de la Guinée, de la côte de Zanguebar, de l'Arabie, de la Perse et des deux presque-îles de l'Inde. Ils régnaient aux Moluques, à Ceylan, dans les îles de la Sonde, et leur établissement à Macao leur assurait le commerce de la Chine et du Japon. Dans cet immense espace de terre, la volonté des Portugais était la loi suprême. Ils tenaient sous leur joug les terres et les mers. Aucun peuple, aucun particulier ne pouvait naviguer ni faire le commerce sans leur permission. Ceux auxquels on l'accordait ne pouvaient comprendre dans leur commerce ni la cannelle, ni le gingembre, ni le poivre, ni le bois de charpente, ni le fer, ni l'acier, ni le plomb, ni l'étain, ni les armes, dont les conquérants s'étaient réservé la vente exclusive.

L'étonnement que cause ce prodigieux succès augmente encore, quand on pense aux faibles ressources avec lesquelles il fut obtenu. Il n'y avait pas quarante mille Portugais sous les armes, et ils faisaient trembler l'empire du Maroc, tous les barbares d'Afrique, les Mameluks, les Arabes et tout l'Orient, depuis l'île d'Ormuz jusqu'à la Chine. Quels hommes devaient être alors les Portugais? et quels ressorts extraordinaires en avaient fait un peuple de héros?

Les luttes séculaires que leurs ancêtres avaient soutenues contre les Maures avaient exalté le courage et l'esprit militaire dans la nation. Les lois et les institutions étaient fort propres à inspirer l'amour des grandes choses. La noblesse était accordée à des services de distinction, à celui

qui avait pris ou tué un général ennemi, ou son écuyer ; à celui qui, prisonnier chez les Maures, avait refusé de racheter sa liberté par le sacrifice de sa religion. Toutes les guerres entreprises par les Portugais hors de l'Europe, et pendant longtemps sur leur propre territoire, avaient surtout pour motif le désir d'étendre l'empire de la croix ; ce qui perpétuait dans les âmes cet enthousiasme brillant que les papes avaient répandu dans le temps des croisades. C'étaient toujours des croisés qui combattaient à la fois pour leur religion et leur patrie. Ils formaient d'ailleurs une petite nation : circonstance très-favorable ; car ce n'est guère que dans les petits États, souvent en danger, qu'on sent pour la patrie un enthousiasme que ne sauraient éprouver au même degré de grands peuples, jouissant de plus de sécurité. Une ardente et insatiable cupidité vint se joindre à ces mobiles, quand ils se virent en présence des trésors de l'Inde et de l'Afrique. Ils partirent en foule pour aller s'enrichir, servir l'État et faire des conversions. Ils parurent dans l'Inde plus que des hommes, tant qu'ils furent pauvres ; mais les richesses, qui étaient l'objet et le fruit de leurs conquêtes, corrompirent tout.

Ils ne se firent aucun scrupule de piller, de tromper, d'asservir les peuples. Tyrans des mers de l'Orient, ils y rançonnèrent les vaisseaux de toutes les nations ; ils ravagèrent les côtes, ils insultèrent les princes, ils devinrent bientôt l'horreur et le fléau des peuples. Le roi de Tidor fut enlevé dans son palais et massacré avec ses enfants, qu'il avait confiés aux Portugais. Laria, envoyé contre des corsaires malais et chinois, alla piller les tombeaux des empereurs de la Chine. Nuno d'Acunha voulut se rendre maître de l'île de Damon, sur la côte de Cambaye. Les habitants offrirent de la lui abandonner, s'il leur permettait d'emporter leurs richesses. Cette grâce fut refusée, et Nuno les fit tous passer au fil de l'épée. Diégo de Bilveyra

croisait dans la mer Rouge ; un navire richement chargé le salua ; le capitaine vint à son bord et lui présenta , de la part d'un général portugais , une lettre qui devait lui servir de passe-port ; cette lettre ne contenait que ces mots :

« Je supplie les capitaines des vaisseaux du roi de Portugal de s'emparer des navires de ce Maure , comme de bonne prise. »

— Sers ou meurs , disaient insolemment les Portugais à chaque peuple qui se trouvait sous leurs pas rapides ou ensanglantés.

Il régnait dans les mœurs un mélange d'avarice , de débauche et de cruauté. La mollesse s'était introduite dans les maisons et dans les armées. C'était en palanquin que les officiers marchaient à l'ennemi. Bientôt le roi de Portugal ne toucha plus le produit des tributs que lui payaient plus de cent cinquante princes de l'Orient. Cet argent se perdit dans les mains qui l'avaient arraché. Un jour vint même où tous les trésors de l'Orient ne suffirent plus pour l'entretien de quelques citadelles et l'équipement des vaisseaux nécessaires à la protection du commerce. L'éloignement des lieux , l'or versé à pleines mains , assuraient l'impunité à tous les crimes. Cependant l'abondance et la beauté du climat avaient fort altéré en eux l'intrépidité de leurs pères. Ils ne savaient plus que se faire haïr. La vertu avait fait leur grandeur, le vice fit leur décadence.

L'île d'Amboine fut le premier pays qui se fit justice. Dans une fête publique , un Portugais insulta une femme. Un des insulaires , ayant armé ses concitoyens , rassembla les Portugais , et leur dit : « Les cruels affronts que nous avons reçus de vous demanderaient des effets et non des paroles. Cependant , écoutez. Le Dieu que vous prêchez se plaît , dites-vous, dans les actions vertueuses des hommes ; or, le vol , le meurtre , l'impudicité , l'ivrognerie sont vos habitudes. Tous les vices sont entrés dans vos âmes. Vos

mœurs et les nôtres ne peuvent s'accorder. En vain la nature l'avait prévu en nous séparant par des mers immenses ; vous avez franchi ces barrières. Cette audace dont vous osez vous enorgueillir est une preuve de la corruption de vos cœurs. Croyez-moi , laissez en paix des peuples qui vous ressemblent si peu. Allez habiter avec des hommes aussi féroces que vous. Votre commerce serait le plus funeste des fléaux dont nous pourrions être accablés. Nous renonçons pour toujours à votre alliance. Vos armes sont meilleures que les nôtres ; mais nous avons pour nous la justice, et nous ne vous craignons pas. Les hommes d'Amboine sont aujourd'hui vos ennemis déclarés. Laissez ce pays , et gardez-vous d'y reparaître. »

Ce discours , qui trente ans auparavant aurait entraîné la ruine d'Amboine , fut écouté avec une patience qui montrait le changement des Portugais.

La haine commune qu'ils inspiraient réunit enfin contre eux tous les princes de l'Orient , qui formèrent une vaste confédération pour les chasser de leurs terres ; et pendant trois ou quatre ans , ils firent en secret des préparatifs. Le roi de Portugal , informé de ce danger , fit partir pour l'Inde Ataïde , l'un des seigneurs les plus braves de sa cour , avec tous les Portugais qui s'étaient distingués dans les guerres de l'Europe.

A leur arrivée , l'opinion générale était qu'il fallait abandonner les possessions éloignées et rassembler les forces dans le Malabar et aux environs de Goa. Ataïde s'y refusa.

— Compagnons , dit-il , je veux tout conserver ; et tant que je vivrai , les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrain.

Tandis qu'Idalcan , souverain de Calicut , levait une puissante armée et venait assiéger Ataïde dans Goa , les rois de Cambaye , d'Achem , de Ternate , et la reine de Garcopa , les attaquaient à la fois sur tous les points où s'étendait leur

empire. Ataïde n'en fut point intimidé. Il voulut même expédier la flotte qui portait tous les ans à Lisbonne quelques tributs et des marchandises. On lui représenta qu'au lieu de se priver du secours des hommes qui monteraient cette flotte, il fallait les garder pour la défense de l'Inde.

— Nous y suffirons, dit Ataïde. L'État est dans le besoin, il ne faut pas tromper son espérance.

Cette réponse étonna, et la flotte partit. Dans le temps même que la capitale était le plus vivement pressée par Idalcan, Ataïde envoya des troupes au secours de Cochin, et des vaisseaux à Ceylan. La ruse le délivra du plus redoutable de ses adversaires. Il gagna par ses présents la propre femme d'Idalcan, qui l'informa ainsi chaque jour des projets des assiégeants; ce qui lui permettait de les déjouer. Le roi de Calicut s'aperçut de la trahison, mais ne put découvrir le traître, et, après dix mois de combats sanglants, voyant ses troupes diminuées, ses éléphants tués, sa cavalerie hors d'état de servir, vaincu par le génie d'Ataïde, il se retira, la honte et le désespoir dans le cœur.

Ataïde vole sur-le-champ au secours de Chaule, assiégé par plus de cent mille hommes. Avec une poignée de Portugais, il triomphe de cette multitude. Les Portugais redevenaient dans tout l'Orient ce qu'ils étaient, près de ce chef héroïque. Un seul vaisseau, commandé par Lopès Carasco, se battit pendant trois jours contre la flotte entière du roi d'Achem. Au milieu du combat, on vint dire au fils de Lopès que son père avait été tué. *C'est, dit-il, un brave de moins; il faut vaincre ou mériter de mourir comme lui.* Il prit le commandement du vaisseau, et, traversant en vainqueur toute la flotte ennemie, se rendit devant Malacca. Thomas de Souza venait de faire prisonnière une jeune fille promise depuis peu à un jeune homme qui devait l'épouser. Celui-ci, instruit du malheur de sa fiancée, se rendit près d'elle et voulut partager ses fers. Souza fut témoin

de leur entrevue : ils s'embrassaient et fondaient en larmes. *Je vous affranchis*, dit le Portugais touché, *allez et soyez heureux.*

Tant de courage et de si beaux exemples de vertu méritaient une récompense. Les princes ligués contre les Portugais durent s'incliner encore une fois sous le joug et reconnaître la suprématie du roi de Portugal. Pas une seule des places dont ils avaient entrepris le siège n'était tombée en leurs mains. L'Orient, découragé, rentra dans le calme du désespoir.

Ataïde, revenu en Europe, quand le terme légal de son commandement fut arrivé (1571), fut reçu avec des honneurs extraordinaires. Le roi don Sébastien, qui occupait alors le trône, voulut le conduire lui-même à travers les rues de Lisbonne jusqu'à la cathédrale, pour y rendre grâce à Dieu de tant de victoires remportées sur les ennemis de la foi.

Arrêtée un moment par l'héroïsme d'Ataïde et le retour aux antiques vertus, la décadence de l'empire portugais devint irremédiable après le départ de ce grand homme. Trois ans après, ils étaient réduits à renoncer à Ternate et aux Moluques, et reculaient pour la première fois devant les Asiatiques. Le mal ne fit que s'aggraver pendant les années suivantes ; on dut recourir encore au génie d'Ataïde ; mais ce grand homme ne trouva plus autour de lui les mêmes ressources : l'ennemi était devenu plus ardent, et les Portugais, découragés, amollis, ne retrouvaient plus en eux que de rares étincelles de leur ancienne ardeur. Ataïde ne put que calmer un peu le trouble du pays. Son énergie était toujours la même. Il luttait héroïquement, mais les obstacles se multipliaient sous ses pas, et ses ressources diminuaient de jour en jour, quand il apprit soudain que cette patrie pour laquelle il soutenait tant de luttes avait cessé de s'appartenir.

X.

Le roi don Sébastien. — Prodiges qui signalent la naissance de don Sébastien. — Ses premières années. — Bataille d'Alcazar-Quivir.

On dit que peu de temps avant la naissance de ce prince, comme l'infante dona Juana, sa mère, était seule dans son appartement, une femme inconnue, vêtue de noir, se présenta soudain devant elle, et lui fit comprendre par des signes menaçants que l'heure fatale était arrivée où la gloire du Portugal devait s'éclipser.

On dit encore que le jour même où il naquit, une troupe sinistre d'esprits infernaux apparut et se mit à danser une ronde joyeuse au milieu des flammes, dans la cour même du palais et sous les yeux des serviteurs épouvantés de la jeune princesse.

Don Sébastien était encore fort jeune lorsque son grand-père Jean III mourut en 1557. La régence fut confiée à la reine Catherine, la veuve du feu roi, jusqu'à ce que le prince eut atteint l'âge de quatorze ans. Ses précepteurs lui avaient inspiré une ardente piété. Don Sébastien ne songeait qu'à mettre son bras au service de la religion. Il eût voulu renouveler les croisades. Il conçut bientôt des

projets gigantesques qui effrayèrent tous les hommes sages de son conseil. Mais l'ardeur du prince le rendit sourd à tous les avis, et l'on put prévoir que les présages sinistres qui avaient signalé sa naissance ne tarderaient pas à se réaliser.

On espéra le distraire de ces projets en l'engageant dans les liens du mariage. Mais cette âme fougueuse était toute entière à la pensée de renouveler les exploits des anciens croisés et d'aller sur leurs traces répandre son sang ou planter la croix sur les murs des forteresses occupées par les infidèles ; il refusa de se marier.

Le roi de Maroc Muley-Mohammed étant mort , ses deux fils aînés , Muley-Ahmed et Muley Abd-el-Mélik , se disputèrent sa couronne. Celui-ci l'emporta après une lutte acharnée , et son frère dut quitter le pays. Il s'embarqua avec ses trésors et ses derniers compagnons d'armes , et alla demander un asile et des secours au roi d'Espagne Philippe II. Ce prince lui refusa l'un et l'autre , et Ahmed dut se tourner vers le Portugal , où il reçut un tout autre accueil.

Don Sébastien saisit avidement l'occasion qui lui était offerte de faire la guerre aux infidèles. Sous prétexte d'intervenir dans la querelle en faveur d'A Ahmed , il leva une armée , mais ne put d'abord communiquer son ardeur à ses peuples ; les laboureurs enlevés à la charrue ne marchaient qu'à regret à une guerre qu'ils n'approuvaient pas. Sébastien réunit ainsi environ huit ou neuf mille hommes ; sept mille Espagnols , Allemands et Italiens , se joignirent encore à lui, sans compter une multitude confuse d'hommes, de femmes et même d'enfants , qui suivirent l'armée dans l'espoir de partager le butin. Telle fut l'imprévoyance du prince et de ceux qui s'associèrent à sa fortune, qu'il n'y avait personne dans cette armée qui eût pourvu aux pre-

miers besoins de la vie; on n'avait de vivres que pour quelques jours.

La flotte mit à la voile le 24 juin 1578. Au moment du départ, tandis que retentissaient des salves d'artillerie et des cris de joie, le roi entendit à ses côtés un page chanter la romance mélancolique du roi Rodrigue :

Ayer fuisteis rei de Espana,
Oy non teneis un castillo (1).

On ne s'arrêta pas au présage; mais des signes plus sérieux ne tardèrent pas à se montrer. Le roi avait débarqué et assis son camp près de la ville d'Azillah. Des nuées d'Arabes vinrent escarmoucher. Il se lança sur eux avec une ardeur aveugle, qui donna aux hommes sages une idée peu favorable de ses qualités de général.

Il marcha ensuite vers El-Arasch, et mit le siège devant cette petite ville, située entre l'Oued-el-Makzen et les marais formés par un autre fleuve, l'Oued-el-Loukos, le Lycus des anciens. Mais l'armée arabe se montra bientôt du côté de l'Oued-el-Makzen, et cette vue enflamma le courage de don Sébastien. Sans prévoir que la marée grossirait bientôt le fleuve et lui fermerait la retraite en cas de revers, il franchit aussitôt l'Oued-el-Makzen. L'armée se trouva alors dans une plaine aride. Le soleil, qu'un voile rougeâtre enveloppait à son lever, dardait sur ces hommes couverts de fer des rayons de feu, terribles même pour les Arabes, enveloppés dans leurs burnous blancs.

Cependant Mélik, bien qu'il fût atteint d'une maladie mortelle et qu'il souffrît beaucoup, n'avait rien négligé pour s'assurer le succès. Autant Sébastien avait été imprévoyant, autant le chef maure se montra prudent. Celui-ci

(1) Hier vous étiez roi d'Espagne, aujourd'hui vous n'avez pas un château.

avait rassemblé autour de lui quarante mille cavaliers et dix mille fantassins; mais, malgré sa supériorité numérique, il ne se hâta point de courir au-devant d'une bataille où sa couronne était en jeu. Connaissant le caractère fougueux du roi, il voulut, en lui donnant un libre cours, en lui ménageant même quelques succès, exalter sa confiance et l'attirer en un lieu favorable au déploiement de la nombreuse cavalerie des Africains. Ses troupes eurent ordre de harceler le flanc de l'armée chrétienne, de la fatiguer par des escarmouches incessantes, de la provoquer par leurs attaques, mais de n'accepter pas le combat, de fuir devant elle pour revenir charger de nouveau.

Muley-Ahmed, qui savait que son frère n'avait plus que quelques jours à vivre, et qui connaissait ce genre de guerre et la supériorité qu'elle assurait aux Maures, engagea le roi à ne pas répondre à ces provocations, à se tenir tranquille dans son camp, en attendant que la mort de son adversaire lui livrât le Maroc sans combat. Don Sébastien, cédant à ces sages avis, avait déjà donné l'ordre qu'on différât la bataille, quand on vint l'avertir que les provisions manquaient, et qu'on ne pouvait subsister plus longtemps en pays ennemi. Ébranlé par cet avis, mais retenu aussi par celui d'Ahmed, le roi flottait indécis, quand le comte Aldana, qui commandait dans l'armée une troupe d'aventuriers que Philippe II, roi d'Espagne, avait joints à l'expédition, entra dans la tente de Sébastien, et l'engagea vivement à courir les chances d'une bataille.

Le roi ne pénétra pas les intentions perfides de l'agent de Philippe II; il céda à cette dernière instance, qui répondait à ses vœux les plus chers, et n'hésita plus à donner le signal du combat, quoique l'on fût au milieu du jour et que le soleil fût dans toute sa force. Les chrétiens occupaient une position excellente. Leurs ailes étaient couvertes d'un côté par l'Oued-el-Makzen et de l'autre par de

vastes marais traversés par l'Oued-el-Loukos. Au lieu de demeurer dans ce retranchement naturel, don Sébastien, emporté par son impétuosité, donna l'ordre de marcher à l'ennemi, et s'engagea dans la vaste plaine de sable qui s'ouvrait devant lui, et où la nombreuse cavalerie arabe pouvait se déployer à son aise et l'envelopper de toutes parts.

Il forma de toute son armée un bataillon carré, en avant duquel il mit en batterie trente-six pièces de canon. Il prit le commandement de l'aile gauche, et remit au duc d'Aveiro celui de l'aile droite. L'arrière-garde fut composée des recrues et des valets de l'armée. Un grand désordre régnait dans cette armée, où une jeunesse trop ardente se faisait gloire de mépriser les combinaisons de la stratégie, ne voulait devoir le triomphe qu'à une valeur brillante, et ne voyait dans la bataille qu'une occasion d'accomplir des exploits chevaleresques.

Malade, accablé de douleurs, réduit à se faire transporter dans une litière, Mélik n'en avait pas moins pris les plus sages dispositions. Selon l'usage traditionnel de son pays, aussitôt qu'il vit l'ennemi s'avancer, il déploya sa cavalerie sur les flancs de son infanterie, de manière à envelopper de toutes parts les chrétiens. Il avait porté son artillerie dans un champ de mil, où la hauteur des épis la déroba d'abord à la vue des Portugais ; mais aux premiers pas qu'ils firent, ces canons tonnèrent et allèrent semer la mort dans l'armée chrétienne. L'artillerie portugaise essaya de riposter ; mais, mal servie et non soutenue, elle ne produisit que peu d'effets, et les canonniers ne tardèrent pas à abandonner leurs pièces.

Don Sébastien donna alors le signal du combat, et son armée s'élança tout entière sur l'ennemi, qu'elle heurta avec une telle violence, que l'infanterie maure se vit rompue en un moment. Tout fuyait devant le roi et ses braves

compagnons d'armes, qui, foulant aux pieds de leurs chevaux les fantassins de Mélik ou les poursuivant l'épée dans les reins, pénétrèrent à leur suite dans le camp ennemi et jusqu'à la tente du schérif. Celui-ci saute de la litière où il était déjà en proie aux angoisses de l'agonie ; l'ardeur guerrière ranime en lui un éclair de vie et de force ; il monte à cheval, se montre à ses troupes, dont le courage se ranime à cette vue. Le combat est rétabli ; mais l'effort que venait de faire le chef arabe avait achevé d'épuiser ses forces. Il s'évanouit, et, replacé dans sa litière, il expire en mettant un doigt sur sa bouche.

Ce signe fut compris. Un renégat portugais, Ahmed Talaba, se tenant près de la litière, en écartait de temps à autre les rideaux et penchait la tête comme s'il paraissait recevoir des ordres, qu'il transmettait aussitôt et que l'armée arabe s'empressait d'exécuter ; de sorte que le schérif mort commandait encore à son armée.

Les Portugais l'emportaient néanmoins, et l'infanterie maure fléchissait de nouveau, quand la cavalerie, qui, pendant ce temps, avait opéré son mouvement, replia soudain ses ailes et fondit sur les chrétiens. En ce moment, le cri de *Volte en arrière !* se fit entendre dans leurs rangs, sans qu'on pût savoir qui le poussa. A ce cri, le désordre se mit dans les rangs. Le roi lui-même et le duc d'Aveiro chancelèrent, tandis que le comte de Sa s'écriait :

— Fuir ! fuir ! Mon cheval ne sait pas reculer.

Et il se jeta au milieu des ennemis, où il trouva la mort.

Cependant les deux chefs de l'armée avaient repris courage et retournaient au combat. Le roi avait dit aux siens avant la bataille :

— Si vous me voyez, c'est que je serai à la tête des escadrons ; si vous ne me voyez plus, c'est que je serai parmi les ennemis.

Le succès se déclarait de nouveau pour les chrétiens,

quand le commandant des aventuriers espagnols fut atteint d'une balle à la cuisse, qui le renversa mourant sur le sable, au moment où sa troupe chargeait l'ennemi. L'officier qui commandait en second s'arrêta aussitôt et fit entendre de nouveau le cri sinistre de *Volte en arrière !* Tout fut perdu alors, tout fuit, hors quelques braves qui se firent tuer, et les volontaires allemands qui s'attachèrent aux pas du roi et chargèrent avec lui les Azuagos, qui prétendaient descendre des anciens Goths et combattaient dans les rangs des ennemis de leur race. Ils étaient au nombre d'environ trois mille, qui périrent tous sous les coups furieux du roi et de ses bandes germaniques.

Tout entier à son ardeur belliqueuse, Sébastien oublia les devoirs d'un général et d'un roi, pour remplir celui d'un brave chevalier. Il ne prit aucune mesure pour arrêter la fuite des siens, pour rétablir le combat.

Une nouvelle scène de carnage vint mettre le comble au désordre : les Arabes tournèrent leurs canons contre l'arrière-garde, qui était restée intacte, mais n'était composée que de recrues mal armées. Aux premières décharges, ces pauvres gens se débandèrent et s'enfuirent à travers la plaine, où ils tombèrent presque tous sous le fer des ennemis. Des bandes de pillards étaient descendues des montagnes voisines, aussitôt qu'elles avaient vu l'affaire décidée, et s'étaient ruées sur le camp, où elles se mirent à égorger les femmes et les hommes sans défense qui en faisaient toute la garde. Ces barbares n'épargnèrent que les enfants, qu'ils gardèrent pour les réduire en esclavage et les faire apostasier.

L'armée portugaise, privée de chefs, décimée, ne consistait plus qu'en un certain nombre de corps, dispersés dans la plaine, sans communications l'un avec l'autre ; combattant isolément contre des nuées d'ennemis qui les enveloppaient de toutes parts. Ils ne combattaient plus pour

vaincre, mais pour sauver l'honneur, pour conquérir la palme d'une mort glorieuse. Ils périrent presque tous, rachetant par leur héroïsme ces instants d'hésitation qui avaient amené le désastre.

Le roi, l'épée sanglante à la main, errait à travers les champs de carnage. Son cheval avait été tué; ses braves compagnons étaient tombés l'un après l'autre à ses côtés. Un petit-fils d'Albuquerque le rencontre, met pied à terre et lui offre son cheval, sur lequel il ne pouvait plus se tenir, par suite de ses blessures.

— Allez, dit-il au roi, allez et sauvez-vous; car ma vie n'est rien et la vôtre est tout aujourd'hui!

Le roi monte à cheval, mais, au lieu de fuir, il s'élance de nouveau sur l'ennemi. Il cherchait la mort qui paraissait l'éviter. Des nuées d'Arabes descendaient d'une colline voisine; il allait périr, quand il rencontra le prieur de Crato, qui, percé de coups, ne pouvait plus diriger son cheval, et qui lui montra dans les rangs ennemis une éclaircie qui lui permettait de s'échapper. Mais le roi ne lui répondit pas. Suivi seulement du comte Menzès, qui portait l'étendard royal, il s'avance sur un groupe de combattants. Le comte est renversé de cheval; don Sébastien croit que l'étendard est tombé au pouvoir des Maures; mais don Luiz de Brita s'élance au-devant de lui, la bannière roulée autour du bras :

— Elle est sauvée, sire, s'écrie-t-il; car elle entoure un bras qui sait frapper.

— Embrassons-la, répondit le roi, et mourons.

Tels furent les derniers mots recueillis de sa bouche. Il se jeta au milieu d'une troupe d'Arabes, refusant de se laisser prendre et voulant se faire tuer. Don Christophe de Tavora et le porte-étendard le suivirent. Le premier, arraché de cheval, fut enlevé par les Maures, qui le prenaient pour le roi. Don Sébastien, resté seul sur le lieu du com-

bat, avec Luiz de Brita, frappait si vigoureusement, que les Maures, ignorant à qui ils avaient affaire et ne se souciant pas de s'approcher de lui, le laissèrent aller. Don Brita, dont le cheval avait été tué et qui était tombé au pouvoir des Marocains, vit le roi quittant le champ de bataille sans être poursuivi.

Muley-Ahmed, le chef maure qui avait provoqué l'expédition, et dont les conseils avaient été méprisés, voyant que le désastre était irremédiable, prit la fuite avec sept cents de ses partisans. Il voulait gagner Azillah, mais, surpris par la marée montante pendant qu'il passait le gué de l'Oued-el-Makzen, il périt misérablement dans les eaux, sous les yeux de ses compagnons. C'était le troisième roi qui mourait sur ce fatal champ de bataille; car Sébastien était mort peu auparavant.

Le lendemain, l'un de ses pages, don Resende, prisonnier des Maures, crut reconnaître le corps de ce malheureux prince au milieu d'une multitude de cadavres nus et dépouillés de leurs vêtements, qui jonchaient ce sol funèbre. Il en fit part à ses compagnons de captivité, et ils convinrent d'envoyer l'un d'eux au schérif Ahmed, qui avait succédé à Muley-Mélik, pour l'engager à ne pas laisser ces royales dépouilles sans sépulture.

Mélik ordonna qu'on les lui amenât. Les chrétiens relevèrent donc ce corps, lui mirent quelques vêtements dont ils se dépouillèrent eux-mêmes, le placèrent sur un cheval, et le portèrent devant la tente du schérif, en versant beaucoup de larmes, et en rendant tous les honneurs qu'ils pouvaient à ces restes inanimés d'un si vaillant chevalier. Le schérif demanda aux gentilshommes présents s'ils reconnaissaient ce corps pour celui de leur roi; et comme ils répondirent affirmativement, autant du moins que leurs sanglots le permettaient, le schérif leur dit qu'ils eussent à racheter le corps de leur roi, s'ils voulaient qu'on le leur

livrât. Ils répondirent qu'ils le feraient, et que le schérif n'avait qu'à fixer la somme qu'il voulait pour la rançon de ce corps, et l'envoyer chercher au premier établissement des chrétiens, au moyen d'un messenger muni de leurs lettres. Mais le schérif ne voulait, par ces questions, que s'assurer que ce corps était bien celui du roi. N'ayant plus de doute à cet égard après cette réponse, il ordonna que cette dépouille mortelle fût recueillie et déposée honorablement dans un cercueil, autour duquel veilleraient quelques-uns des gentilshommes captifs.

Ainsi finit la bataille des trois rois. Cette journée désastreuse termina tristement l'ère des grandeurs pour le Portugal, qui ne se releva jamais de cette catastrophe.

Quand la nouvelle de cette défaite se répandit dans Lisbonne et dans le royaume, il sembla aux habitants que la patrie elle-même fût tombée sur le champ de bataille d'Alcaçar-Quivir. Tous comprirent que l'heure d'une décadence rapide, irremédiable, était venue pour le pays. Ce n'était pas seulement la perte de tant de vaillants soldats qui faisait la gravité du mal. Le roi, en mourant sans postérité, livrait son royaume aux prétentions rivales de plusieurs héritiers, parmi lesquels le Portugal voyait avec effroi se ranger son puissant et redoutable voisin, le roi Philippe II, le maître de cet immense empire d'Espagne, si vaste, qu'il y en avait toujours quelque partie éclairée par le soleil, et qu'il pouvait dire avec orgueil que cet astre ne se couchait pas sur ses terres. La guerre civile d'abord, et la servitude ensuite, telle était la sombre perspective des Portugais. Aussi leurs sentiments se résument-ils dans cette parole amère de leur grand poète, de Camoëns, qui, apprenant sur son lit de mort la cruelle blessure que sa patrie venait de recevoir, s'écria, heureux de ne pas lui survivre : *Au moins je meurs avec elle !*

XI.

Luiz de Camoëns.

Luiz de Camoëns naquit vers la fin de 1524, l'année même où mourut Vasco de Gama. Lisbonne, Santarem et Coïmbre se disputent l'honneur d'avoir vu naître dans leurs murs l'Homère portugais. Sa famille, originaire de la Galice, était noble, mais pauvre, ayant vu ses biens confisqués après la bataille d'Aljubarrota, où elle avait pris le parti de dona Béatrix, contre Jean I^{er}. Cette pauvreté le suivit toute sa vie, malgré son rare génie et ses efforts incessants pour triompher des rigueurs de sa destinée.

Il suivit les cours de l'Université de Coïmbre, l'une des plus célèbres de l'époque, et parcourut, dans son ardeur de savoir, tout le cercle des connaissances humaines. Dans l'une des salles de cours, il put voir sur la base d'une vieille statue de la Sagesse cette mélancolique devise, qui lui disait la triste vie qui l'attendait :

Amice, sequere me, et non dimittam te.

Disce vivere in servitute et mori in paupertate (1).

(1) Ami, suis-moi, je ne t'éloignerai pas de moi. Apprends à vivre dans la servitude et à mourir dans la pauvreté.

Ses études terminées, Camoëns revint à Lisbonne , où il passa plusieurs années assez heureuses, cultivant avec succès la poésie, qui lui ouvrit les plus nobles maisons. Mais ayant osé adresser ses hommages poétiques à la fille d'un grand seigneur, celui-ci, irrité de ce qu'un si petit gentilhomme osât aspirer à la main de sa fille, fit exiler le poète, pour prévenir les effets d'une tendresse si séduisante.

L'absence ne lui fit pas oublier celle qui avait été la cause de sa disgrâce; mais les leçons du malheur ne furent point stériles pour lui : elles ouvrirent son cœur à des pensées plus graves, à des sentiments plus nobles. Ce fut en effet pendant ces années d'exil qu'il conçut le plan du poëme qui a transmis son nom à la postérité.

Pénétré d'admiration pour les hardis navigateurs qui avaient découvert tant de pays et soumis tant de royaumes au sceptre de son pays, il conçut la pensée de célébrer leurs exploits, d'écrire l'épopée des découvertes portugaises, de chanter la gloire de ceux qui les avaient accomplies, favorisées ou déferdées. Tel est le sujet des *Lusiades*; telle fut la pensée de Camoëns en composant ce beau poëme, chef-d'œuvre immortel de la littérature portugaise.

De retour à Lisbonne après deux années d'exil, Camoëns n'y fit pas un long séjour. Il voulut s'associer aux exploits de ses compatriotes et se donner le spectacle de ces expéditions qu'il célébrait dans ses vers. Il partit pour l'Afrique; il se rendit à Ceuta, qui était alors comme une sorte d'école où les jeunes gens apprenaient l'art de la guerre et trouvaient en même temps mille occasions de se distinguer. Camoëns était brave : le courage était d'ailleurs une qualité commune en Portugal. Il prit part vaillamment à plusieurs expéditions, et, comme il dit, *Mars lui fit goûter ses fruits amers*. Il perdit l'œil droit dans un combat

livré aux Maures sous les murs de Ceuta. Cet accident le ramena à Lisbonne, après deux ans de séjour en Afrique ; mais la fortune ne lui fut pas plus favorable qu'elle ne l'avait été jusqu'alors.

Espérant être plus heureux dans ces lointaines colonies où tant de Portugais avaient fait une brillante fortune, il s'embarqua pour l'Inde en 1553. On dit qu'en sortant du Tage, il répéta ce mot de Scipion : *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os*. Arrivé au Malabar vers la fin de septembre, il en repartit au bout de deux mois, et prit part à l'expédition que le gouverneur don Alphonso de Norunha fit contre l'île de Chembé. L'année suivante il s'embarqua sur l'un des bâtiments d'une escadre envoyée à la poursuite de Safar, pirate redoutable, dont les vaisseaux infestaient les mers de l'Inde et causaient de grands préjudices au commerce portugais. Le pirate ne parut point ; l'escadre l'attendit en vain le long du cap Guardafui, où il avait coutume d'exercer son brigandage. Le poète passa plusieurs mois en vue de ce rivage nu et désert ; il charma les ennuis de ce triste séjour en ranimant dans son âme le souvenir des passions et des plaisirs d'autrefois, de ces premiers temps passés en de si doux loisirs sur les bords du Tage, dans l'ivresse d'un cœur de vingt ans. *Oh ! s'écriait-il, qui m'emportera au milieu des fleurs de ma jeunesse ?*

Après avoir hiverné à Mascate, Camoëns retourna à Goa, où il vit bientôt arriver, en qualité de vice-roi des Indes, don Francisco Barreto, dont il ne tarda pas à se faire un ennemi implacable. Les vices dont la capitale des Indes portugaises, *la ville d'or*, lui offrait partout le spectacle, ce mélange d'opulence et de vénalité, d'orgueil et de bassesse qu'il y remarqua, excitèrent sa verve satirique. Il publia un poëme intitulé : *Disparates na India*, ou *Folies des Européens dans les Indes*. Ce poëme fut la principale cause des malheurs de Camoëns. Don Barreto en fut blessé

et ne le pardonna jamais au poëte. Il le força de quitter Goa, et l'envoya en exil aux Moluques, à douze cents lieues au delà de cette ville.

Camoëns y demeura trois ans, sans autre adoucissement à ses peines que les plaintes harmonieuses qu'elles lui arrachaient. Au bout de ce temps, on l'envoya occuper à Macao le poste de curateur des successions. Il passa dans cette ville des jours moins agités qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Sa vie y fut calme et solitaire. On y montre encore les rochers de granit qu'il se plaisait à gravir chaque jour, pour aller se réfugier dans la caverne de Parana, d'où il contemplait l'océan qui grondait à ses pieds, et dont le spectacle parlait à son cœur.

Il apprit enfin que Constantin de Bragance avait succédé à Barreto dans la vice-royauté de l'Inde. Don Constantin avait été le protecteur et presque l'ami de sa jeunesse. Il pensa retrouver la faveur dont il avait joui autrefois près de ce seigneur, et s'empressa de quitter Macao, le cœur plein d'espérance et de joie. Il allait revoir ses anciens compagnons d'armes et jouir au milieu d'eux d'une fortune acquise par son travail, au prix de tant de périls. Beaux rêves, qu'une triste réalité devait bientôt dissiper ! Surpris par une tempête dans le golfe de Siam, le vaisseau qu'il montait fut jeté sur des écueils, où il se brisa. Le petit trésor du poëte fut englouti par les flots ; il se sauva, n'emportant que ses *Lusiades*. Il comprit que dans cette lutte acharnée contre la fortune, il était vaincu ; mais il ne se livra point à un lâche désespoir. Ferme et résigné, plein de confiance dans le jugement de l'équitable postérité, il attendit la gloire qui devait le venger un jour de l'oubli de ses contemporains. La vue de ce beau fleuve qui porte ses eaux à la mer de Siam, et sur les bords duquel la tempête l'avait jeté, inspira son génie, et, paraphrasant le psaume où les Juifs, exilés à Babylone, charment par leurs chants

mélancoliques les tristesses de l'exil, il célébra les rives qui lui donnèrent un asile contre la fureur des flots, et prédit sa gloire tardive et les regrets amers que se préparait un pays qui méconnaissait le plus illustre de ses enfants.

Un esclave javanais, Antonio, dont sa fidélité et son dévouement pour le Camoëns devaient associer le nom à celui du poëte, s'étant sauvé avec lui, partagea ses souffrances et commença dès lors cette communauté de périls et de misères que la mort seule devait rompre un jour.

Ils purent enfin, après quelques mois de séjour sur les bords du Médom, trouver un navire qui les ramenât dans l'Inde. Camoëns reçut du vice-roi don Constantin l'accueil qu'il en avait espéré; mais cette protection devait lui échapper bientôt. Don Constantin fut rappelé, et le comte Coutinha lui succéda. Les ennemis que le poëte s'était faits cinq ans auparavant par la publication des *Disparates* trouvèrent le moyen d'indisposer contre lui le nouveau vice-roi. Camoëns fut jeté dans les fers et languit plusieurs mois dans une horrible prison, mêlé avec les criminels, n'ayant pour subsister que les dons de la charité privée, à laquelle l'administration laissait le soin de nourrir ses prisonniers. Son innocence fut enfin reconnue; mais sa captivité ne cessa pas aussitôt. Un riche seigneur, parent du vice-roi, lui réclama le paiement d'une ancienne dette de peu de valeur. Camoëns, ne pouvant le satisfaire, s'adressa au vice-roi et fit appel à sa justice et à sa générosité. Sa voix fut entendue, et les portes de son cachot s'ouvrirent enfin pour lui.

Rendu à la liberté, il reprit la vie active et aventureuse qu'il aimait, et prit part à plusieurs expéditions militaires. Il voyagea, visitant successivement les principales villes de l'Orient et les îles de la mer des Indes, et revenant passer l'hiver à Goa, dont le séjour lui plaisait. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi pour lui. Cependant un grand

changement s'opérait dans son caractère. Le souvenir de la patrie absente lui revint à la mémoire ; il devint triste , il soupira en pensant au Tage et aux belles campagnes de Lisbonne. Le *mal du pays*, l'amère nostalgie le prit , et ne lui laissa plus d'autre sentiment que le désir ardent de revoir la terre natale. Comment faire ce grand voyage ? Les liens de la pauvreté l'attachaient au rivage de l'Inde. La vie qu'il avait menée jusque-là lui offrit des ressources inespérées ; et ce fut d'un parent de son ennemi, Barreto, qu'elles lui vinrent d'abord.

Ce seigneur, qui avait été nommé gouverneur des établissements portugais dans le canal de Mozambique , offrit au poète de le suivre dans sa nouvelle résidence. Camoëns, ne voyant dans ce changement de séjour qu'une occasion de se rapprocher de Lisbonne , s'empessa d'accepter cette offre. Il accompagna donc ce seigneur à Sofala, qui était la capitale de son gouvernement. Mais il eut bientôt lieu de regretter cette résolution. L'inconstant Barreto le disgracia, et Camoëns, privé de toutes ressources, *fut réduit à se nourrir de la pitié de ses amis*, jusqu'au jour où quelques gentilshommes, retournant de l'Inde en Europe, le virent en passant à Sofala, eurent compassion de sa misère et lui offrirent le passage sur leur bâtiment. Le malheureux n'avait plus de linge , et le gouverneur de Mozambique réclamait une petite somme d'argent qu'il lui avait prêtée. Un ancien ami de Camoëns, *son matelot*, Diégo de Conto, fit une quête et obtint de quelques âmes charitables l'argent que réclamait Barreto pour prix de la liberté du poète , et le linge nécessaire pour un si grand voyage. Mais ni les mauvais traitements dont Barreto l'accabla, ni les souffrances qu'il eut à endurer sur cette côte sauvage , ni cette effrayante misère, ne purent troubler le calme de Camoëns et sa confiance en Dieu. Sa grande âme était au-dessus de ces épreuves, et, dans ces jours cruels, il ne cessait de

travailler à ses *Lusiades*, et d'élever le monument immortel dont la gloire devait le venger un jour de ses persécuteurs.

Une nouvelle douleur l'attendait au terme de ce voyage entrepris sous d'aussi tristes auspices. Hector de Sylveira mourut en vue des côtes de Portugal, et Camoëns vit s'éteindre en lui ses dernières espérances, le seul homme dont l'amitié ne lui eût jamais fait défaut, ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune.

Un spectacle plus triste encore s'offrit à ses yeux dans Lisbonne. La peste sévissait depuis plusieurs mois dans cette grande ville, et emportait jusqu'à six cents personnes par jour. Soixante-dix mille habitants en avaient été victimes. Cette patrie qu'il avait tant souhaité de revoir, et où il n'était rentré qu'au prix de tant de souffrances, il la retrouvait frappée de terreur, en proie à la plus horrible désolation. Lui-même y revenait pauvre, mais fier, et rapportant à son pays la consolation la plus précieuse, l'œuvre qui devait non-seulement immortaliser le nom du poète, mais encore révéler au monde étonné, raconter aux générations futures les exploits d'Albuquerque et de ses héroïques compagnons, dont le souvenir s'effaçait déjà dans la mémoire d'un peuple succombant sous l'excès de ses maux.

Aussi, lorsque les *Lusiades* parurent enfin en 1572, deux ans après le retour de Camoëns, l'apparition de ce merveilleux poème fut saluée par des transports d'enthousiasme. Il sembla que la nation entière fût ressuscitée à la voix du poète, en entendant, au milieu des misères qui accablaient la génération actuelle, le récit des actions prodigieuses de ses pères; en voyant se dérouler sous ses yeux le magnifique spectacle de cette vie ardente, de ces batailles de géants, de ces armées innombrables vaincues, de ces vastes empires conquis par quelques centaines d'aventuriers. Cette gloire splendide, éblouissante, du passé,

qui contrastait si étrangement avec les misères du présent, ranima pour un moment les cœurs abattus. L'œuvre de Camoëns devint populaire en naissant; sa renommée devint subitement européenne. Les chants du poète allèrent au fond de l'Asie soutenir le courage ébranlé des derniers défenseurs de la grandeur portugaise. Le Tasse adressa à l'auteur des *Lusiades* l'un de ses plus beaux sonnets. Comme le jeune Thucydide entendant Hérodote raconter à la Grèce étonnée les grandes choses faites par les vainqueurs de Marathon et de Platée, le poète de Ferrare, saisi d'une noble émulation, voulut égaler la gloire du poète portugais. Cinq ans après parut la *Jérusalem délivrée*.

Pour être devenu la consolation et l'orgueil de son pays, Camoëns n'était pas cependant délivré des étreintes de la pauvreté. On s'assemblait, on s'arrêtait pour le regarder passer dans les rues de Lisbonne, appuyé sur une béquille et se rendant presque chaque jour, chargé d'ans et d'infirmités, au couvent de Santo-Domingo, où il allait entendre des leçons de théologie, assis au milieu des jeunes étudiants, comme s'il eût été lui-même écolier. Ces leçons étaient sa seule distraction. Il ne vivait plus guère que des aumônes que son fidèle Antonio sollicitait le soir de la pitié des passants. Le roi don Sébastien lui avait, à la vérité, accordé une modique pension. Mais ce secours précaire lui était disputé par l'avidité des courtisans et n'arrivait guère aux mains du vieux poète.

— Je voudrais, disait souvent Camoëns, je voudrais que le roi commuât ses quinze mille reis en quinze mille coups d'étrivière à donner aux ministres dont ce paiement dépendrait.

Une mulâtresse, nommée Barbe, qui tenait une petite auberge, lui donnait parfois un peu d'argent ou un plat des mets qu'elle vendait.

Au sein de cette misère lamentable, Camoëns avait con-

servé des relations avec les personnages les plus éminents du royaume ; mais la pensée ne vint à aucun d'eux de tendre une main secourable à l'illustre mendiant. L'un de ces grands lui demanda un jour une traduction en vers des sept Psaumes de la Pénitence. Camoëns se mit à l'œuvre ; mais l'œuvre marcha lentement , et le gentilhomme s'en plaignit , rappelant au poète la facilité avec laquelle il avait composé ses poèmes.

— Seigneur, lui répondit Camoëns , quand je les écrivais , j'étais jeune et j'avais le nécessaire ; maintenant il me manque ; et là est mon Antonio , qui me demande quatre maravédis pour acheter du charbon , sans que je puisse les lui donner.

« Et de là j'infère , continue l'historien de Camoëns, que ce cavalier, comme les autres, serrait la bourse pour quatre maravédis, et ouvrait la bouche pour demander les sept Psaumes traduits en vers. »

L'esclave javanais Antonio succomba le premier à ces épreuves. Camoëns comprit que sa dernière heure approchait. Ses infirmités s'étant aggravées, il changea le misérable grabat où il languissait depuis neuf ans contre un lit d'hôpital, où il attendit que Dieu vînt le délivrer. Cependant il n'oubliait pas l'ingrate patrie qu'il avait si bien chantée ; et , tandis que Sébastien se disposait à accomplir ses malheureuses destinées, il se préparait, lui, à célébrer la conquête du Maroc. Glacé par l'âge et par la souffrance, son génie se réchauffait tout à coup à la lueur de la gloire nationale.

— Oui, dit-il, c'est à la patrie que je consacre ma lyre. On ne me verra pas demander à la fortune le prix de mes travaux. J'ose l'attendre de la postérité. « Honneur, dirait-elle, à celui qui chanta le berceau de ses pères ! » Écoutez, le nom portugais va retentir dans mes chants.

C'est à ce moment même que la nouvelle de la défaite

d'Alcaçar-Quivir se répandit dans Lisbonne. Il leva aussitôt les yeux au ciel, comme pour remercier Dieu de sa fin prochaine, et s'écria :

— Au moins je meurs avec elle !

« Quelle chose plus déplorable, dit un contemporain, cité par M. F. Denis, quelle chose plus déplorable que de voir un si grand génie si mal récompensé ! Je l'ai vu mourir dans un hôpital, à Lisbonne, sans avoir un drap dont il pût se couvrir, lui qui avait triomphé dans les Indes orientales et qui avait fait cinq mille cinq cents lieues sur mer !... Quel puissant avis pour ceux qui, de jour et de nuit, se lassent à étudier sans profit, semblables à l'araignée qui ourdit sa toile pour y prendre des mouches ! »

Enseveli d'abord dans une tombe vulgaire, où rien ne le faisait reconnaître, son corps en fut retiré au bout de seize ans par un gentilhomme qui le fit déposer dans le chœur d'un couvent de Franciscains et grava ces mots sur la pierre qui recouvrait les restes de l'auteur des *Lusiades* :

CI-GIT

LOUIS DE CAMOENS,

PRINCE DES POETES DE SON TEMPS.

IL VÉCUT PAUVRE ET MISÉRABLEMENT, ET MOURUT DE MÊME,

ANNÉE MDLXXIX.

XII.

Conspiration du duc de Bragance.

Don Sébastien ni le cardinal don Henri, son grand-oncle, qui lui succéda, ne laissant d'héritiers directs, un grand nombre de prétendants se présentèrent pour recueillir leur succession vacante. Les principaux étaient Philippe II, roi d'Espagne, fils de la fille aînée du roi Manoël le Fortuné; don Antonio, grand-prieur de Crato, qui descendait du second fils de ce même prince, et enfin don Jacques de Bragance, marié à une fille de ce même roi.

On vit bien que cette grande succession regardait principalement le roi d'Espagne et la duchesse de Bragance. Cette duchesse était aimée; son mari sortait, quoique en ligne indirecte, des rois de Portugal; et elle prétendait à la couronne de son chef, parce qu'elle était Portugaise, et que les lois du royaume en excluaient les princes étran-

gers. Philippe convenait d'un principe qui repoussait la plupart des autres prétendants, mais il ne pensait pas qu'un roi d'Espagne pût être étranger en Portugal. Ils avaient l'un et l'autre leurs partisans. Le cardinal-roi avait décidé qu'à sa mort une junta réglerait toutes ces prétentions.

Mais Philippe n'ignorait pas que de si grands intérêts ne se terminent pas par l'avis des jurisconsultes, et, don Henri étant mort en 1580, il fit entrer en Portugal une puissante armée, commandée par le fameux duc d'Albe, qui décida l'affaire en sa faveur. Le grand-prieur de Crato essaya seul de tenir tête aux Castillans ; il s'était fait proclamer roi et avait levé quelques troupes ; mais le duc d'Albe les tailla en pièces ; tout plia devant ce grand capitaine. Philippe fut reconnu pour le souverain légitime ; il prit possession du royaume comme petit-neveu et héritier du roi défunt, bien que le droit de conquête lui parût le plus sûr ; ce fut au moins celui qui régla sa conduite et celle de ses successeurs, Philippe III et Philippe IV.

Cependant don Antonio de Crato, réfugié en France, avait obtenu un secours considérable par le crédit de la reine Catherine de Médicis, qui avait aussi des prétentions à la couronne de Portugal. Le grand-prieur avait flatté ces prétentions en promettant une partie du royaume qu'il espérait recouvrer, au moins les îles Açores, où il avait un grand parti. On lui donna soixante vaisseaux et environ six mille hommes, pour la plupart huguenots, qu'on était bien aise d'employer au loin et qui l'étaient davantage d'aller combattre les Espagnols. Ils s'emparèrent d'abord d'une des îles Açores, mais bientôt la flotte d'Espagne parut (1583) ; elle était supérieure en tout à celle des Français, par la grandeur des vaisseaux, par le nombre des troupes.

Cette bataille navale fut la première qui se donna dans cette partie du monde. Les Espagnols vainquirent et abu-

sèrent de leur victoire ; ils firent mourir presque tous les prisonniers français par la main du bourreau, sous prétexte que la guerre n'étant point déclarée entre l'Espagne et la France, ils devaient les traiter comme des pirates. Don Antonio, heureux d'échapper par la fuite, alla en France, où il mourut dans la pauvreté.

Le comte-duc d'Olivarès, qui gouverna l'Espagne au nom de Philippe IV, sachant bien que la domination castillane serait toujours odieuse aux Portugais, ne négligea aucun moyen de les affaiblir par d'incessantes levées d'hommes et d'argent. Mais cette politique, qui aurait pu réussir, maintenue dans une certaine mesure, eut un effet tout contraire, ayant été poussée trop loin. Quand les Portugais n'eurent plus rien à perdre, ne pouvant espérer de fin ni d'adoucissement à leurs misères que dans les changements de l'État, ils songèrent à secouer le joug d'une domination qui leur avait toujours paru injuste, et qui devenait tyrannique et insupportable.

Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, gouvernait alors le Portugal en qualité de vice-reine ; mais ce n'était qu'un titre éclatant, et la réalité du pouvoir était aux mains de Michel Vasconcellos, Portugais, qui faisait les fonctions de secrétaire d'État auprès de la vice-reine, et qui s'était fait l'instrument de la tyrannie du comte-duc. Il s'attachait à diviser les grands du royaume, étant persuadé que tant que les chefs des premières maisons du pays seraient occupés à satisfaire leurs haines et leurs vengeances particulières, ils ne songeraient jamais à rien entreprendre contre le gouvernement présent.

Il n'y avait, dans tout le Portugal, que le duc de Bragance qui pût donner quelque inquiétude aux Espagnols. Ce prince les haïssait, mais non jusqu'à se donner beaucoup de mal pour se venger de leur injustice. Il était immensément riche, possédant près du tiers des terres du

royaume, et, bien que son père, le duc Théodore, eût essayé de lui inspirer de l'ambition, il était peu disposé à hasarder mal à propos, pour une couronne fort incertaine, une vie agréable et opulente. Cependant la plus habile politique n'eût pu lui faire tenir une conduite plus sage. Il ne se mêlait d'aucune affaire, et ne paraissait occupé que de plaisirs et de chasse. Une telle conduite devait calmer tous les soupçons ; mais une affaire qui arriva en 1639, et dans laquelle il n'eut aucune part, fit changer de sentiments à son égard et fit comprendre aux Espagnols le danger de laisser un tel homme dans un royaume nouvellement conquis. Le peuple d'Evora, réduit au désespoir par le poids des impôts, se souleva, et, dans la chaleur de la sédition, quelques vœux se manifestèrent pour le duc de Bragance.

Olivarès résolut en conséquence d'éloigner ce prince du Portugal, afin de pouvoir s'emparer de lui sans danger. Il lui offrit le gouvernement de Milan, que le duc refusa, sous le prétexte qu'il n'avait ni assez de santé ni assez de connaissance des affaires d'Italie pour se charger d'un tel emploi. Le ministre fit semblant d'entrer dans ces raisons ; mais il chercha un nouveau moyen de l'attirer à la cour. Le voyage que le roi devait faire en Catalogne pour punir la révolte de cette province lui servit de prétexte pour engager le duc à venir, à la tête de la noblesse portugaise, se joindre aux troupes de Castille, dans une expédition qui ne pouvait être que glorieuse. Le duc, se défiant des intentions du ministre, s'excusa en disant qu'il n'était pas en ce moment en état de faire la grande dépense que son rang et sa naissance l'obligeaient de faire.

Ces refus réitérés commencèrent à alarmer le ministre et à lui faire comprendre la nécessité de se rendre maître de la personne de ce prince. Mais comme il était dangereux d'employer la force ouverte, à cause de l'affection des Portugais pour la maison de Bragance, il résolut de l'éblouir à

force de caresses et d'endormir sa vigilance par les signes d'une amitié sincère et d'une confiance parfaite.

La France et l'Espagne étaient en guerre , et une flotte française avait paru sur les côtes de Portugal. Il fallait dans ce royaume un général pour commander les troupes destinées à le défendre en cas d'un débarquement de l'ennemi. Le ministre en envoya la commission au duc de Bragance, en accompagnant cette faveur de paroles si obligeantes et en le revêtant d'une autorité si absolue sur tout le royaume, pour mettre les villes en état de défense, disposer des garnisons et des vaisseaux , qu'il semblait par une confiance aveugle lui livrer le royaume. Il envoyait cependant un ordre secret à don Lopez Ozoria , qui commandait la flotte d'Espagne, d'entrer dans les ports où il apprendrait que serait le duc, comme si le mauvais temps l'eût obligé d'y relâcher, de l'attirer ensuite sur ses vaisseaux en lui donnant quelque fête, et de l'enlever aussitôt en Espagne. Mais la Providence en ordonna autrement. Une violente tempête surprit l'amiral espagnol, détruisit une partie de ses vaisseaux et dispersa le reste.

Le ministre ne se découragea point ; il écrivit au duc de Bragance pour l'engager à visiter les places fortes et les ports du royaume que la destruction de la flotte exposait aux attaques des Français par mer ; il lui envoya en même temps une somme de 40,000 ducats pour lever de nouvelles troupes, s'il en était besoin, et fournir aux frais de son voyage. En même temps, les gouverneurs des forteresses, qui étaient presque tous Espagnols, recevaient l'ordre secret de s'assurer de la personne du duc de Bragance, s'ils en trouvaient l'occasion , et de l'envoyer en Espagne. Mais le duc se présenta partout si bien accompagné, qu'il ôta aux gouverneurs espagnols toute espérance de se rendre maîtres de sa personne. Il parcourut le royaume à la faveur de son nouvel emploi, se faisant partout des amis par sa

douceur, sa bonté et sa générosité. Ses partisans ne négligeaient rien, de leur côté, pour préparer son élévation. Pinto-Ribeiro, intendant de sa maison, était celui de tous qui s'en occupait le plus efficacement. Il provoqua une réunion de prélats et des principaux gentilshommes du royaume. Michel d'Almeida, archevêque de Lisbonne, vieillard vénérable, qui avait acquis une influence extraordinaire par son mérite et par son dévouement connu au pays, prit la parole dans cette assemblée et lui présenta toutes les souffrances que les Espagnols avaient fait éprouver au royaume. Il n'était guère de famille noble dont ils n'eussent fait périr quelque membre. Philippe II avait fait mourir plus de deux mille prêtres et religieux, et ses successeurs n'étaient guère plus humains ; les peuples étaient accablés d'impôts, les campagnes privées de laboureurs, et les villes d'habitants, par les soldats qu'on prenait de force pour les envoyer en Catalogne. L'archevêque termina son discours en montrant aux nobles assemblés que le choix du gouvernement ne pouvait être arbitraire pour eux ; que tout le monde savait que la couronne appartenait au duc de Bragance, et qu'il fallait ou se déterminer à le reconnaître pour leur roi, ou se résigner à subir pour jamais la dure domination de l'Espagne.

Les membres de l'assemblée n'eurent pas de peine à se décider. La plupart d'entre eux souhaitaient intérieurement d'avoir le duc de Bragance pour roi, et les paroles de l'archevêque ne firent que les confirmer dans ces dispositions, tandis qu'elles ramenaient à cette opinion ceux qui étaient venus dans d'autres sentiments.

Sur l'avis secret de Pinto, le duc se rendit au château d'Almada, qui est situé sur le Tage, en face de Lisbonne. Il entra dans cette ville comme s'il y fût arrivé naturellement dans le cours des visites qu'il faisait de toutes les places fortes du royaume. On l'accueillit avec des trans-

ports de joie ; il semblait qu'il ne manquât ce jour-là qu'un héraut au peuple pour le proclamer roi , ou à lui-même assez de résolution pour oser mettre la couronne sur sa tête. La nuit suivante, l'archevêque et deux autres seigneurs de la conjuration furent le trouver en secret pour le déterminer à rompre ouvertement avec l'Espagne et lui offrir leur concours pour délivrer le pays d'un esclavage et d'une tyrannie insupportables. Mais le duc n'osa prendre encore une telle résolution , et , après avoir fait bon accueil aux nobles délégués de l'assemblée , il les congédia , et s'en retourna , plein de trouble et d'inquiétude , à son château de Villaviciosa.

Il n'y fut pas plus tôt arrivé , qu'il communiqua à la duchesse sa femme les propositions qu'on lui avait faites. Cette princesse était Espagnole ; mais , née avec une forte inclination pour tout ce qui paraissait grand et glorieux , elle avait pris toutes les manières du Portugal avec tant de facilité , qu'elle semblait être née à Lisbonne. Son instruction , sa prudence , la sûreté de son jugement , lui avaient concilié la confiance de son mari , qui n'entreprenait jamais rien sans la consulter. Il lui découvrit donc le plan de la conjuration , les noms des conjurés , et ce qui s'était passé à Lisbonne et au château d'Almada. Il lui dit qu'à la nouvelle de l'expédition de Catalogne , il avait prévu que la noblesse se révolterait plutôt que de sortir du royaume , et qu'il était à craindre qu'à son refus , elle ne portât ses vues et ses suffrages sur un autre chef. Il ajouta que si la perspective d'une couronne flattait son esprit , la grandeur du péril l'effrayait.

La duchesse , le voyant ainsi indécis , lui demanda ce qu'il ferait , si le Portugal se tournait en république , et quel parti il prendrait entre ce nouveau gouvernement et le roi d'Espagne.

Le duc répondit qu'il serait toute sa vie inviolablement attaché aux intérêts de sa patrie.

— Votre résolution , lui dit alors la duchesse, me fournit la réponse que je dois vous faire , et que vous deviez même faire aux députés de la noblesse ; et puisque vous voulez bien vous exposer aux plus grands dangers en qualité de sujet de la république , il est plus avantageux et il vous sera plus glorieux de tenter la fortune pour une couronne qui vous appartient , et que le peuple et la noblesse veulent vous mettre sur la tête.

Elle ajouta ensuite tout ce qui lui parut propre à faire de l'impression sur l'esprit du prince , et parla avec tant de force et de raison , qu'elle le détermina entièrement. Il fut convenu entre eux , cependant , qu'il ne paraîtrait dans cette affaire qu'au moment de l'exécution.

Cependant la cour n'était pas sans inquiétude. L'accueil fait au prince par le peuple de Lisbonne avait fait impression sur Olivarès. Il eut avis que des assemblées secrètes se tenaient dans la capitale ; et certains bruits , qui pour l'ordinaire marchent sourdement à la tête des grands événements , augmentaient fort son inquiétude. Il résolut d'enlever aux mécontents le seul chef qui fût à craindre. Il envoya donc un courrier au duc de Bragance , pour lui mander que le roi voulait être instruit par sa bouche de l'état des places du royaume , et l'inviter à se rendre au plus tôt à la cour.

Le duc , voyant qu'on en voulait à sa liberté et peut-être à sa vie , comprenait que le moment était venu de se prononcer , et qu'il fallait choisir entre la couronne et la mort. Mais une résolution aussi énergique lui coûtait à prendre. Pour gagner du temps , il fit annoncer son arrivée prochaine à Madrid , envoya son intendant , qui loua un hôtel et fit ouvertement tous les préparatifs nécessaires pour recevoir grandement son maître. Les conjurés étaient

avertis cependant et s'efforçaient, d'accord avec la duchesse, de lui inspirer la résolution et la confiance dont il avait besoin. Un nouvel ordre, plus pressant encore, appela le duc à Madrid ; il n'était plus possible de différer davantage sans se rendre suspect avec justice. Il fut décidé qu'on agirait, et les conjurés, qui étaient au nombre de plusieurs centaines, convinrent du plan, du jour et de l'heure de l'exécution. Plusieurs femmes même voulurent avoir part à la gloire de cette entreprise. L'histoire a conservé la mémoire de dona Philippa de Villenès, qui arma de ses propres mains ses deux fils, en leur disant : « Allez, mes enfants, éteindre la tyrannie et nous venger de nos ennemis ; et soyez sûrs que si le succès ne répond pas à nos espérances, votre mère ne survivra pas un moment au malheur de tant de gens de bien. »

Quand tout le monde fut armé, les conjurés se rendirent au palais par différents chemins, afin de mieux cacher leur nombre et les armes qu'ils portaient. Ils se partagèrent en quatre bandes, comme on en était convenu, attendant avec bien de l'impatience que huit heures sonnassent ; ce qui était le moment marqué pour l'exécution. Jamais le temps ne leur avait paru si long. La crainte qu'on ne s'aperçût de leur grand nombre, et que l'heure extraordinaire où ils paraissaient au palais ne fît soupçonner au secrétaire quelque chose de leur dessein, leur causait de cruelles inquiétudes. Enfin huit heures sonnèrent ; et Pinto ayant aussitôt tiré un coup de pistolet pour signal, comme on en était convenu, ils se virent en liberté d'agir.

Ils se portèrent ensuite vivement chacun du côté qui lui était assigné. Don Michel d'Almeida tomba avec sa troupe sur la garde allemande, qui, prise à l'improviste et au dépourvu, fut désarmée presque sans coup férir. Le grand-veneur Mello, son frère, et don Estevan d'Acunha, suivis de la plupart des bourgeois qui avaient pris part à

l'entreprise, attaquèrent le corps de garde où les Espagnols s'étaient retranchés. Un prêtre du bourg d'Agembuza marchait à leur tête, tenant un crucifix d'une main et une épée de l'autre ; il excitait le peuple avec une voix terrible à mettre en pièces ses ennemis, et chargeait en même temps les Espagnols. Tout fuyait devant lui ; comme il était armé d'un objet que la religion nous apprend à vénérer, personne n'osait ni l'attaquer ni se défendre ; en sorte qu'après une courte résistance, l'officier espagnol fut obligé de se rendre avec ses soldats, et, pour sauver sa vie, de crier comme les autres : *Vive le duc de Bragance, roi de Portugal !*

Pinto s'était mis à la tête de ceux qui devaient attaquer l'appartement de Vasconcellos. Il marchait avec tant de confiance et de résolution, que, rencontrant un de ses amis qui lui demanda en tremblant où il allait avec ce grand nombre de gens armés, et ce qu'il voulait faire : *Rien autre chose*, lui dit-il en souriant, *que de changer de maître et vous défaire d'un tyran, pour vous donner un roi légitime.* En entrant dans l'appartement du secrétaire, ils trouvèrent au bas de l'escalier Francisco d'Albergaria, lieutenant civil, qui, s'imaginant que ce tumulte n'était qu'une querelle particulière, voulut interposer son autorité pour les faire retirer. Mais entendant crier de tous côtés : *Vive le duc de Bragance !* il crut que son honneur et le devoir de sa charge l'obligeaient de crier : *Vive le roi d'Espagne et de Portugal !* Ce cri lui coûta la vie : un des conjurés lui tira un coup de pistolet.

Antoine Correa, premier commis du secrétaire, accourut au bruit. Comme il était le ministre ordinaire de ses cruautés, et que, semblable à son maître, il traitait la noblesse avec mépris, don Antonio Menezès lui enfonça un poignard dans le sein. Mais ce coup ne suffit pas pour faire sentir à ce malheureux que son autorité était finie ; car, ne

pouvant comprendre qu'on osât s'attaquer à lui, et croyant qu'on l'avait pris pour un autre, il se tourna fièrement vers Menezès, et le regardant avec des yeux pleins de vengeance et de colère ; *Quoi ! tu oses me frapper ?* lui dit-il. A quoi l'autre ne répondit que par trois ou quatre coups redoublés, qui le jetèrent sur le carreau. Il n'en mourut pas cependant ; mais il n'en échappa que pour perdre la vie plus tristement encore quelque temps après par la main des bourreaux.

Les conjurés, s'étant ainsi défaits de ce commis, se hâtèrent d'entrer dans la chambre du secrétaire. Ils le trouvèrent avec un capitaine d'infanterie, qui, se doutant qu'on en voulait à la vie de Vasconcellos, mit aussitôt l'épée à la main, pour lui donner le temps de se sauver. Mais ayant été blessé au bras, et ne pouvant plus tenir son épée, accablé par la multitude de ses ennemis, il se jeta par une fenêtre et fut assez heureux pour ne pas se tuer. Les conjurés se précipitent aussitôt dans l'appartement de Vasconcellos, le cherchent partout, renversent les lits, les tables, enfoncent les coffres ; chacun voulait avoir l'honneur de lui porter le premier coup. Cependant il ne paraissait point, et les conjurés craignaient déjà qu'il n'échappât à leur vengeance, quand une vieille servante, menacée de la mort, fit signe qu'il était caché dans une armoire pratiquée dans l'épaisseur de la muraille. On l'y trouva caché sous un amas de papier. Il en fut retiré, pâle et tellement troublé, qu'il ne put dire un seul mot. Don Rodrigo de Saa lui donna le premier un coup de pistolet ; ensuite, percé de plusieurs coups d'épée, les conjurés le jetèrent par la fenêtre en criant : *Le tyran est mort ! Vivent la liberté et don Jean de Portugal !*

Le peuple répondit par mille acclamations ; il se saisit du corps de ce malheureux, et chacun crut, en le frap-

pant à son tour, venger l'injure publique et porter les derniers coups à la tyrannie.

Les conjurés se rendirent ensuite au palais de la vice-reine, qui les engagea à s'en tenir à la juste vengeance qu'ils avaient tirée de Vasconcellos ; mais don Menezès lui répondit que tant de gens de qualité n'avaient pas pris les armes pour ôter la vie à un misérable qui la devait perdre par la main du bourreau, et que désormais le Portugal ne reconnaissait plus d'autre autorité que celle du duc de Bragance. En même temps tous les conjurés crièrent à l'envi : *Vive don Jean, roi de Portugal !* La vice-reine en appela au peuple, qu'elle voulut aller trouver ; mais don Carlos Noragna s'efforça de l'en détourner, en lui représentant le danger auquel elle s'exposerait. Outrée de dépit, elle lui dit avec hauteur :

— Eh ! que peut me faire le peuple ?

— Rien autre chose, Madame, lui répondit Noragna, que de jeter Votre Altesse par la fenêtre.

Un gouverneur espagnol occupait la citadelle de Lisbonne avec une forte garnison ; il pouvait foudroyer la ville. Les conjurés demandèrent à la vice-reine un ordre pour cet officier, afin qu'il remit la citadelle entre leurs mains. La vice-reine refusa avec indignation ; mais d'Almeida, irrité, jura que si elle ne signait aussitôt, il allait faire égorger tous les Espagnols que ses complices avaient arrêtés et tenaient en leur pouvoir. La vice-reine dut céder, persuadée d'ailleurs que le gouverneur n'obéirait pas à un ordre qu'il devinerait aisément avoir été extorqué par violence. Elle signa donc. Mais le gouverneur, voyant les conjurés entourés d'une grande multitude qui menaçait de donner l'assaut à la citadelle, eut peur et s'estima fort heureux de capituler à l'abri d'un titre apparent qui couvrait sa responsabilité.

La nouvelle de ces événements fut portée au prince par

un courrier, qui le trouva à Montemor, où il feignait de chasser à l'oiseau. Il monta aussitôt à cheval, gagna Alde-zague, au bord du Tage, se jeta dans une barque qu'il trouva sur le rivage, et se fit conduire à Lisbonne, en traversant le fleuve, qui, en cet endroit, a trois lieues de large. Le peuple, qui remplissait les rues et les places publiques, l'attendait avec impatience; mais personne ne pensa, en voyant aborder cette barque de pêcheur, qu'elle portait le roi; de sorte qu'il ne fut pas reconnu lorsqu'il traversa la foule, et que ce ne fut qu'après être monté sur une espèce d'estrade où on avait placé son trône, qu'il fut salué et proclamé roi avec une joie infinie.

Toutes les villes de Portugal imitèrent l'exemple de Lisbonne presque dans le même jour. Jean de Bragance fut partout proclamé roi sans le moindre tumulte : un fils ne succède pas plus paisiblement à son père. Des vaisseaux partirent de Lisbonne pour toutes les villes de l'Asie et de l'Afrique, pour toutes les îles qui appartenaient à la couronne de Portugal. Il n'y en eut aucune qui hésitât à chasser les gouverneurs espagnols. Il semblait que la conspiration eût été tramée dans toutes ces contrées. On vit partout combien une domination étrangère est odieuse, et en même temps combien peu de mesures le ministère espagnol avait prises pour conserver tant d'États.

On vit aussi comme on flatte les rois dans leurs malheurs, comme on leur déguise des vérités tristes. La manière dont Olivarès annonça à Philippe IV la perte du Portugal est célèbre.

— Je viens vous annoncer, dit-il, une heureuse nouvelle : Votre Majesté a gagné tous les biens du duc de Bragance; il s'est avisé de se faire proclamer roi, et la confiscation de ses terres vous est acquise par son crime.

La confiscation n'eut pas lieu; le Portugal devint encore une fois un royaume indépendant et même considé-

nable , surtout lorsque les richesses du Brésil commencèrent à lui procurer un commerce qui eût été très-avantageux , si l'amour du travail avait pu animer l'industrie de la nation portugaise.

Olivarès et le comte Luiz de Haro , qui lui succéda dans la confiance de Philippe IV , firent quelques efforts pour ramener le Portugal sous le joug de l'Espagne. Mais ni les complots ni la voie des armes ne leur réussirent ; leurs complots furent tous déjoués ; le comte de Haro voulut envoyer des troupes contre ceux qu'il appelait des rebelles ; mais les ressources de l'Espagne se trouvaient si fort amoindries par la révolte obstinée des Catalans et par la récente défaite de Rocroy , que les Français lui avaient fait essuyer , qu'il ne put réunir que quelques régiments. Protégé par les forces navales de la France et de l'Angleterre , le roi Jean IV osa marcher contre les Espagnols et envahir leur propre territoire : il ravagea la Castille et l'Estramadure , et le comte d'Albuquerque , qui commandait une de ses armées , termina la campagne par la brillante victoire qu'il remporta le 26 mai 1644 , à Montijo , près de Badajoz.

XIII.

Ruine de la domination portugaise dans les Indes orientales. — Suites funestes de la mauvaise éducation reçue par Alphonse VI. — Exploits du comte de Schomberg. — Relations du Portugal avec l'Angleterre. — Cession de Tanger. — Le Brésil sous la domination portugaise. — Traité de Méthuen.

Un ennemi plus redoutable , parce qu'il était plus actif et plus habile que les Espagnols , les Hollandais , menaçait la domination portugaise dans les Indes. L'année même où Jean IV monta sur le trône , ils mirent le siège devant Malacca , qui succomba après une lutte prolongée. Enivré par la gloire de ce succès , le général hollandais demanda , dit-on , aux vaincus , quand ils reviendraient.

— Lorsque vos vices , lui fut-il répondu , auront égalé les nôtres.

Ce qui faisait la principale force des Hollandais dans cette lutte , c'était le contraste de leur manière d'agir envers les indigènes avec les procédés des Portugais. Ils ne prétendaient pas imposer aux Indiens leurs mœurs , leurs volontés , leur langue , leur religion ; ils se contentaient de faire le commerce. Aussi les Indiens leur étaient-ils dévoués.

— Si vous consentez, disait un de leurs rois, à élever une forteresse dans ma capitale, moi, ma femme, mes enfants, nous serons les premiers à vous en fournir les matériaux.

En peu d'années, presque tout l'immense empire des Indes passa pour ainsi dire sans combat des mains des Portugais en celles des Hollandais; et les premiers, après avoir perdu même la colonie du Cap, ne possédèrent plus en Orient que quelques points isolés, que la valeur des gouverneurs auxquels ils les avaient confiés put seule soustraire à ces nouveaux conquérants, qui trouvaient une force irrésistible dans les sympathies des populations que les Portugais s'étaient aliénées par leur tyrannie.

Le roi Jean IV était mort le 6 novembre 1656, laissant trois enfants, deux garçons et une fille. L'aîné, appelé don Alphonse, avait près de treize ans quand il lui succéda; l'autre, don Pédro, n'avait que huit ans. Don Alphonse était d'une humeur sombre; à l'âge de trois ans, il avait été attaqué d'une fièvre pernicieuse, qui avait été suivie d'une paralysie du côté droit, avec trouble au cerveau. On désespéra longtemps de sa vie, et quand il revint à la santé, on reconnut que son intelligence était affaiblie.

L'avènement d'un tel prince était fait pour inquiéter le peuple portugais. Aussi, lorsqu'il traversa solennellement Lisbonne pour aller se faire couronner, reçut-il un accueil glacial de la foule accourue pour le voir passer. Les cortès songèrent même un moment à le déposer tout d'abord, et à lui substituer don Pédro; mais ce projet n'eut pas de suite, et la reine-mère prit en main la régence au nom de don Alphonse.

Le jeune roi, que ses infirmités avaient rendu incapable de recevoir aucune éducation, prit en amitié un marchand nommé Conti, qui favorisait son goût pour un jeu singulier auquel il se plaisait uniquement: il réunissait dans la

cour du palais des enfants de son âge, qui, divisés en deux bandes, se battaient sous ses yeux à coups de frondes. Conti prit la direction de ces jeux. Il emmenait aussi le roi en secret, la nuit, et le conduisait à travers les rues de Lisbonne, où ils se livraient à toutes sortes d'excès, et allaient jusqu'à attaquer les passants les plus paisibles. La régente, profondément affligée de ces désordres, crut y mettre un terme en se débarrassant de Conti : elle le fit arrêter en secret et embarquer sur un vaisseau qui l'emporta au Brésil.

Mais le roi trouva bientôt un nouveau favori. Le comte de Castelmajor s'initia dans l'esprit affaibli de ce jeune prince en feignant de compatir au chagrin que lui causait la perte de Conti. Ce conseiller perfide lui dit qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui-même du malheur de Conti ; qu'il était roi, qu'il y avait même longtemps qu'il était majeur ; qu'il n'avait qu'à témoigner qu'il voulait régner, pour voir tomber le pouvoir de la régente.

Le roi, flatté par des conseils si conformes à ses dispositions, lui abandonna toute sa confiance ; il s'enfuit avec lui de Lisbonne et gagna l'un de ses châteaux, d'où il envoya l'ordre aux officiers du royaume de cesser d'obéir à la reine-régente. Cette princesse fit voir alors quelle était sa grandeur d'âme. Elle écrivit au roi pour lui représenter qu'il ne devait pas s'emparer de son propre trône furtivement et comme un usurpateur. Elle le rappela à Lisbonne, où elle lui remit les sceaux de l'État, que le prince confia aussitôt au comte de Castelmajor. Elle se retira dans un couvent, où elle mourut peu après, laissant après elle le souvenir de ses vertus et de ses grandes qualités.

Délivré des entraves que cette grande princesse mettait à sa licence, le roi abandonna le gouvernement du royaume à son ministre, et ne s'occupa plus que de ses plaisirs, dont le principal était celui de troubler la paix des rues de

Lisbonne par ses ccourses nocturnes et les violences qu'il y commettait. On lui donna en mariage une princesse française, fille du duc de Nemours ; mais cette union ne le fit en rien renoncer à ses étranges habitudes.

Un parti puissant s'était rallié autour de l'infant don Pédro, sur lequel s'étaient reportés tout l'amour des Portugais pour la famille royale et toutes les espérances des bons citoyens. La reine, à laquelle les excès de son mari rendaient le séjour du palais insupportable, s'était réunie à ce parti, ainsi qu'un illustre général français, le comte de Schomberg, que le précédent roi avait fait venir et auquel il avait confié le soin de réorganiser son armée et de reconstruire les forteresses du royaume. Ce général s'était acquitté de sa mission avec tant de talent et de succès, qu'il s'était concilié toutes les sympathies, et qu'il était devenu l'objet du respect et de l'affection de la nation portugaise, et particulièrement de l'armée, qui lui était toute dévouée.

Maîtres de toutes les forces du royaume, ils obligèrent le roi à chasser Castelmajor et à convoquer les cortès, qui le déposèrent le 2 avril 1668. Au moment où l'on vint annoncer à ce prince qu'il avait perdu sa couronne, il se mit à tirer des sons aigus d'un sifflet dont il faisait l'un de ses jouets habituels. Abandonné de tous ses courtisans et même de ses serviteurs, il ne garda près de lui qu'un valet auquel il confiait le soin de ses chiens, et dont il fit son ami. On les embarqua tous deux pour l'île de Terceire, l'une des Açores, tandis que don Pédro prenait en main les rênes du gouvernement et épousait Marie de France, dont le mariage avec le roi déposé avait été cassé par le souverain pontife, pour violation des règles canoniques.

Le comte de Schomberg avait, pendant ce règne malheureux, rendu les plus signalés services au Portugal. La

guerre n'avait cessé, depuis 1640, de désoler les frontières des deux royaumes d'Espagne et de Portugal. En 1663, Schomberg remporta sur les Espagnols la brillante victoire d'Ameixal, où ils perdirent plus de dix mille hommes, pris ou tués. Deux ans après, le roi Philippe IV, réunissant toutes ses forces, tenta une nouvelle invasion en Portugal. Son armée, commandée par le marquis de Caracéna, marcha droit sur Lisbonne; elle était déjà parvenue à Villaviciosa, quand elle rencontra le comte de Schomberg, à la tête de quinze mille fantassins portugais et de cinq mille chevaux. Une haine ardente, séculaire, poussa les deux armées l'une sur l'autre. La première charge des Espagnols fut terrible, les Portugais plièrent; mais Schomberg rallia ses bataillons rompus, et les ramena au combat. Les Espagnols durent plier à leur tour et céder la victoire à leurs ennemis, laissant quatre mille morts sur le champ de bataille. Six mille prisonniers et tous les bagages de l'armée ennemie furent les trophées de cette victoire des Portugais. On dit que le roi Philippe IV, à la nouvelle de ce désastre, laissa tomber la lettre qui le lui annonçait, en disant :

— Dieu le veut !

Le roi d'Angleterre, Charles II, avait épousé l'infante de Portugal, sœur des deux rois don Alphonse et don Pédro, et elle avait apporté en dot à son royal époux la forte place de Tanger, la noble conquête de don Jean I^{er}. Les Portugais n'avaient pas vu sans douleur cette ville passer au pouvoir d'une nation étrangère. Les Anglais espéraient faire de Tanger la clef de la Méditerranée; ils dépensèrent des sommes immenses pour la fortifier et y creuser un port commode pour les vaisseaux de guerre. Ces dépenses excessives dégoûtèrent le roi de cette acquisition, et il résolut de l'abandonner. L'Espagne et le Portugal lui offrirent en vain de lui acheter cette importante

place ; il rejeta leurs offres , et , en 1684 , la garnison anglaise reçut l'ordre d'abandonner la ville , après en avoir fait sauter les remparts et les môles. Elle partit ; mais avant de mettre à la voile , elle put voir les tribus féroces des Maures , accourues de toutes parts , envahir la ville , en égorger les habitants , profaner les églises et ouvrir les tombeaux. Les cendres des chevaliers chrétiens furent jetées aux vents , et la croix disparut de cette cité qu'elle avait protégée depuis trois cents ans. Un siècle et demi devait se passer avant qu'elle y reparût à la suite d'une expédition française , qui vint venger enfin les morts illustres et le culte outragé par le lâche abandon et les honteuses profanations de 1684.

Le mariage de l'infante avec Charles II devait porter des fruits , sinon plus amers , du moins plus funestes encore au Portugal. A la faveur de cette union , les Anglais se créèrent des relations de jour en jour plus étroites avec le Portugal.

On avait découvert des mines d'or d'une prodigieuse richesse au Brésil. Les Portugais avaient longtemps négligé cette colonie , qui devait un jour les consoler de la perte de leur empire des Indes. Ils l'avaient trouvée occupée par une race vigoureuse , sauvage , livrée à la chasse et en proie à une anarchie sanglante. Ils laissèrent d'abord , pendant cinquante ans , languir les premières colonies qui s'y étaient fixées. Enfin , en 1559 , on y fit des établissements solides , et les rois de Portugal eurent à la fois les tributs des deux mondes. Les Hollandais s'emparèrent d'une grande partie de ce pays pendant la domination des Espagnols sur le Portugal , et ne la restituèrent à celui-ci que lorsqu'il eut recouvré son indépendance.

A dater de cette époque , le Brésil fournit chaque année au Portugal des sommes immenses en or , en pierreries et en denrées précieuses des climats tropicaux. Mais tant de

richesses , que l'on pouvait acquérir sans peine , devinrent funestes aux Portugais. Les colonies avaient enlevé au pays ses habitants les plus actifs et les plus entreprenants. Les autres , comptant sur l'or et les diamants des deux Indes , cessèrent de cultiver les véritables mines, qui sont l'agriculture et les manufactures. Assurés de ne point manquer de métaux précieux au moyen desquels ils pouvaient avoir tout ce qui était nécessaire à leur subsistance , ils recouraient à l'étranger pour se procurer ce dont ils avaient besoin. L'or du Brésil ne fit plus que passer par leurs mains pour aller enrichir les fabricants et les agriculteurs étrangers. Bientôt cet or, ces marchandises précieuses ne suffirent même plus , et , au bout d'un demi-siècle , quand Lisbonne fut renversée par un tremblement de terre, il fallut que Londres envoyât jusqu'à de l'argent au Portugal, qui manquait de tout.

Lorsqu'en 1699, les premières pépites d'or natif furent apportées du Brésil en Portugal, les Anglais, qui avaient déjà contracté de nombreuses relations commerciales avec ce pays, résolurent de les resserrer encore, et de profiter du préjugé qui faisait penser aux Portugais que le travail ne convient pas aux riches et qu'il faut s'en tenir au partage que Dieu a fait en donnant aux uns l'industrie et aux autres les métaux précieux. Sir John Méthuen, ambassadeur anglais, conclut avec la cour de Lisbonne un traité dont l'extrême simplicité déguisait un danger mortel pour les Portugais. Il fut convenu qu'ils admettraient en franchise de droits les tissus de laine fabriqués en Angleterre, tandis que d'autre part cette dernière puissance s'engageait à diminuer d'un tiers pour les vins de Portugal les droits dont elle frapperait ou frappait déjà les vins des autres pays. A la faveur de ce traité, l'Angleterre introduisit en Portugal la plupart des objets de première nécessité; elle nourrit et vêtit ce pays. L'industrie portugaise fut com-

plètement arrêtée ; les Anglais ne tardèrent pas d'ailleurs à devenir propriétaires des meilleures vignes du Portugal, qui ne profita plus même du produit de cette culture. La misère et la dépopulation s'accrurent de jour en jour dans le royaume. Pour comble de malheur, maître du marché du Portugal, le commerce anglais profita des vastes frontières qui séparaient ce royaume de l'Espagne et inonda de ses produits, introduits par fraude, toutes les provinces voisines ; et comme l'industrie espagnole n'était pas en état de lutter contre celle de l'Angleterre, toute la Péninsule fut bientôt convertie en un marché anglais.

Ce traité, si funeste au Portugal et à l'Espagne, causa plus d'un embarras à l'Angleterre même. Averties par un si frappant exemple du danger de contracter des relations commerciales avec ce dernier pays, les autres nations se montrèrent désormais fort défiantes envers lui, de sorte qu'il put se demander plus d'une fois si le traité de Méthuen lui avait été plus utile que nuisible.

XIV.

Ministère du marquis de Pombal.

La décadence du Portugal, préparée par le traité de Méthuen, fit d'incessants progrès sous le règne de Jean V, successeur de don Pédro ; et le règne de Joseph I^{er}, qui vint ensuite, ne semblait guère destiné à en arrêter les progrès ; mais ce prince eut pour ministre un homme d'un mérite supérieur, auquel il conserva constamment sa faveur.

Ce ministre était don Sébastien-Joseph de Carvalho-Melho, célèbre dans l'histoire sous le nom de marquis de Pombal. Il était du petit nombre des personnes distinguées dont la reine-mère, veuve de Jean V, s'éiait toujours plu à s'entourer ; elle conçut, dès qu'elle l'entendit, la plus haute opinion de son mérite et les meilleures espérances des services qu'elle le crut appelé à rendre à son pays. Dès que Jean V fut mort (1750), elle se hâta de proposer Carvalho à son fils Joseph I^{er}, qui s'empessa de l'accepter et de l'investir des fonctions de secrétaire d'État. A dater de ce jour, Carvalho régna sur l'esprit de son maître et

exerça pendant trente ans une dictature dont il fit presque toujours un usage avantageux pour son pays.

Il songea d'abord à relever l'agriculture par l'abolition des lois somptuaires et par tous les encouragements dont il put disposer. Il entrava et eût voulu prohiber l'exportation du numéraire ; il réprima les excès des pirates barbaresques en rétablissant la marine nationale. Pour lutter contre la marine marchande de l'Angleterre, il fonda deux compagnies commerciales pour l'Orient et pour l'Occident, sous les noms de compagnies du grand Para et du Maranhao, et la *junte du commerce*, qui devait durer près d'un siècle. L'énormité et la mauvaise répartition des contributions publiques était pour beaucoup dans les causes du dépérissement de la prospérité publique. Carvalho y remédia autant qu'il le put, et rendit la perception des impôts plus économique et plus douce. Il abolit le supplice du feu que l'on faisait subir aux gens condamnés par l'inquisition, à laquelle il donna, comme compensation, le titre de Majesté.

Cinq années s'étaient passées au milieu de ces travaux, quand une catastrophe inouïe vint en interrompre momentanément le cours. Le 1^{er} novembre 1755, vers neuf heures et demie, la terre trembla, mais si légèrement d'abord, que l'habitude des tremblements de terre fit qu'on ne s'en aperçut presque pas. Mais deux minutes après eut lieu une seconde secousse si violente, que la plupart des maisons s'ébranlèrent au milieu d'un horrible fracas, et qu'un nuage de poussière enveloppa la ville entière. D'autres secousses succédèrent. Les maisons et les palais ébranlés chancelèrent sur leurs bases, et s'écroulèrent. C'était l'heure où dans la plupart des familles on préparait le repas du matin ; le feu qui brûlait dans les foyers devint une cause d'incendie, et se répandit bientôt à travers les ruines, tandis que les eaux du Tage, refoulées par la

mer, venaient joindre les ravages de l'inondation à tant de maux qui accablaient à la fois cette malheureuse population. Des bandes féroces de nègres, de matelots, de soldats, de prisonniers que l'écroulement de leurs prisons avait rendus libres, s'abattirent sur ces ruines, ne songeant qu'à profiter du désastre public pour assouvir leurs passions.

Cette effrayante catastrophe n'ébranla pas le courage de Carvalho.

— Que faut-il faire ? lui avait demandé le roi.

— Enterrer les morts et songer aux vivants, répondit le ministre.

Il s'empressa en effet de prendre toutes les mesures convenables pour arrêter le fléau, avec une telle activité, que pendant plusieurs jours il ne quitta pas son carrosse. L'incendie fut éteint, l'inondation arrêtée, les ruines déblayées, les vivants rassurés, les cadavres brûlés avec de la chaux vive, et enfin les bandits sévèrement réprimés et punis. Il éveilla en outre la sympathie des autres peuples de l'Europe ; des secours vinrent de divers côtés, qui lui permirent de pourvoir aux premières et plus urgentes nécessités. Il fit faire en outre une neuvaine en l'honneur de saint François de Borgia, regardé en Portugal comme le patron des tremblements de terre. Il tira même parti de cette calamité pour rendre un décret favorable à l'industrie nationale. Se fondant sur les besoins extrêmes et la pénurie du Trésor, il frappa d'un impôt de quatre et demi pour cent toutes les marchandises importées. L'Angleterre réclama et rappela les stipulations du traité de Méthuen ; mais elle n'osa trop insister, à cause des circonstances, et, le ministre tenant bon, le décret fut maintenu. Les fabricants portugais ne tardèrent pas à ressentir les heureux effets de cette mesure, et l'industrie se fût relevée certainement, l'Angleterre eût cessé de s'enrichir au détriment

du Portugal, si les successeurs de Carvalho eussent eu la force de maintenir cette politique.

Cependant le premier ministre faisait acheter aux Portugais le bienfait de ses soins par un despotisme implacable, qui provoqua une émeute d'abord et ensuite une conspiration. La seconde ville du royaume, se croyant lésée dans ses intérêts par l'établissement d'une compagnie à laquelle il avait accordé le monopole de l'exportation des vins, se souleva et essaya de secouer le joug. Mais il retomba sur elle plus pesant, et le ministre déploya dans la répression de ce désordre une rigueur formidable.

Cet exemple n'arrêta pas cependant une partie de la noblesse; excitée par la marquise de Tavora, elle forma une conspiration qui avait pour but l'assassinat du roi. *Pour anéantir l'autorité du roi Sébastien*, disait l'un des conjurés, *il faut détruire celle du roi Joseph*. Le roi avait l'habitude de se rendre chaque jour à l'une de ses maisons de plaisance et d'en revenir le soir. Les conjurés résolurent de profiter de cette circonstance. Ils se disposèrent, au nombre de plus de cent cinquante, dispersés par petits groupes, le long de la route que le roi devait suivre dans la nuit du 3 au 4 septembre 1758. Il arriva en effet à l'heure accoutumée au lieu où l'attendaient les conjurés. Il était dans une calèche attelée de deux chevaux, sans autre compagnie que le postillon et son intendant Pédro Teneira.

Un cavalier, le duc d'Aveiro, dit-on, monté sur un cheval de louage, dirige une carabine sur le postillon et tire, mais l'arme rate. Le postillon s'écrie : *Que faites-vous ? C'est le roi*. Et il presse le pas de ses chevaux. L'équipage fuit au galop; mais deux autres coups de fusil retentissent, chargés à mitraille, et le roi est atteint de deux blessures cruelles. Le postillon comprend alors la nature du danger, et, au lieu de rebrousser chemin, il quitte la route et se

lance à travers champs. Le roi , qui a conservé tout son sang-froid , lui ordonne de le conduire au palais voisin de Junqueira , où il se remet aux mains d'un chirurgien , après s'être confessé et avoir reçu tous les secours de la religion.

Cependant la manœuvre habile exécutée par le postillon avait déjoué le plan des conjurés. Ils rentrèrent chez eux , et , d'accord avec son maître , le premier ministre répandit le bruit que la blessure du roi avait été produite par une cause purement fortuite. Trois mois se passèrent ; l'incident était presque oublié , et les conjurés dans une sécurité telle , qu'un seul d'entre eux avait quitté le Portugal , lorsque , le 13 décembre , pendant les fêtes du mariage de la fille du ministre avec l'un des grands du royaume , la marquise de Tavora et ses complices furent arrêtés soudain , à l'insu les uns des autres , et conduits dans diverses prisons.

Leur procès fut confié à une commission nommée par le premier ministre ; l'instruction dura une année entière ; les accusés , à l'exception de la marquise , furent soumis aux plus affreuses tortures , au milieu desquelles plusieurs , vaincus par la souffrance , avouèrent le crime dont ils étaient accusés. Enfin , le 13 décembre de l'année 1759 , jour anniversaire de leur arrestation , ils furent amenés au lieu où ils devaient subir le supplice auquel la commission les avait condamnés.

La marquise de Tavora s'était fait habiller par ses femmes comme pour une fête ; elle avait ordonné qu'on servît le déjeuner , où elle mangea comme d'habitude ; elle reçut ensuite avec un calme parfait les secours de la religion , et monta dans la chaise à porteurs qui devait la conduire au pied de l'échafaud. Elle en gravit les degrés d'un pas ferme , en disant qu'elle n'avait pas été soumise à la question , et s'assit sur le siège où elle devait avoir la tête tran-

chée , avec le même sang-froid et la même dignité qu'elle eût montrés dans son salon. Son fils et son gendre furent simplement étranglés ; les autres furent successivement attachés à une croix , sur laquelle on leur brisa les membres avec une barre de fer ; puis on apporta une statue de grandeur naturelle , représentant le conjuré fugitif , qui , avec son frère Alvarès Ferez , avait tiré le premier sur la voiture du roi , et que le postillon avait reconnu. Les suppliciés , vivant encore , furent déposés , ainsi que la statue , sur un bûcher auquel on mit le feu. Alvarès Ferez , qui seul n'avait pas été rompu vif , parut plein de vie pendant un quart d'heure au milieu des flammes. Les cendres , recueillies par le bourreau , furent jetées à la mer.

C'était le but que le ministre voulait atteindre ; car pour le complot , ou bien il n'était qu'une chimère , ou bien il servit de prétexte pour exercer les plus injustes rigueurs.

Cependant l'influence de la société de Jésus ne portait pas moins d'ombrage au ministre. La commission instituée pour punir l'attentat commis sur le roi avait impliqué divers membres de cet ordre dans la conjuration. Le père Malagrida et deux autres pères furent en conséquence livrés au tribunal de l'inquisition , qui , après les avoir gardés dans ses prisons pendant trois ans , les condamna enfin au bûcher. Malagrida était un vieillard octogénaire dont la vie s'était passée presque tout entière dans les Indes , au milieu des rudes travaux de l'apostolat. A la suite de cette décision , la société de Jésus fut bannie du Portugal. Ceux des pères qui ne voulurent pas quitter la robe de l'ordre , et ce fut la grande majorité , furent embarqués sur un bâtiment de l'État , qui alla les déposer sur les côtes de l'Italie.

Le ministre qui venait de commettre ces actes de violence montra véritablement une grande âme en exigeant,

quelque temps après, une satisfaction éclatante de l'Angleterre. L'amiral français La Cluc, attaqué par des forces anglaises bien supérieures en nombre, avait cherché un asile dans le port de Lagos, des Algarves, après avoir vaillamment combattu. Les Anglais ne craignirent pas de l'y poursuivre, malgré la protection du pavillon portugais, et contrairement au droit des gens, qui ne permet pas d'attaquer un bâtiment, même de guerre, à trois milles d'une côte neutre. L'un des vaisseaux français, *le Redoutable*, se brûla lui-même; les deux autres furent pris et emmenés. Carvalho ressentit profondément l'outrage fait à l'honneur portugais; il demanda réparation avec tant de vigueur, que le gouvernement anglais, malgré l'énorme disproportion de ses forces et de celles du Portugal, dut céder et faire acte de réparation.

Malgré cette noble conduite, le ministre eut la douleur de voir la France et l'Espagne en guerre avec l'Angleterre, et, résolues d'atteindre cette puissance dans son allié, déclarer la guerre au Portugal en 1761 et l'envahir avec une puissante armée, composée de quarante mille Espagnols et de douze bataillons français, commandée par le prince de Beauveau.

Le Portugal n'avait d'autres troupes que sept mille hommes mal équipés et encore plus mal exercés. Aussi les confédérés furent-ils bientôt maîtres des principales places du royaume. Le ministre de Joseph I^{er}, réduit à la dernière extrémité, fit appel alors au secours de l'Angleterre, qui se hâta de lui envoyer huit mille hommes sous les ordres du général de Lippe Schauenbourg, qui avait appris la guerre à l'école de Frédéric II et dans les grandes luttes de l'Europe centrale.

Le comte de Lippe, le *grand comte*, comme l'appelaient les Portugais, adopta pour tactique de ne point livrer de bataille, de fatiguer l'ennemi, de lui susciter des obstacles

en soulevant les habitants contre les soldats castillans , de profiter, en un mot, de tous les avantages d'un homme qui combat sur son propre terrain. Cette habile tactique déconcerta l'ennemi , qui , fatigué , se rapprocha de ses frontières. Le comte de Lippe le poursuivit , prit l'offensive et attaqua vigoureusement le camp des Espagnols , qui se hâtèrent de regagner la Castille.

Le premier ministre poursuivait cependant le cours de ses réformes. L'expulsion des pères jésuites avait désorganisé l'enseignement public ; il résolut de le rétablir sur des fondements nouveaux. Il appela plusieurs des savants les plus distingués de son temps aux chaires de l'Université de Coïmbre ; il fonda une école de commerce , des écoles élémentaires et professionnelles , et dota plus de huit cents maîtres pour qu'ils enseignassent gratuitement.

Son attention se porta aussi sur les colonies , qu'il avait trouvées en ruines , sauf le Brésil. Il leur rendit soudain une partie de leur antique splendeur , en supprimant les règlements qui mettaient des restrictions à la liberté du commerce. Il dirigea dans une meilleure voie l'activité des colons du Brésil , en leur faisant comprendre qu'ils faisaient fausse route lorsqu'ils demandaient la richesse uniquement à l'or des mines ; que la vraie richesse est dans le travail , et que celle-là , ils la trouveraient mieux encore à la surface du sol , en cultivant cette terre si fertile. L'or n'a jamais manqué à un peuple laborieux cultivant avec soin un beau pays.

Le *grand marquis* (c'est le titre que lui donna la reconnaissance publique) rendit ainsi à son pays une puissance , une splendeur , une influence au dehors qu'il ne connaissait plus depuis longtemps. Mais ses passions , ses préjugés , son dur et inflexible despotisme , ses violences parfois , lui avaient fait des ennemis puissants , qui préparèrent

sa chute , n'attendant qu'une occasion favorable pour l'accomplissement de leurs projets.

Le roi Joseph , qui avait récompensé ses services par le marquisat de Pombal , lui avait conservé toute sa confiance , malgré les démarches réitérées de ses ennemis ; mais ce prince fut frappé d'apoplexie en 1774 ; son intelligence s'affaiblit rapidement et le livra aux suggestions de la reine , qui était hostile au marquis. L'influence du cardinal Saldanha le soutint encore quelque temps ; mais la mort lui ayant ravi ce protecteur en 1776 , Pombal se vit exposé sans défense aux haines qu'il avait soulevées pendant trente ans de l'exercice du pouvoir absolu. Ses ennemis l'accusèrent de vouloir changer l'ordre de succession à la couronne , et de substituer l'infant don Joseph à dona Maria , sa sœur aînée. La faiblesse du roi devenant extrême , la reine se fit nommer régente ; le premier usage qu'elle fit de son pouvoir , ce fut d'interdire au ministre la vue de son mari. Elle supposait que Pombal se flattait de l'espérance de se maintenir au pouvoir , si le duc de Beira montait sur le trône , et qu'il se proposait , pour l'y faire arriver , d'obtenir pour lui la main d'Élisabeth de France , sœur de Louis XVI. Pour empêcher le succès de cette combinaison , elle fit épouser au duc , son petit-fils , l'infante dona Maria-Benedicta , qui avait le double de l'âge du jeune prince. Joseph I^{er} mourut peu après , le 25 février de l'année 1777 , laissant un royaume florissant , grâce à l'habileté et à l'énergie de son ministre.

Dona Maria , qui lui succéda , n'eut pas la force de résister à l'influence des ennemis du ministre , qui étaient précisément les courtisans qui approchaient le plus du trône. *Gardez-vous de travailler une seule fois avec lui , dit la reine Marie à sa petite-fille ; vous ne sauriez ensuite comment le congédier.* Quand le marquis se présenta au palais ,

il ne put être admis près de la reine. Il comprit que l'heure de sa chute avait sonné.

Le jour même on ouvrit les prisons où étaient enfermés ceux qu'il avait cru devoir faire arrêter pour crimes politiques ; c'étaient, en majeure partie, de grands personnages qu'on avait vus autrefois au faite de l'opulence et des honneurs, et qu'on voyait maintenant, pâles, blanchis par la souffrance, couverts de haillons, parcourir, comme des spectres, les rues de Lisbonne. On oublia leurs fautes pour ne plus voir que leur misère, et l'indignation publique éclata contre le ministre auquel on reprochait de telles cruautés.

Soit que ce spectacle lui eût fait regretter ses rigueurs, soit qu'il y vît une manœuvre de ses ennemis, qui ne négligeaient aucun moyen de le perdre, et qui, après lui avoir enlevé la confiance de la reine, venaient de le rendre odieux au peuple, il résolut de céder à l'orage, se démit de tous les emplois qu'il occupait, et se retira avec ses gardes dans son marquisat de Pombal. La reine voulut néanmoins qu'il conservât le titre et les appointements de secrétaire d'État.

Mais une telle situation était loin de donner satisfaction à ses ennemis. Pombal avait fait placer son médaillon sur le socle de la statue de Joseph I^{er} ; ce médaillon en fut arraché, livré aux insultes de la populace et brisé. « Je ne le regrette pas, dit le marquis en apprenant cet outrage ; mon portrait n'était pas ressemblant. »

Trois ans après, la réaction qui le poursuivait dans sa retraite obtint un nouveau succès : ce fut le décret qui ordonnait la révision du procès intenté à la marquise de Tavora et à ses complices. Un nouveau tribunal fut composé des ennemis les plus acharnés de Pombal ; la sentence des premiers juges fut cassée et l'innocence des accusés proclamée. Sous le coup de cet arrêt, on obtint de la

reine un nouveau décret, par lequel elle déclara que, de l'avis de ses conseillers, le marquis de Pombal avait été reconnu coupable des plus grands crimes; mais qu'ayant égard à son grand âge, elle voulait bien lui épargner les peines corporelles qu'il avait méritées et se borner à lui ordonner de résider désormais à au moins vingt lieues de Lisbonne. Pombal ne survécut que quelques mois à cet arrêt. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans, le 5 mai 1782. Ses ennemis défendirent à sa famille de graver aucune épitaphe sur son tombeau; mais le surnom de *grand marquis* par lequel le peuple avait pris l'habitude de le désigner était un plus bel éloge que les plus pompeuses épitaphes. Ses cendres mêmes furent plus tard retirées du tombeau et abandonnées aux animaux immondes. Cependant le roi don Pedro rétablit le médaillon sur la base de la statue.

Peu d'hommes furent plus laborieux que le marquis de Pombal. Occupé dès la pointe du jour, il n'avait pas d'heure réglée pour ses repas. Il demeurait à jeûn tout le jour, dînait fort tard et avec un appétit excessif, puis sortait en voiture et se promenait en la compagnie d'un religieux de ses parents. Cet homme, d'un esprit simple et de peu d'instruction, faisait toute sa société, et cette promenade toute sa récréation. Il rentrait bientôt dans son cabinet, où il poussait le travail jusque fort avant dans la nuit.

Ce ministre a peut-être été trop loué par les uns, trop rabaisé par les autres; sans doute il avait de grandes qualités et de remarquables talents; mais son ambition, ses injustices, et les cruelles exécutions qui ont signalé son ministère, lui ont mérité les plus grands reproches.

XV.

Les Français et les Anglais en Portugal.

Le marquis de Pombal avait arrêté quelque temps le Portugal sur la pente de sa décadence ; mais , après sa retraite , ce malheureux pays reprit sa marche descendante , jusqu'au temps où , abandonné de ses souverains , il ne fut plus qu'une proie que la France et l'Angleterre se disputaient dans cette lutte gigantesque qu'elles soutinrent l'une contre l'autre pendant un quart de siècle , et qui eut , à diverses reprises , l'Europe entière pour champ de bataille.

La reine dona Maria devint folle peu après la mort du *grand marquis* , et bientôt son mal ne laissa plus aucun espoir de guérison. Elle cessa de prendre part aux affaires ; on la conduisait chaque matin dans une petite voiture à bras à quelque distance de la ville , dans une prairie isolée , où elle se livrait aux accès de sa démence tantôt sombre et mélancolique , tantôt joyeuse et bruyante , mais toujours étrangère à ce qui se passait autour d'elle.

Pour comble de malheur , il n'y avait personne autour du trône qui fût capable de prendre les rênes de l'État. Le

filz aîné de dona Maria, élève du marquis de Pombal, était mort en 1786 ; le père de ce prince l'avait précédé dans la tombe ; il ne restait que don Juan, que sa piété avait porté à embrasser la vie religieuse et à entrer au couvent de Mafra, mais qui, au milieu de belles qualités de l'esprit et du cœur, manquait de l'énergie nécessaire à un homme d'État. Il céda à regret aux instances de ceux qui le prièrent de venir au secours de la patrie ; il sortit de son couvent et accepta les fonctions de régent du royaume.

Entraîné par son zèle pour la monarchie et poussé aussi par l'Angleterre, il s'unit à la formidable coalition qui se forma contre la France. Il envoya six mille hommes à l'armée espagnole qui essaya d'envahir notre territoire en 1792. Les résultats de cette politique ne tardèrent pas à se faire sentir ; les croisières françaises donnèrent la chasse aux navires portugais et leur enlevèrent en une campagne pour près de 200 millions de marchandises et de métaux précieux. Le Portugal, épuisé, ruiné par cette perte énorme, voulut faire la paix en 1795, à l'exemple de l'Espagne ; mais l'Angleterre ne le lui permit pas. La ruine du Portugal touchait peu cette puissance, ou plutôt lui était utile en le livrant à sa discrétion ; elle n'y laissa plus même arriver les richesses du Brésil, qui passèrent directement en Angleterre, tant sous prétexte de les soustraire aux croiseurs français que pour payer les secours fournis au Portugal.

Les marchandises anglaises, amenées franches de tous droits dans les ports du royaume, passaient de là en Espagne par la voie de la contrebande, inondaient toute la Péninsule et parvenaient jusqu'en France, à travers les Pyrénées. Pour asseoir sur des bases plus solides une autorité qu'ils exploitaient si bien, les Anglais firent comprendre, bon gré mal gré, au régent du Portugal qu'il n'avait pas des forces suffisantes pour défendre les princi-

pales places de son royaume, si les Français venaient à y faire une descente. Ils lui envoyèrent en conséquence plusieurs régiments soldés par eux et composés en grande partie d'émigrés français et de mercenaires suisses, qui occupèrent Oporto, Viseu et même Lisbonne, où le faible gouvernement de dona Maria était en proie à d'indicibles terreurs. On savait que la France faisait les préparatifs d'une grande expédition, mais on ignorait quel devait en être le but. Quand la cour de Lisbonne, qui craignait que ce ne fût le Portugal, apprit que les Français, conduits par le général Bonaparte, avaient fait voile vers l'Égypte, elle passa soudain de l'extrême abattement à une excessive présomption, et ne craignit pas d'envoyer une escadre portugaise croiser devant Alexandrie et insulter le drapeau français. Le général Bonaparte, distrait par des soins plus graves, ne put réprimer sur-le-champ ces bravades; mais *un temps viendra*, dit-il dans l'un de ses ordres du jour, *un temps viendra où la nation portugaise paiera avec des larmes de sang l'outrage qu'elle fait à la République*. Le Portugal sentit bientôt l'effet de ces menaces.

En 1801, le général Bonaparte, devenu premier consul, conclut avec l'Espagne un traité par lequel il fut convenu que les deux puissances s'uniraient pour arracher le Portugal au joug de l'Angleterre. Vingt-cinq mille Français devaient se joindre à l'armée espagnole, sous le commandement nominal d'Emmanuel Godoy, prince de la Paix, favori et premier ministre du roi Charles IV. Le Portugal allait être envahi, les marchandises anglaises proscrites de ses ports. Il semblait que l'Angleterre dût s'empresser de porter secours à un allié si utile et si faible. Il n'en fut rien d'abord; elle comprenait qu'en devenant plus pressant, le danger du Portugal n'en était que plus propre à lui faire sentir le besoin de sa ruineuse protection. Les Anglais

rappelèrent donc leurs régiments et abandonnèrent la cour de Portugal à son impuissance et à ses terreurs.

Le prince de la Paix, ne doutant pas du succès, ne voulut pas attendre l'arrivée du général Gouvion-Saint-Cyr, lui amenant à travers les Pyrénées vingt-cinq mille de ces soldats français qui depuis huit ans étaient l'effroi de l'Europe ; il craignait de se voir disputer l'honneur de la victoire, et voulut ne la devoir qu'à ses seuls exploits. Les Portugais lui opposèrent trente mille hommes, commandés par le brave duc de Lafoëns ; mais ces troupes, mal armées, mal entretenues, privées de bons officiers, ne purent tenir la campagne. Toutes les places fortes, à l'exception d'Elvas, se rendirent aux Espagnols presque sans coup férir.

Le duc de Lafoëns était partisan de la paix, en faveur de laquelle il n'avait cessé de faire des vœux et de porter la parole dans les conseils du gouvernement. Il comprenait que l'Espagne ne pouvait, dans les circonstances présentes, faire une guerre sérieuse et sincère au Portugal, avec lequel elle avait tant d'intérêts communs, surtout l'intérêt de l'indépendance, menacée aussi bien par la France que par l'Angleterre. Il n'avait fait qu'un simulacre de résistance. « Pourquoi nous battrions-nous ? disait-il aux Espagnols. Le Portugal et l'Espagne sont deux mulets que l'Angleterre a lancés et que la France aiguillonne. Sautons et secouons nos sonnettes, puisqu'on le veut ; mais gardons-nous de nous faire du mal, on rirait trop à nos dépens. » Ce raisonnement n'était juste qu'à moitié, l'Espagne ayant un grand intérêt à soustraire le Portugal au joug de l'Angleterre. Celle-ci occupait déjà Gibraltar au Sud de la Péninsule ; si elle venait à s'établir de même en Portugal, l'indépendance de l'Espagne serait fort compromise. Mais le roi Charles IV ne comprit pas cet intérêt, et son favori craignait de compromettre la gloire militaire qu'il pensait avoir acquise. Au lieu donc de marcher sur Lisbonne et de

mettre la main sur les vaisseaux et les marchandises anglaises, qui leur offraient une proie aussi facile qu'opulente, ils s'arrêtèrent en route et se hâtèrent de traiter avec le Portugal. La paix fut conclue à Badajoz, le 6 juillet 1801. Mais la France refusa de ratifier un traité qu'elle ne trouva pas assez avantageux pour elle, assez onéreux pour le Portugal, qui, hors d'état de soutenir la lutte, fut réduit à signer, quelques mois après, un nouveau traité par lequel il s'engageait à ne plus recevoir de navires anglais dans ses ports jusqu'à la conclusion de la paix, à céder à la France une partie du Brésil et à lui payer une somme de 25 millions, que la Hollande s'offrait à lui prêter en acceptant pour gage de sa créance le produit des mines du Brésil, qui formait la principale et presque l'unique ressource du trésor portugais.

Tel fut le résultat désastreux de cette première guerre du Portugal contre la France. Le régent, honteux et désolé, au lieu de s'en prendre au vice de sa politique, en fit tomber la responsabilité sur le seul homme qui lui avait donné de bons conseils en cherchant à le détourner de la guerre. Le vieux duc de Lafoëns fut disgracié et dut partir pour un exil que la mort devait abrégé.

Cette paix dura de 1801 à 1805 ; et ce ne fut point le Portugal qui la rompit. Les exigences de la politique de l'empereur Napoléon amenèrent une rupture fatale pour le Portugal d'abord, et plus tard pour la France elle-même.

Napoléon, ne pouvant atteindre les Anglais dans leur île, voulut les frapper dans leur commerce, et il établit le *blocus continental* ; il exigea que tous ses alliés, tous les peuples de l'Europe s'engageassent à interdire leurs ports aux vaisseaux et aux marchandises de l'Angleterre. Il manda donc devant lui M. de Lima, ambassadeur du Portugal à Paris, et lui dit que si, dans le temps rigoureusement nécessaire pour avoir une réponse de Lisbonne, il

n'apprenait pas que le gouvernement portugais avait déclaré la guerre à l'Angleterre et avait fait saisir les biens et les personnes des sujets anglais, la France traiterait le Portugal en ennemi.

Le régent ayant hésité à accepter ces dures conditions, Napoléon déclara la maison de Bragance déchue de ses droits à la couronne de Portugal, et envoya au delà des Pyrénées le général Junot, à la tête de vingt-cinq mille hommes. Emmanuel Godoy, dont le concours avait été acquis par la promesse d'une vaste principauté dans le Midi du Portugal, mit de son côté une armée d'égale force numérique en campagne.

Junot avait reçu l'ordre de se refuser à toute négociation et de marcher droit sur Lisbonne et Oporto, pour y saisir les marchandises anglaises. Il exécuta cet ordre avec une rigueur excessive, qui obligea ses soldats à des marches forcées et leur imposa d'horribles fatigues. Son armée était haletante, épuisée, avant d'avoir franchi la frontière du Portugal. Arrivée à Alcantara à travers les longs défilés de Beira, elle fut obligée d'y laisser un corps de troupes nombreux, pour recueillir les traînards. Réduit à quelques régiments d'infanterie, Junot, ne connaissant que sa consigne, s'engagea au cœur du Portugal, bien que la cour de Lisbonne eût une armée de trente mille hommes à ses ordres.

Mais telle était l'épouvante qui précédait le nom des armées françaises, que la cour de Portugal ne pensait qu'à fuir. Elle suspendit tous les paiements pour augmenter ses ressources, et s'embarqua, après avoir annoncé dans une proclamation l'intention d'aller résider à Rio-Janeiro jusqu'au rétablissement de la paix. Les Portugais virent passer sur les quais de Lisbonne, et sous une pluie battante, la longue et triste procession de la cour, se rendant du palais aux vaisseaux qui devaient l'emporter vers l'Amé-

rique. Ils revirent la reine, qu'on leur avait cachée depuis seize ans, et qui sembla recouvrer une lueur de raison pour protester contre tant de lâcheté. « Quoi ! fuir sans combattre ? » s'écria-t-elle. Comme son cocher pressait le pas des chevaux : « Ne va pas si vite, lui dit-elle : on croirait que nous fuyons. » Quant au régent, il se contentait de dire en gémissant : « Ah ! si du moins les Français qui s'avancent avaient pour chef le bon maréchal Lannes, je lui confierais ma couronne et mes États, je ne fuirais pas. Mais ce n'est pas lui qui commande, et il ne me reste plus d'espoir. »

Cependant Junot avançait toujours, laissant en arrière tout ce qui ne pouvait le suivre ; il marchait réduit à quatre ou cinq mille hommes, franchissant les défilés, les villes, les fleuves débordés, sans que rien l'arrêtât, voulant à tout prix arriver à Lisbonne assez à temps pour prévenir le départ des marchandises anglaises, lorsqu'il apprit que ces marchandises et la famille royale elle-même s'étaient soustraites par la fuite à son ardente poursuite. Treize mille Portugais, d'entre les plus distingués, avaient suivi la cour, et, entassés avec leurs effets les plus précieux sur quelques vaisseaux, attendaient dans de mortelles angoisses que le vent, qui leur était contraire, leur permît de sortir du port. Que le vent se fût maintenu vingt-quatre heures de plus à l'ouest, ou que le Tage débordé n'eût pas retardé la marche de Junot, et cette riche proie tombait entre ses mains.

Arrivé à Lisbonne avec sa troupe réduite à quinze cents hommes, il n'osa d'abord pénétrer dans cette ville de trois cent mille âmes, où les agents de police seuls étaient aussi nombreux que son armée. Mais le gouvernement portugais alla au-devant de lui et aplanit toutes les difficultés. Au bout de quinze jours, les traînards avaient rejoint Junot, et il se retrouvait à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes.

Il s'efforça de se concilier la faveur du peuple par la sagesse de ses mesures et par la supériorité du gouvernement qu'il établît sur celui qu'il remplaçait; il réussit ainsi à gagner les classes éclairées; mais les autres, et c'étaient de beaucoup les plus nombreuses, peu sensibles à ces nuances, gardaient un silence sombre et menaçant, et semblaient n'attendre qu'une occasion pour faire éclater leur haine. Quelques mesures malheureuses ajoutèrent à ces embarras. Napoléon imposa des contributions de guerre et des levées de troupes au Portugal. Une légion qu'il y leva, et qu'il envoya en Illyrie, témoigna de ses sentiments en prenant pour devise ce vers de Virgile :

Vadimus immixti Danaïis, haud numine nostro (1).

Napoléon ne connaissait pas encore l'Espagne et le Portugal; il jugeait ces deux pays d'après leurs tristes souverains, et ne dissimula pas assez son injuste mépris pour eux. Il apprit trop tard quelle était son erreur. Une députation de Portugais que Junot lui avait envoyée fut accueillie sous l'impression de ces sentiments. Il leur parla de manière à laisser voir trop clairement le peu de cas qu'il faisait de leur pays, et termina son entrevue en leur disant : *Mais enfin que voulez-vous, vous autres Portugais? Voulez-vous être Espagnols?* Le chef de la députation, M. de Lima, se redressant avec colère, et mettant la main sur la garde de son épée, s'écria d'une voix forte : *Non.* A ce mot, à la manière dont il avait été prononcé, Napoléon comprit qu'il avait froissé l'une des fibres les plus sensibles du Portugais; il reconnut sa faute, mais il était trop tard. Les députés retournèrent dans leur pays, y portèrent, y propagèrent la pensée que Napoléon voulait les réunir à l'Espagne. C'en fut assez pour soulever tout le pays.

(1) Nous marchons mêlés aux Grecs, sous des auspices étrangers.

Le jour de la Fête-Dieu, les habitants de Lisbonne tentèrent de se révolter, mais Junot était présent et comprima tout désordre. Il n'en fut pas de même dans le reste du pays, où l'insurrection éclata soudain sur tous les points. Oporto, la seconde ville du royaume, secoua le joug de la France, et ne put être soumise par la trop faible armée de Junot.

Ses forces furent encore réduites de huit mille hommes, que Napoléon en détacha pour réparer un désastre que l'armée d'Espagne venait d'essuyer à Beylen, où trois corps avaient été détruits par une autre insurrection non moins formidable. Junot n'avait plus que quinze à seize mille hommes, quand sir Arthur Wellesley, qui fut depuis duc de Wellington, débarqua avec environ quinze mille Anglais, qu'il amenait au secours des Portugais révoltés. Il débuta par un succès; il surprit et attaqua un corps de deux mille cinq cents Français près de Roliça, et, malgré la défense héroïque de ces braves, il les força à se retirer sur Torres-Vedras. L'effet de cette petite victoire fut d'exalter les espérances des Portugais et de généraliser encore l'insurrection.

Junot résolut de tenter la fortune : il marcha avec onze mille cinq cents hommes contre les Anglais, dont l'armée, grossie par d'innombrables bandes de Portugais, l'attendit à Vimeiro. Accablé par la supériorité du nombre et de l'artillerie ennemie, il comprit que c'en était fait de la domination française en Portugal, et ne songea plus qu'à obtenir une capitulation honorable pour lui et pour quelques vaisseaux russes, alliés de la France, qui s'étaient réfugiés dans le Tage, pour échapper à la flotte anglaise. Mais tandis qu'il stipulait pour ces vaisseaux, l'amiral qui les commandait les livra par faiblesse aux Anglais. Junot, délivré de ce soin, conclut alors à Cintra une convention aux termes de laquelle son armée et lui-même devaient

être transportés en France sur les bâtiments de la marine anglaise.

Napoléon, irrité de ces échecs, se décide à conduire lui-même la guerre dans la Péninsule. Il paraît, il triomphe ; en deux mois il a rétabli son frère Joseph sur le trône d'Espagne et jeté à la mer une armée anglaise. Il eût achevé la conquête du pays, s'il n'eût été rappelé au centre de l'Europe par la nouvelle que l'Autriche venait de lui déclarer la guerre. Il partit donc, laissant le commandement de ses forces au maréchal Soult.

Ce général envahit aussitôt le Portugal, refoule, accable les corps d'insurgés qui veulent l'arrêter, disperse les troupes du général Freyre, que ses soldats massacrent comme traître, bien qu'il fût aussi loyal que brave et habile. Le 29 mars 1809, il emporte d'assaut la place d'Oporto, et en moins d'un mois il étend sa domination sur tout le Portugal. Il essaya à son tour de se faire aimer du peuple, dans l'espoir de se créer un royaume dans cette contrée, à l'exemple d'autres généraux français ; mais il dut renoncer bientôt à ces espérances. Sir Arthur Wellesley débarqua sur les rives du Tage, à la tête de vingt mille Anglais ; une autre armée anglaise descendit par le Nord, et une armée portugaise, commandée par le général Sylveira, se réunit près de Chaves. Vingt mille Français se trouvèrent ainsi enveloppés par soixante et dix mille Anglo-Portugais. Ils leur échappèrent, gagnèrent Oporto, puis la Galice, n'ayant perdu que leurs canons, qu'ils avaient dû enclouer, ne pouvant leur faire franchir les âpres sentiers des défilés de Santa-Cathalina, qu'ils eurent à traverser.

Napoléon ne renonce pas à tenter de nouveaux efforts. Il rassemble soixante mille hommes, dont il confie le commandement à Masséna, le héros de Zurich et d'Essling, *l'enfant chéri de la victoire*. Mais les Anglais, de leur côté,

ont augmenté leurs forces. Réunis aux Portugais, ils ont quatre-vingt-dix mille hommes, protégés par une flotte immense; ils construisent en outre, entre l'embouchure du Tage et la mer, une suite de retranchements formidables, armés de sept cents canons, qui doivent leur servir de retraite et les mettre à l'abri de toute attaque. Masséna, qui ne connaît pas ce détail, s'avance, prend Almeida, Ciudad-Rodrigo, s'engage dans la vallée du Mondego et pénètre dans le défilé de Busaco, une espèce de cirque, dont les Anglais occupent les sommets. Les Français essaient de franchir l'obstacle; ils escaladent sous des feux plongeants et concentriques les pentes escarpées des montagnes, ils arrivent au sommet; mais, haletants, épuisés, réduits à un petit nombre, sans artillerie, ils sont écrasés sous les décharges formidables des canons anglais. La mitraille, de furieuses charges à la baïonnette, les rejettent dans la vallée. Quatre mille cinq cents des leurs sont tués. L'âme héroïque de Masséna ne s'étonne pas de ce revers. Une reconnaissance qu'il fait opérer lui apprend qu'il existe une route latérale qui lui permet de tourner la position des Anglais. Il s'y engage à la faveur de la nuit. Au lever du soleil, l'ennemi effrayé voit les Français derrière lui, craint d'être séparé de ses lignes et de ses vaisseaux, et les vainqueurs de la veille se retirent précipitamment.

Masséna les poursuit l'épée dans les reins et arrive presque en même temps qu'eux aux lignes de Torres-Vedras, contre lesquelles il se heurte en vain. Il reconnaît trop tard l'obstacle infranchissable qui se dresse devant lui; mais il comprend aussi que dans ce coin de terre vont se jouer les destinées du monde. Au lieu de s'acharner dans une lutte inutile contre les difficultés invincibles de cette position, il envoie en France demander le secours de l'armée d'Andalousie, commandée par le maréchal Soult,

et qui devait attaquer Lisbonne par la rive gauche du Tage et faire tomber les lignes de Torres-Vedras, pendant que lui-même maintiendrait les Anglais en les attaquant de face. Malheureusement, au moment où le message de Masséna parvint à Napoléon, ce souverain méditait une lutte nouvelle : la formidable guerre de Russie, où il devait trouver sa perte. Il ne put donner aux affaires de la Péninsule qu'une attention insuffisante ; il eût fallu de l'argent, des armées, des ordres positifs et rigoureux pour des chefs placés trop loin de son autorité et livrés à des rivalités jalouses, à des dissensions intestines. Masséna ne reçut que des promesses et des secours illusoires.

Il s'était établi devant les lignes de Torres-Vedras, qu'il bloquait, dans l'espoir d'affamer, sinon les Anglais, alimentés par leur flotte, au moins les habitants de Lisbonne, dont les principales communications étaient coupées, et qui, poussés par la disette, pouvaient en se révoltant causer au général anglais de graves embarras. Mais le maréchal lui-même était fort empêché de nourrir son armée. Les Anglais, en se retirant, avaient tout dévasté, brûlé les moulins, emmené la population. Masséna fit des prodiges pour se créer des ressources, pour vivre sans argent, sans munitions, sans communications avec la France, sur cette terre désolée, où les maraudeurs étaient obligés de faire deux ou trois étapes pour trouver des vivres, qu'il fallait encore arracher à des paysans armés et soulevés.

Cinq mois durant, ce brave général et ses héroïques soldats soutinrent ces cruelles épreuves. Las enfin, épuisés, découragés, se croyant abandonnés, en proie à des dissensions intestines provoquées par l'humeur chagrine des généraux mécontents, ils brûlèrent les ponts qu'ils avaient construits à grand'peine sur le Tage, et se retirèrent vers le Nord, semant les routes et les champs du Portugal de

leurs morts et des blessés qu'il fallait abandonner, faute de moyens de transport. L'armée eût été perdue sans l'héroïsme de Ney, qui soutint à l'arrière-garde l'effort de l'ennemi. Elle atteignit enfin la frontière du Portugal le 8 avril 1811 ; mais elle n'était pas au terme de ses maux. Wellington, qui l'avait poursuivie, voulut reprendre Almeida, et l'assiégea. Masséna revint sur ses pas au secours de la place. Il livra bataille aux Anglais avec une armée inférieure en force et épuisée par les privations. Repoussé à Fuentes-de-Onore, le 5 mai, il dut céder le commandement au maréchal Marmont, qui eut la triste mission de réunir et de réorganiser les débris de cette malheureuse armée.

Napoléon comprit enfin toute la gravité de la faute qu'il avait commise en s'aliénant l'esprit des Portugais, en les blessant par des paroles humiliantes. Mais il était trop tard. Engagé dans les difficultés de l'horrible guerre de Russie, il perdit bientôt non-seulement le Portugal, mais encore l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, toutes les conquêtes de la France, et enfin la couronne. Les Portugais eurent la joie de fouler à leur tour en vainqueurs, en conquérants, le sol de la France envahie, et de pénétrer au cœur de nos provinces à la suite des Anglais et des Espagnols. Mais ce fut l'unique satisfaction qui leur fut réservée. Les souverains, réunis à Vienne pour traiter de la paix de l'Europe après la chute de Napoléon, sacrifièrent le Portugal à l'Angleterre et à l'Espagne. Ils lui enlevèrent la ville d'Olivença, qu'ils donnèrent à cette dernière puissance, et les Anglais le contraignirent à renoncer à faire le commerce d'esclaves au nord de l'équateur ; ce qui était porter un coup funeste à sa marine, dont ce commerce était la principale ressource.

Pour comble de malheur, le régent refusa de quitter le Brésil, et, donnant à ses États le nom de royaume-uni du

Portugal et du Brésil, il réduisit, par son absence, le premier de ces pays à la condition d'une province, et proclama par le fait l'indépendance de la colonie.

Un général anglais, lord Bérésford, administra le royaume au profit exclusif de l'Angleterre, et les Portugais comprirent à leur tour le tort qu'ils avaient eu de repousser le protectorat bienfaisant de la France et de s'unir contre elle à leurs ennemis séculaires. Mais pour eux aussi il était trop tard.

Après les épisodes que nous venons de raconter, nous croyons devoir nous arrêter ; la suite de l'histoire du Portugal traite d'événements trop rapprochés de nous pour être appréciés ici.



FIN.

TABLE.

	PAGES.
INTRODUCTION.	7
I.	
Le comte Henri. — Guerre civile. — Bataille d'Ourique. — Cortès de Lamégo; Alphonse I ^{er} , roi de Portugal. — Prise de Lisbonne. — Evora prise par stratagème. — Grandeur d'âme du roi de Léon. — Bataille de Santarem.	13
II.	
Don Sanche <i>el Labrador</i> . — Nouvelles Conquêtes des Portugais. — La Loyauté portugaise. — Conquête du royaume des Algarves. — Un Enfant de six ans réussit dans une mission diplomatique.	21
III.	
Luttes parricides apaisées par sainte Élisabeth de Portugal. — Victoire de Rio-Salado. — Histoire de dona Inès de Castro. — Étranges procédés de don Pédro le Justicier. — Crimes de Lianor Tellez. — Élection de Jean I ^{er} . Avénement au trône d'une nouvelle dynastie. — Bataille d'Aljubarrota.	27
IV.	
Expédition de Ceuta. — Premières Découvertes des Portugais. — Malheureuse Expédition de Tanger. — Captivité du saint Infant.	48

V.

PAGES.

Nouvelles Découvertes des Portugais. — Pressentiments, disgrâce et mort de don Pédro, oncle du roi Alphonse V et régent du royaume. — Héroïsme de don Joam et de Duarte d'Almeida. — Voyage du roi Alphonse V en France. — Courage de Maria Sarmiento.. . . .	59
---	----

VI.

Justice du roi Joam II. — Découverte du cap de Bonne-Espérance. — Le prêtre Jean. — Mort tragique de don Alphonse, fils du roi Joam II. — Le Prince parfait.	69
--	----

VII.

Expéditions de Vasco de Gama et de Corta Cabral. — Découverte du Brésil.. . . .	81
---	----

VIII.

Empire des Portugais dans les Indes. Albuquerque. — Premier Voyage autour du monde. Magellan. — Jean de Castro. . . .	92
---	----

IX.

Ambassade solennelle envoyée par don Manoël au pape Léon X. — Grande prospérité de Lisbonne. — Projet de percement de l'isthme de Panamæ. — L'Inquisition, les Jésuites, saint François Xavier. — Ambassade en Abyssinie. Le prêtre Jean. — Établissement des Portugais en Chine. — Relations des Portugais avec le Japon. — Causes de la grandeur et de la décadence de l'empire portugais aux Indes. — Révolte de l'île d'Amboine. Beau Discours de l'un des habitants. — Conspiration générale des Indous. — Gouvernement d'Ataïde.	103
--	-----

X.

Le roi don Sébastien. — Prodiges qui signalent la naissance de don	
--	--

TABLE.

191

PAGES.

Sébastien. — Ses premières années. — Bataille d'Alcaçar-Quivir.	122
---	-----

XI.

Luiz de Camoëns.	132
--------------------------	-----

XII.

Conspiration du duc de Bragance.	142
--	-----

XIII.

Ruine de la domination portugaise dans les Indes orientales — Suites funestes de la mauvaise éducation reçue par Alphonse VI. — Exploits du comte de Schomberg. — Relations du Portugal avec l'Angleterre. — Cession de Tanger. — Le Brésil sous la domination portugaise. — Traité de Méthuen.	156
---	-----

XIV.

Ministère du marquis de Pombal.	164
---	-----

XV.

Les Français et les Anglais en Portugal.	175
--	-----



FIN DE LA TABLE.

Sébastian — Ses premières années — Bataille d'Alcázar-Quivir 192

Reine de la domination portugaise dans les Indes orientales —
Suites finales de la mauvaise éducation reçue par Alphonse VI 193

— Exploits du comte de Schomberg — Relations du Portugal
avec l'Angleterre — Cession de Tanger — Le Brésil sous la
domination portugaise — Traité de Lisbonne 194

Ministère du marquis de Pombal 195

Les Français et les Anglais au Portugal 196

— Les Français et les Anglais au Portugal 197

— Les Français et les Anglais au Portugal 198

— Les Français et les Anglais au Portugal 199

— Les Français et les Anglais au Portugal 200

— Les Français et les Anglais au Portugal 201

— Les Français et les Anglais au Portugal 202

— Les Français et les Anglais au Portugal 203

— Les Français et les Anglais au Portugal 204

— Les Français et les Anglais au Portugal 205

— Les Français et les Anglais au Portugal 206

— Les Français et les Anglais au Portugal 207

— Les Français et les Anglais au Portugal 208

— Les Français et les Anglais au Portugal 209

— Les Français et les Anglais au Portugal 210

— Les Français et les Anglais au Portugal 211

— Les Français et les Anglais au Portugal 212

— Les Français et les Anglais au Portugal 213

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 03972122 1

8